

REVUE

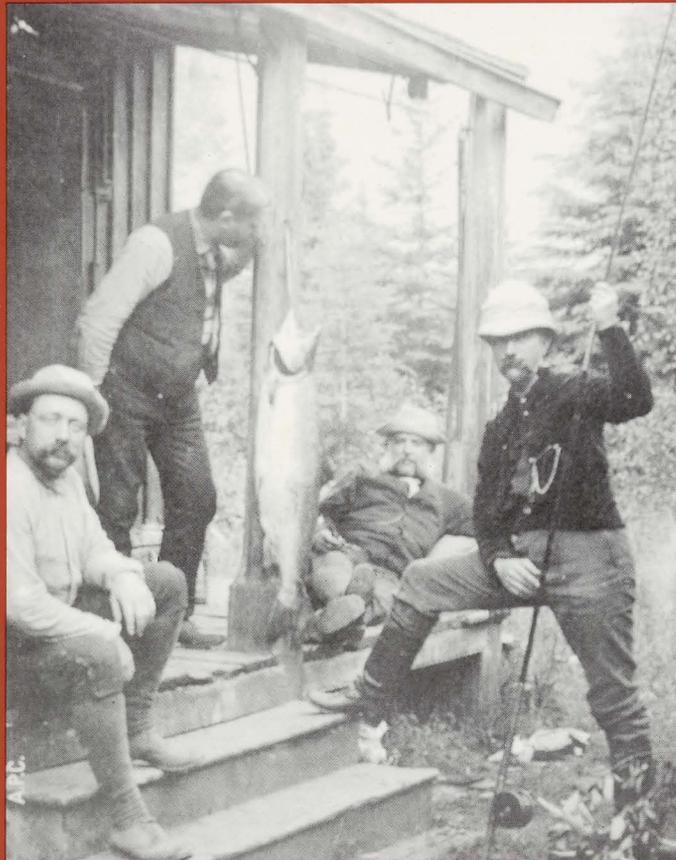
D'HISTOIRE DU

BAS·SAINT·LAURENT

VOLUME XV11, NUMÉRO 2 (45)

JUIN 1994

6,95\$



- Familles souches de Squatec
- Matamajaw Salmon Club
- La pêche à l'anguille
- Saint-Narcisse
- Quand les curés s'arrachaient les colons
- Patrimoine architectural de Rivière-du-Loup

**REVUE D'HISTOIRE
DU BAS-SAINT-LAURENT**

Publiée deux fois l'an par l'Université du Québec à Rimouski (le Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional de l'Est du Québec (GRIDEQ) et le module d'histoire) en collaboration avec la Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent.

Fondée par M. Noël Bélanger en 1973

Comité de rédaction

Module d'histoire :

Gaston DESJARDINS

GRIDEQ :

Paul LAROCQUE

Jean LARRIVÉE

Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent

Pierre COLLINS, secrétaire-archiviste

Graphiste :

Richard FOURNIER,

Service des communications

Photographe :

Jean-Luc THÉBERGE,

Service de l'informatique

Traitement de texte :

Annie TREMBLAY

Politique rédactionnelle

Les personnes intéressées à publier des articles, notes de recherche, notes biographiques ou comptes rendus peuvent faire parvenir leurs manuscrits ou disquettes en tout temps. Les textes devront être sur un format 8 1/2 x 11 à 1 1/2 interlignes avec un maximum de 15 pages.

Il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste pour publier dans la Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent. Le comité de rédaction peut, dans certains cas, assurer un support technique aux auteurs. Les textes sont lus par le comité et recommandés, selon le cas pour publication. Les auteurs demeurent cependant responsables du contenu de leurs textes. Une invitation cordiale est faite aux intéressés.

Dépôts légaux :

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN-0381-8454

Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent

Photographie de la page couverture :

Photographie illustrant un dépliant du site historique Matamajaw.

Sommaire

REVUE D'HISTOIRE DU BAS-SAINT-LAURENT
Volume XVII, numéro 2 (45) juin 1994

	Page
Éditorial	2
Paul LAROCQUE	
Les familles souches de Squatec	3
Renaud SANTERRE et Renée MÉNARD	
La polyvalente de Squatec : vingt-cinq ans d'histoire 1969-1994	9
Jean-Noël LABONTÉ	
<i>Matamajaw Salmon Club</i>	13
Mildred COUTURIER	
La pêche à l'anguille sur la Côte-du-Sud	17
Roger MARTIN	
Saint-Narcisse-de-Rimouski, hier et aujourd'hui	22
Ghislaine VIGNOLA	
Quand les curés s'arrachaient les colons : le cas de l'abbé Antoine-Philippe Bérubé	27
Richard SAINDON	
Le club Leblanc des Eaux Mortes	32
Marcel LEBLANC	
Chroniques rimouskoises :	
La bibliothèque municipale de Rimouski : 50 ans déjà!	36
Pierre COLLINS et Nicole GAGNON	
James-J. Jessop (1892-1939) : avocat et maire de Rimouski	39
Yolande DEMBOWSKI	
Patrimoine :	
Une tournée historique : le patrimoine architectural de la région de Rivière-du-Loup	40
Chantal AUTHIER	
Maison Hamel : la petite histoire d'une rimouskoise plus que centenaire	43
Nadine COULOMBE	
La maison Gauvreau : une sauvegarde difficile	44
Michel L. SAINT-PIERRE	
Folklore :	
Naufrage du trois-mâts Amanda à Petit-Métis en 1841	45
Pierre COLLINS	
On en fait toute une histoire au Musée du Bas-Saint-Laurent	46
Chantal AUTHIER	
Paul Triquet, les 50 ans de sa croix Victoria	47
Roch BELZILE	
En bref	48
Paul LAROCQUE	
Des livres à lire	49
Jean-Charles FORTIN et Louise ROY	

• Pour s'abonner à la Revue : (deux numéros par année)

Individu	14,00 \$
Individu (soutien)	20,00 \$
Institution	35,00 \$
Institution (soutien)	50,00 \$

Écrivez à :

Pierre Collins UQAR
300, allée des Ursulines
Rimouski, Québec, G5L 3A1
418-723-1986 poste 1669

.....

Éditorial

Enfin l'été au terme d'un hiver d'une rigueur exceptionnelle, dont l'étreinte ne s'est relâchée que pour provoquer une série d'embâcles sur nos plus importantes rivières.

Bientôt afflueront une fois de plus chez nous d'importants groupes de visiteurs saisonniers. Notre région a-t-elle les atouts nécessaires pour les retenir? Sans aucun doute, pour peu qu'on les fasse connaître.

Le présent numéro de la Revue constitue une modeste contribution en ce sens. Notre principale cible demeure cependant la population régionale à laquelle nous proposons un contenu qu'il faut qualifier d'estival.

Une odeur de poisson flotte dans l'air. Il est question de saumon, d'anguille et de truite, parfois pour en vivre, parfois pour se recréer. Mildred Couturier présente le *Matamajaw Salmon Club* de Causapscal, aujourd'hui devenu l'un des fleurons du patrimoine matapédien, destination incontournable dans la vallée. Roger Martin, descendant de quelques générations de pêcheurs d'anguille à Rivière-Ouelle, décrit les principales caractéristiques et l'évolution d'une pêche qui capte tous les regards mais que peu connaissent. Marcel Leblanc fait revivre une époque où la chasse à l'orignal et la pêche à la truite attiraient les notables autant que le miel attire l'ours. C'était avant le déclubage...

Squatec fêtera un centenaire cet été. Belles retrouvailles en perspective! Renaud Santerre et Renée Ménard tracent un portrait précis des familles-souches de cette localité. Une impression se dégage : la population a été remarquablement mobile. Cette tendance a sans doute été très répandue dans l'ensemble de notre région. Récemment toutefois, les départs ont été plus nombreux que les arrivées. Jean-Noël Labonté, un pionnier de la polyvalente de Squatec, évoque l'histoire de cette institution dont la clientèle a décliné depuis quelques années. Un peu partout dans nos villages cependant, les comportements se modifient, la vie se transforme. À propos de Saint-Narcisse, paroisse canoniquement érigée en 1921, Ghislaine Vignola nous

propose un texte où il est tour à tour question de l'époque des pionniers et de la nouvelle physionomie d'un milieu rural fortement enraciné.

Fin limier, Richard Saindon a retracé avec une patience infinie un cheminement tortueux : celui de l'abbé Antoine-Philippe Bérubé, prêtre colonisateur sur le plateau bas-laurentien et plus tard en Saskatchewan. La création de nos paroisses ne s'est pas faite sans difficultés et sans controverses. Les colons ont parfois été les victimes de promesses non tenues et de démarches inconsidérées.

La région de Rivière-du-Loup offre un patrimoine architectural d'une incontestable richesse. Chantal Authier a accepté de nous servir de guide pour la zone qui s'étend de Notre-Dame-du-Portage à Cacouna. Ce faisant, elle a puisé dans les riches fonds photographiques du Musée du Bas-Saint-Laurent.

Une série de courts textes clôturent ce numéro. La diversité est à l'ordre du jour : livres à lire, nouvelles brèves, légende, exposition, maison ancienne, maison Gauvreau, histoire d'une bibliothèque municipale, portrait d'un maire d'autrefois, d'un héros de la Seconde Guerre... En somme, un menu varié grâce à une liste de collaboratrices et de collaborateurs qui ne cesse de s'allonger pour témoigner de la vigueur de notre mémoire collective.

Bonne lecture, bonne route et heureuses retrouvailles estivales.

Paul LAROCQUE

Pour le comité de rédaction (Pierre Collins et Jean Larrivée)

.....

LES FAMILLES SOUCHES DE SQUATEC¹

PAR **RENAUD SANTERRE**
ET **RENÉE MÉNARD**

L'approche du centenaire de Squatec en 1994 incite à de multiples études sur cette municipalité agro-forestière du Bas-Saint-Laurent.

Notre objectif ici, c'est de retracer l'origine et l'évolution de la population de cette communauté rurale en centrant l'attention sur les familles souches par le biais, entre autres, des patronymes et des généalogies.

SQUATEC

Implantée vers 1894 sur les rives du lac qui lui donne son nom actuel, à quelque 30 km à l'est de Cabano, la communauté de Squatec, qui porta d'abord le nom de son fondateur Joseph Viel, fut érigée en paroisse (Saint-Michel-du-Squatec) en 1926 et deux ans plus tard en municipalité. Depuis 1909 opérait une commission scolaire locale qui desservait la population pendant une soixantaine d'années jusqu'à la régionalisation de la fin des années 1960.

À plus de cinquante km à l'intérieur des terres, le territoire de Squatec, d'une superficie de 358 km², se situe aux confins de Cabano, Saint-Cyprien, Sainte-Rita, Lacs-des-Aigles, Biencourt, Auclair, Lejeune, et Saint-Juste-du-Lac; ces trois dernières sont maintenant connues sous le sigle JAL. Ses dix rangs s'étalent sur les trois cantons Robitaille, Biencourt et Auclair.

Sa population a grossi rapidement (23 en 1901, 384 en 1921, 686 en 1926 et 1348 en 1937) pour atteindre un sommet de 2 258 habitants en 1956.

La décroissance des années 1960-1980 l'a progressivement ramenée au niveau des 1 400 habitants actuels, qui doivent beaucoup à la présence de trois scieries, d'une école polyvalente et d'un petit hôpital de soins prolongés.

SOURCE DES DONNÉES

Pas moins de sept recensements nominatifs (1926, 1956, 1974, 1981, 1987, 1989 et 1993) fournissent à des dates stratégiques un portrait détaillé de la population avec sa répartition en familles et maisonnées et sa localisation dans les rangs ou au village. Mis à part le recensement fédéral de 1901 (23 personnes) rendu public au printemps 1993, ce sont le premier (1926) et le dernier (1993) de ces recensements qui sont les plus utiles à notre propos.

C'est le curé Saint-Pierre qui en septembre 1926 procéda à un relevé exhaustif de toutes les maisonnées en vue d'un rapport à l'évêché pour l'érection canonique de la paroisse le 14 octobre de la même année. L'intérêt de ce «ledger» retrouvé intact au presbytère réside dans le fait que chacune des 109 maisonnées correspond à un feuillet où se trouvent consignés les noms, prénoms, lieux et dates de naissance ainsi que de mariage de tous les membres de la maisonnée. Même les femmes mariées sont inscrites sous leur nom de jeune fille, ce qui facilite d'autant l'établissement des lignées.

Non seulement parce qu'il est le plus récent, le recensement municipal effectué en juin dernier est le plus complet : outre l'occupation, la date d'arrivée, le statut marital et les renseignements usuels, le

BOURGOIN PELLETIER LABEL VIEL CARON MORIN MICHAUD LEVESQUE
CYR MOREAU ECLERC DAMBOISE BEAUNEU MORNEAU ROY OUELLET
LEBEL GAGNON DUBÉ VIEL DUMONT BOURQUE DUMONT DESJARDINS

Tableau 1
TÉMISCOUATA
Évolution de la population des municipalités du comté
1937-1986

Municipalités	1937	1961	1986
Auclair	862	904	550
Cabano	2 235	3 420	3 285
Dégelis	1 815	2 864	3 530
Notre-Dame-du-Lac	1 920	2 763	2 240
Packington	875	1 247	630
Pohénégamook (Estcourt, Rivière-Bleue, Sully)	3 959	5 308	5 256
Saint-Elzéar	690	910	425
Saint-Eusèbe	925	1 230	660
Saint-Godard-de-Lejeune	783	—	460
Saint-Honoré	1 175	1 635	925
Saint-Jean-de-la Lande	844	—	380
Saint-Juste-du-Lac	940	1 290	720
Saint-Louis-du-Hal Hal	1 688	1 905	1 520
Saint-Marc-du-Lac-Long	980	792	550
Saint-Pierre-Lamy	—	—	205
SQUATEC	1 348	2 125	1 465
Non organisé *	—	2 865	—
TOTAL	21 039	29 258	22 801

questionnaire établit la lignée de chacun des membres qui composent la maisonnée et permet de mieux cerner le phénomène des migrations.

Le dépouillement des actes de naissance, mariage et décès consignés depuis 1918 aux registres paroissiaux comble les lacunes de ces recensements en retrouvant les chaînons manquants de certaines lignées et en permettant d'utiles vérifications.

La compilation des patronymes présents dans ces actes et recensements et pour plus de 60 familles la recherche généalogique jusqu'au premier ancêtre masculin marié en Nouvelle-France constituent la base essentielle de données sur laquelle se fonde le présent article.

I. ÉVOLUTION DE CETTE POPULATION

Le tableau 1 compare la population de Squatec à celle d'une quinzaine d'autres municipalités du Témiscouata à cinquante ans de distance. Le tableau 2 se concentre sur la population de Squatec, dont il retrace l'évolution des principales caractéristiques sociales à travers le premier siècle de son histoire.

Volume de population

Le volume de la population de Squatec a crû rapidement et régulièrement pendant les 60 premières années de son existence et n'a commencé à décroître tout aussi régulièrement que depuis le tout début des années 1960. Est-ce là comme ailleurs au Québec l'effet conjugué de la Révolution tranquille, du Concile et de la... Pilule?

Le tableau 1 mérite considération. Mis à part le regroupement hétéroclite de Pohénégamook, qu'il faudrait redécomposer en unités originelles, Squatec reste,

Tableau 2
SQUATEC
Évolution des caractéristiques sociodémographiques
1901-1993

Année recensement	Population totale	Masculinité %	Jeunes 0-14 %	Vieillesse 65 et +	Natalité 0/1000	Mortalité 0/1000	Patronymes N.
1901	23	188	60,9	0	—	—	8
1921	384	113	—	—	46,9	10,4	—
1926	686	—	50,9	0,6	63,7	15,9	69
1931	855	105	—	—	57,3	5,8	—
1937	1 348	—	—	—	47,5	14,1	—
1941	1 596	109	—	—	58,9	13,8	—
1951	2 193	106	53,6	2,2	39,2	10,9	—
1956	2 258	110	47,8	2,2	28,9	5,8	—
1961	2 125	106	46,6	2,5	33,9	5,6	—
1966	1 917	104	43,9	3,3	22,4	7,3	—
1971	1 710	104	38,3	5,6	17,5	7,0	—
1974	1 529	105	34,2	7,6	12,4	3,3	114
1976	1 450	104	33,1	7,6	16,6	8,3	—
1981	1 517	104	25,3	8,8	9,2	4,0	139
1986	1 465	—	29,0	—	19,1	10,2	—
1987	1 460	104	22,8	11,0	19,1	10,3	145
1989	1 395	101	24,1	11,3	15,0	11,5	150
1991	1 397	100	23,3	12,2	14,3	14,3	—
1993	1 397	99	22,0	12,3	10,0	5,7	164

R.S. 18-11-93

Sources: Statistique Canada ainsi que recensements paroissial et municipaux.

Tableau 3
SQUATEC

Liste des 15 principaux patronymes par ordre de fréquence décroissante
1926-1993

Rang	Patronymes 1926	Nombre de personnes	Patronymes 1974	Nombre de personnes	Patronymes 1981	Nombre de personnes
1°	Bourgoin	70	Bourgoin	104	Bourgoin	96
2°	Pelletier	57	Caron	91	Ouellet	91
3°	Lebel	48	Ouellet	82	Pelletier	88
4°	Viel	42	Morin	75	Caron	71
5°	Caron	40	Pelletier	74	Morin	69
6°	Morin	27	Michaud	61	Michaud	57
7°	Michaud	27	Lebel	60	Gagnon	48
8°	Lévesque	24	Beaulieu	54	Dubé	43
9°	Cyr	22	Gagnon	50	Dumont	41
10°	Moreau	19	Cyr	42	Beaulieu	40
11°	Leclerc	18	Dubé	40	Lebel	40
12°	Damboise	18	Viel	34	Cyr	37
13°	Beaulieu	17	Dumont	32	Bourque	33
14°	Morneau	16	Bourque	29	Morneau	29
15°	Roy	14	Morneau	25	Desjardins	28
					Viel	28
	Patronymes 69	Population 686	Patronymes 114	Population 1 529	Patronymes 139	Population 1 517

en 1937 et 1986, au cinquième rang de ces quinze municipalités quant au volume de la population après Cabano, Dégelis, Notre-Dame et Saint-Louis. Peu importent les fluctuations intermédiaires entre ces deux dates, les cinq premières accroissent le volume de leur population entre les dates extrêmes tandis que les dix dernières chutent, certaines drastiquement.

Ne sommes-nous pas en présence d'un phénomène d'urbanisation en milieu rural? La même tendance qui vide les rangs au profit du village pousserait-elle les petites communautés à déménager dans des centres plus importants, à engraisser les pôles régionaux et sous-régionaux? L'évolution de Cabano, Dégelis et Notre-Dame-du-Lac est manifeste à cet égard.

SEXE

Comme dans la plupart des municipalités rurales agricoles et particulièrement en période de colonisation, le nombre d'hommes tous âges considérés surpasse celui des femmes. Le taux de masculinité générale (nombre d'hommes pour 100 femmes) met en effet (tableau 2) 90 ans à descendre de 180 en 1901 à 100 en 1991 : c'est à cette date que le nombre d'hommes équilibre celui des femmes.

Au troisième âge, la série disponible de statistiques fait passer en trente ans ce taux de masculinité de 145 en 1961 à 89 en 1991; depuis très peu donc à Squatec, la vieillesse de masculine devient féminine.

JEUNES ET VIEUX

La pyramide des âges à Squatec se transforme radicalement aux dates charnières de 1926, 1956, 1974 et 1993.

En un demi-siècle, la proportion des jeunes (0-14) passe de la moitié au quart de

Rang	Patronymes 1987	Nombre de personnes	Patronymes 1989	Nombre de personnes	Patronymes 1993	Nombre de personnes
1°	Bourgoin	97	Bourgoin	85	Caron	88
2°	Ouellet	86	Caron	85	Bourgoin	87
3°	Pelletier	82	Ouellet	82	Ouellet	78
4°	Caron	81	Pelletier	82	Pelletier	65
5°	Morin	61	Morin	57	Morin	54
6°	Michaud	56	Gagnon	52	Gagnon	53
7°	Gagnon	53	Michaud	48	Michaud	45
8°	Lebel	40	Dumont	39	Dumont	44
9°	Dumont	39	Lebel	38	Dubé	38
10°	Beaulieu	35	Dubé	34	Lebel	38
11°	Dubé	34	Beaulieu	32	Beaulieu	32
12°	Cyr	30	Bourque	29	Bourque	32
13°	Desjardins	30	Cyr	26	Cyr	30
14°	Bourque	29	Desjardins	26	Bouchard	27
15°	Morneau	26	Bouchard	25	Desjardins	26
	Patronymes 145	Population 1 460	Patronymes 150	Population 1 395	Patronymes 164	Population 1 397

R. S. 24-10-93

Sources : Recensements nominatifs paroissiaux et municipaux

Tableau 4
**Juxtaposition des 15 principaux patronymes du Québec ancien,
 du Québec d'aujourd'hui, du Bas-Saint-Laurent et de Squatec**

No	Québec avant 1800	Nombre de porteurs	Québec 1983	Fréq. relative %	Bas-St-Laurent 1983	Fréq. relative %	Squatec 1981	Nombre de porteurs
1	Roy	3 045	Tremblay	0,92	Lévesque	2,75	Bourgoin	96
2	Gagnon	2 328	Gagnon	0,63	Ouellet(te)	2,52	Ouellet	91
3	Gautier	2 286	Côté	0,51	Pelletier	2,17	Pelletier	88
4	Lefebvre	2 110	Roy	0,49	Gagnon	1,76	Caron	71
5	Morin	2 082	Bouchard	0,36	Michaud	1,73	Morin	69
6	Boucher	1 900	Fortin	0,33	Lavoie	1,72	Michaud	57
7	Côté	1 831	Lavoie	0,29	Dubé	1,69	Gagnon	48
8	Pelletier	1 759	Gagné	0,29	Beaulieu	1,54	Dubé	43
9	Bélanger	1 756	Morin	0,28	Rioux	1,38	Dumont	41
10	Paquet	1 660	Gauthier	0,28	Bérubé	1,38	Beaulieu	40
11	Gagné	1 623	Bélanger	0,27	Bélanger	1,31	Lebel	40
12	Martin	1 526	Ouellet(te)	0,25	Côté	1,28	Cyr	37
13	Parent	1 494	Pelletier	0,24	Caron	1,15	Bourque	33
14	Leclerc	1 491	Bergeron	0,22	Dionne	1,02	Morneau	29
15	Renaud	1 445	Simard	0,21	St-Pierre	1,01	Desjardins	28
							Viel	28

la population totale, tandis que celle des vieillards (65 ans et plus) grimpe de moins de 1 % à plus de 12 %. Désormais un habitant de Squatec sur huit (1/8) a plus de 65 ans.

DES RANGS AU VILLAGE

Si trois quarts de la population habitaient les rangs en 1956, les sept dixièmes se retrouvent aujourd'hui au village. Au moins trente maisons des rangs ont été déménagées entre 1965 et 1975 dans l'une ou l'autre des 22 rues du village, qui devient ainsi une petite ville regroupée moins autour de l'église que des deux écoles, des magasins, de l'hôpital et des moulins à scie.

II. LES PATRONYMES DE SQUATEC

Le tableau 3 trace l'évolution du nombre et des principaux patronymes qu'on retrouve dans la municipalité de Squatec aux dates charnières retenues ici. Depuis les huit patronymes attestés au début (1901), dont trois (Bourgoin, Viel et Cyr) figurent encore en bonne place, ce nombre n'a cessé de croître régulièrement (de 69 en 1926 à 164 en 1993) malgré la décroissance de la population à partir des années 1960. Il faut en conclure que la mobilité des gens est grande et que les apports étrangers sont nombreux depuis les années 1960, vraisemblablement à cause de la polyvalence, de l'hôpital et des moulins à scie.

La liste des 15 principaux patronymes témoigne de la disparition rapide de certains patronymes (Damboise, Leclerc, Lévesque, Moreau, Roy), l'effacement relatif de certains autres, même celui du fondateur (Morneau, Viel), ou leur déclassement (Cyr, Lebel), la stabilité relative d'un noyau central (Beaulieu, Bourgoin, Caron, Dubé, Michaud, Morin, Ouellet, Pelletier) et l'émergence de nouveaux venus (Bouchard, Bourque, Desjardins) ou leur ascension dans

Québec ancien : Nombre de patronymes : 1600; population totale de baptisés : 392 000; % des 15 premiers patronymes : 7,23 %.

Bas-St-Laurent : % des 15 premiers patronymes : 24,4 %.

Squatec : Nombre de patronymes : 139; population totale : 1 517; % des 15 premiers patronymes : 53,5 %.

Sources : H. Charbonneau et B. Desjardins, «*Les patronymes les plus fréquents du Québec ancien*», *Mémoires de la société généalogique canadienne-française*, XLIV, 2, 1993, pp. 139-144.
 Gérard Bouchard, *La distribution des patronymes au Québec*, p. 204.
 Recensement municipal de Squatec réalisé par l'équipe de R. Santerre au 15 août 1981.

l'échelle des fréquences (Gagnon, Dumont). Si les Pelletier restent relativement stables dans le peloton de tête, les Ouellet et les Caron talonnent régulièrement les Bourgoin jusqu'à leur ravir à la fin le premier rang.

Le tableau 4 compare au milieu des années 1980 les 15 principaux patronymes de Squatec avec ceux du Québec et du Bas-Saint-Laurent. On leur juxtapose les 15 principaux patronymes du Québec ancien.

Si, dans la liste des 15 patronymes les plus fréquents, le Québec de 1983 en conserve huit (8) d'avant 1800, à une date à peu près identique, soit au début des années 1980, les listes du Québec, du Bas-Saint-Laurent et de Squatec ne partagent que les trois noms : OUELLET(TE), PELLETIER et GAGNON.

Gagnon et Pelletier sont les deux seuls patronymes qu'on retrouve partout, à époque ancienne et moderne, dans les quatre listes, et toujours à un niveau relativement stable entre le deuxième et le treizième rang.

Quatre noms de plus (CARON, MICHAUD, DUBÉ et BEAULIEU) apparentent les listes de Squatec et du Bas-Saint-Laurent, ce dernier gardant en exclusivité dans sa liste les Lévesque, Rioux, Bérubé, Dionne et St-Pierre et excluant les MORIN qui sont communs au Québec et à Squatec.

La liste de Squatec conserve l'exclusivité de sept patronymes (BOURGOIN, LEBEL, CYR, BOURQUE, MORNEAU, DESJARDINS et VIEL), dont au moins deux (CYR et BOURQUE) trahissent leur origine ou une affinité acadienne.

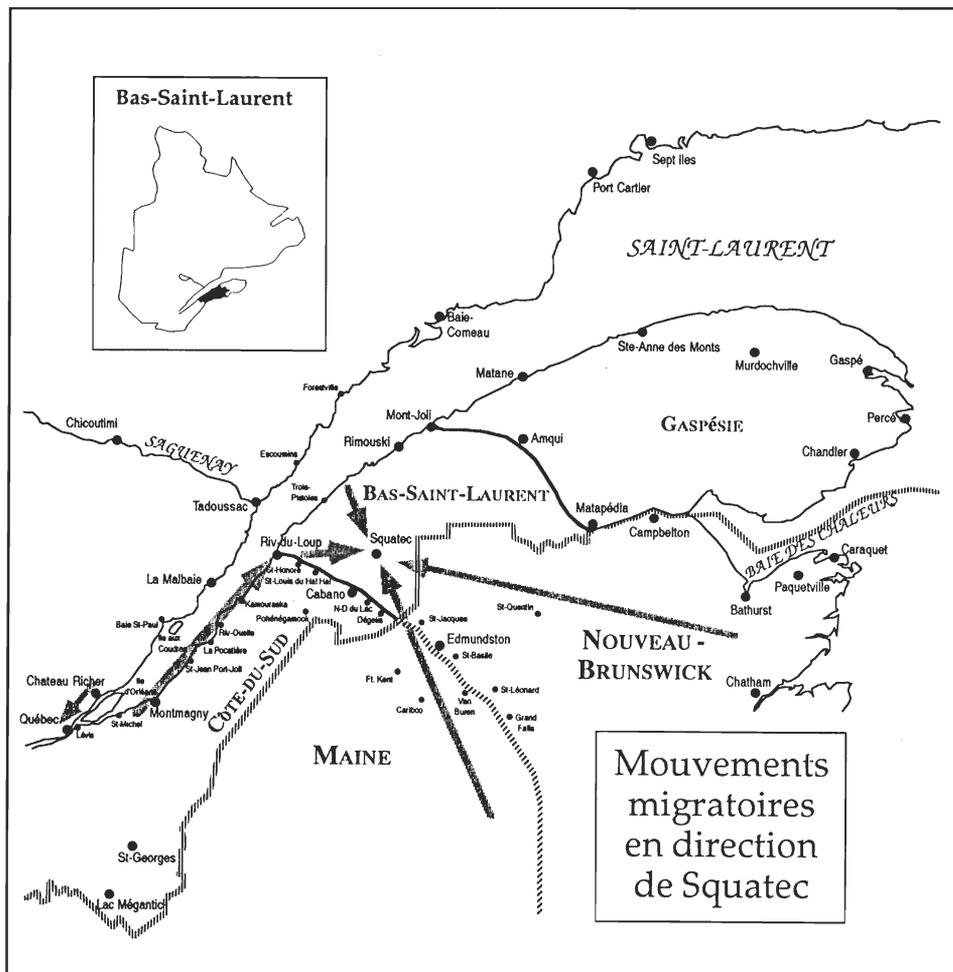
.....

Tableau 5
SQUATEC
Lieu d'origine de la population
1926

Lieu ou zone de naissance	Nombre de personnes
Squatec	260
Témiscouata	221
Kamouraska-Rimouski	113
Hors Québec (Maine-Acadie)	60
Ailleurs au Québec	28
Total	682

Tableau 6
SQUATEC
Lieux de mariage des couples
1926

Lieu ou zone de mariage	Nombre de couples
Squatec	29
Témiscouata	43
Kamouraska-Rimouski	14
Hors Québec	8
Ailleurs au Québec	3
Total	97



.....

Le recensement de 1926, à peine 30 ans après les premières arrivées, témoigne déjà d'un certain enracinement dans cette jeune communauté puisque 260 enfants (38%) y sont nés et que 29 couples s'y sont formés.

Des 58 personnes impliquées dans les 29 mariages à Squatec, seulement 5 sont nées à Squatec. Sans que l'un ou l'autre des membres en soit originaire, 24 couples se sont donc formés à Squatec. S'y sont-ils/elles rencontrés-es à la suite d'un mouvement migratoire personnel à la recherche individuelle d'un travail dans le domaine forestier ou ménager ou faisaient-ils/elles partie d'un mouvement familial vers Squatec? En d'autres termes s'agit-il de migrations individuelles ou collectives?

L'examen des lignées impliquées dans les mariages fait pencher en faveur de la deuxième hypothèse et laisse entrevoir des stratégies d'alliances multiples entre certaines familles qui s'échangent les conjoints.

Généalogie des familles souches

Sur les 63 familles dont le patronyme est encore porté aujourd'hui à Squatec et pour lesquelles on a pu retracer la généalogie jusqu'au premier ancêtre masculin marié en Nouvelle-France, seulement six proviennent d'Acadie.

Toutes les autres, soit plus de 90 %, proviennent du Québec, en majorité de la région de Québec où s'est établi le premier arrivant : la ville de Québec, l'Île-d'Orléans, Château-Richer, la Côte-de-Beaupré jusqu'à l'Île-aux-Coudres, sur la rive nord, et, sur la côte sud, Saint-Vallier, Beaumont, Bellechasse sont les principaux points de départ des familles actuelles de Squatec.

Très peu de familles situent leur point d'origine dans la région de Montréal et même à l'ouest de la ville de Québec.

Le cheminement vers l'est se fait ensuite après deux ou trois générations à travers Montmagny-L'Islet, Saint-Roch-des-Aulnaies, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Rivière-Ouelle, Kamouraska jusqu'à Rivière-du-Loup, l'Île-Verte-Cacouna, Trois-Pistoles et le Bic-Rimouski. Le tournant au sud se fait vers la sixième génération à travers les vieilles paroisses quasi riveraines, Saint-Épiphane, Saint-Arsène, Sainte-Françoise, Saint-Éloi, jusqu'à Saint-Clément, Saint-Hubert, Saint-Jean-de-Dieu, Saint-Cyprien, Saint-Honoré, Saint-Louis-du-Ha! Ha!, Notre-Dame-du-Lac et Sainte-Rose-du-Dégelis, pour aboutir à Squatec.

L'intervalle moyen entre l'arrivée au pays et l'établissement à Squatec est de sept à huit générations, rarement plus de neuf et moins de six. Certaines têtes de famille ont débarqué d'Europe plus récemment et directement à Rivière-Ouelle, Kamouraska et Cacouna. C'est le cas en particulier des Durand, des Viel et des Fraser. On s'explique ainsi la faible représentation patronymique du fondateur Jos Viel à Squatec aujourd'hui et dans le Bas-Saint-Laurent.

La présence de plusieurs localités des États-Unis et du Nouveau-Brunswick parmi les lieux de naissance et de mariage portés au recensement de 1926 s'explique par le mouvement d'émigration aux États-Unis dans la seconde moitié du 19^e siècle. Cette migration dans bien des cas temporaire, pour les fins du travail dans les usines et filatures, a connu au début du siècle un reflux dans les paroisses frontalières de l'arrière-pays acadien et gaspésien.

CONCLUSION

Ainsi donc la majorité de la population actuelle de Squatec porte le patronyme d'une soixantaine de familles souches venues de France il y a deux ou trois siècles s'établir dans la région de Québec (quelques unités à Port-Royal) et migrant progressivement vers l'est par la Côte-du-Sud en direction du Bas-du-Fleuve pour obliquer à partir de Rivière-du-Loup en direction du Nouveau-Brunswick par la vallée du Témiscouata.

L'augmentation rapide et continue de la population pendant soixante ans jusqu'au sommet (2 258 habitants) de 1956 doit sans doute autant à cet apport d'immigrants en provenance des vieilles paroisses du bord du Fleuve qu'à la forte fécondité qui a marqué jusque dans les années 1950 cette jeune communauté agro-forestière à l'économie florissante.

Pour expliquer par la suite un déclin démographique aussi régulier, ne peut-on penser, plus encore qu'à la baisse de la fécondité, à la poursuite de ce mouvement migratoire en quête de nouvelles frontières et ressources, de Squatec vers les paroisses ultérieurement ouvertes à la colonisation de Lac-des-Aigles, Biencourt, Lejeune, Auclair et Saint-Juste-du-Lac?

Là aussi l'analyse minutieuse des mouvements migratoires pourrait découvrir la clé d'interprétation de plusieurs phénomènes sociaux.

Note

1. Sous le même titre, la présente étude a fait l'objet par les mêmes auteurs d'une communication au 61^e congrès de l'ACFAS à Rimouski le 19 mai 1993. Renaud Santerre est professeur d'anthropologie à l'Université Laval; diplômée de la même université, Renée Ménard est chercheuse autonome. Ce thème des familles souches de Squatec est développé de façon plus complète en tête de l'album des familles à paraître à l'été 1994 : **Souvenances et perspectives. Squatec 1894-1994.**

.....

LA POLYVALENTE DE SQUATEC : VINGT-CINQ ANS D'HISTOIRE

1969-1994

PAR JEAN-NOËL LABONTÉ
PROFESSEUR D'HISTOIRE RÉGIONALE
À LA POLYVALENTE DEPUIS 1969

L'année 1994 sera l'occasion, dans le cadre du centenaire de Squatec, de célébrer également les vingt-cinq premières années d'existence de l'École secondaire polyvalente située à Squatec, mais qui dessert une population régionale.

Le fait d'avoir été depuis le début associé à cet effort de scolarisation secondaire nous permet d'en retracer l'histoire, de faire état des problèmes de son édification, de suivre son cheminement, d'analyser l'évolution de ses effectifs et de s'interroger sur son avenir.

La construction d'une polyvalente à Squatec s'inscrit dans le vaste mouvement de régionalisation scolaire engendré par la Révolution tranquille et l'établissement en 1964 de la Commission scolaire régionale du Grand-Portage à Rivière-du-Loup.¹

ÉDIFICATION DE LA POLYVALENTE

C'est la décision des paroisses de Lac-des-Aigles, Esprit-Saint, Biencourt et Saint-Guy d'adhérer à la Régionale du Grand-Portage qui a consolidé le secteur de Squatec auquel s'est ajoutée la paroisse de Lejeune. Les distances à parcourir par les élèves de ces localités ont justifié la construction d'une polyvalente pour ce secteur, même si la population écolière n'était pas nombreuse.

En octobre 1966, les devis pédagogiques sont acceptés pour une école d'une capacité de 800 places/élèves. Le terrain appartient presque en totalité à madame Cécile Guérette, veuve d'Antoine Viel. Une partie moindre est achetée de Richard Pelletier. Le projet est confié aux architectes Lagacé & Massicotte avec, comme ingénieurs-conseils, Paquet, Dutil, Masson & Associés, ingénieurs en mécanique, et Réjean Pelletier, ingénieur en structure.

En mars, tout est prêt pour lancer l'appel d'offres en vue de sa construction et le 27 mai 1968, le contrat est octroyé à Pelletier & Martin. Malgré tous les efforts, les travaux prennent du retard en raison de grèves dans les aciéries et de difficultés d'obtenir certains matériaux essentiels. L'ouverture prévue pour la rentrée des classes de 1969-1970 est retardée de quelques semaines et l'on devra faire de véritables tours de force pour loger les élèves en attendant. Originnaire de Lac-des-Aigles, auparavant principal au collège, Léopold Castonguay est confirmé au même poste à



Polyvalente de Squatec (Raynald Dumont).

la polyvalente. Il aura comme adjoint Guy Levesque, de Notre-Dame-du-Lac. Albert Boucher, originaire de Biencours, devient régisseur². Le 17 octobre 1970, en après-midi, en retard de presque un an, inauguration officielle. L'ouverture officielle eut lieu en septembre 1969. Comme la cérémonie coïncidait avec celle de Cabano, c'est à ce dernier endroit que les deux municipalités se sont unies pour offrir une réception aux invités.

CHEMINEMENT

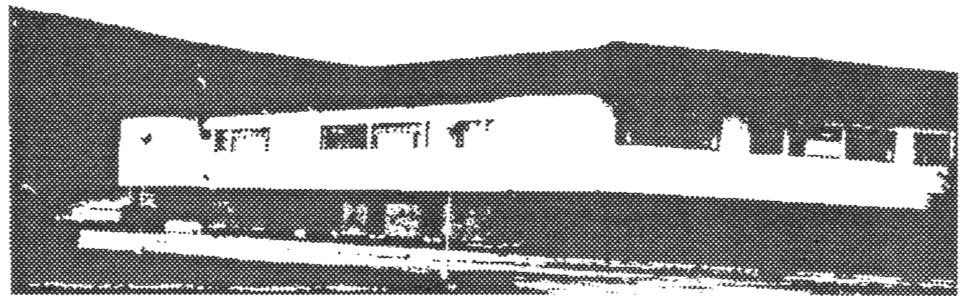
Septembre 1969. L'utilisation des locaux de la polyvalente est repoussée à cause d'un retard dans les travaux. Mais l'année scolaire débute quand même dans des locaux un peu partout dans le village : à la sacristie, au sous-sol chez Raymond Morneau, chez Hermance Desjardins, dans l'édifice abritant actuellement la caisse populaire, dans un garage d'entretien chez Richard Pelletier, etc. Le bureau de travail des enseignants est situé en haut du magasin Coop. Les 570 élèves sont divisés en deux groupes (avant-midi et après-midi). Finalement, en novembre 1969, on peut mettre le pied pour la première fois dans une polyvalente.

L'école est très fonctionnelle et humaine par ses dimensions. Elle peut recevoir 800 élèves et met à leur disposition 90 280 pieds carrés de plancher sur deux étages. On y retrouve bibliothèque, cafétéria, gymnase divisible en deux par de grandes portes-accordéon coulissantes, auditorium muni de 160 sièges, laboratoires, classes et ateliers (la bâtisse ronde) de mécanique automobile, menuiserie et électricité. On y dispense au début l'enseignement régulier de secondaire 1 à 4, plus les options professionnelles de cuisine de restaurant, soins de beauté et esthétique, couture, menuiserie, entretien automobile, filage électrique et sciences commerciales incluant la dactylographie. La cafétéria appartient à la Commission scolaire et le personnel est salarié.

PERSONNEL

Les ouvriers et ouvrières de la première heure, en plus des trois nommés ci-haut, sont les enseignants : Gilles Bérubé, de Kamouraska; Georges Bossé, Jean-Guy

Charron, Patricia Bérubé, Isabelle Michaud, Christiane Rioux, Denis Santerre, Marjolaine Caron, de Lac-des-Aigles; André Boucher, de Shawinigan; Jacqueline Briand, Marc-André Dubé, Raymonde Michaud, Jeannette Pelletier, Ginette Lagacé, de Biencourt; Germaine Carrier, Magella Dubé, de Notre-Dame-du-Lac; Jules Côté, Marcel Côté, Jean-Noël Labonté, de Sully; Marc-Aurèle Dionne, des Hauteurs; Claude Dumont, de Saint-Eleuthère; Béatrice Gagnon, Bertrand Pelletier, Marielle Pelletier, Micheline Pelletier, Blanche Talbot, de Squatec; Jean Langlois, de Montmagny; André Leclerc, de Trois-Pistoles; Marie-Louis Malenfant, d'Esprit-Saint; Jocelyne Perron, de Dégelis; Jean-Guy Pigeon, de Saint-Narcisse; Colette Rioux, de Saint-Guy; Gilles Rousseau, de Saint-Cyprien; Gilles Roy, de Lejeune; Lucius Roy, de Saint-Clément; Yves Sénéchal, d'Escourt; et Sr Hélène Savard. Les secrétaires : Micheline Beaulieu, Ginette Dumont (réceptionniste



à l'entrée), Pauline Nadeau, de Squatec; Céline Dumont, de Biencourt. Les concierges : Albert Labrie, Alexandre Lebel, Eddy Viel. À la cuisine : Frédo Soucy, de Dégelis; Olivine Dubé, Agnès Beaulieu, Alfred Morin, de Squatec. L'orienteur est Courcel Dastous, de Rivière-Bleue, et la pastorale est assurée par l'abbé Laurentin Levesque, de Rivière-Blanche.

Ainsi donc le personnel se recrute majoritairement sur une base régionale, Squatec ne fournissant que le sixième (6/39) du personnel enseignant et la moitié du personnel de soutien. Plusieurs enseignants originaires de l'extérieur ont établi leur résidence à Squatec, ce qui n'est pas resté sans effet sur le volume et les valeurs de la population de Squatec. À l'automne 1993, 14 des 24 enseignants demeurent à Squatec, les dix autres voyageant soir et matin des paroisses d'alentour.

Guy Levesque devient directeur en septembre 1970 et André Chouinard son adjoint. Lors des deux premières années les mathématiques traditionnelles (que tous les anciens ont apprises) sont enseignées et l'option sciences-mathématiques (maths plus approfondies) est dispensée en secondaire IV. À l'automne 1971, les maths modernes remplacent les précédentes dans les programmes d'études. En septembre 1970, Micheline Lebrun et Jean-Roch Pelletier sont respectivement embauchés comme bibliothécaire et magasinier aux ateliers. Denis Levesque devient titulaire de la bibliothèque en 1972-1973. En septembre 1973, André Chouinard assume le poste de directeur et Jean-Guy Pigeon devient son adjoint. En cette même année, faute d'un nombre suffisant de candidats, l'atelier d'électricité ferme. En décembre 1975, Jean-Guy Pigeon quitte pour le Centre social à Rivière-du-Loup et Bertrand Pelletier devient directeur-adjoint.

En 1978, on abolit le poste de réceptionniste. Celle-ci agit maintenant comme secrétaire. Les parents entreprennent des démarches pour que notre polyvalente offre le cours de secondaire V régulier. Ce sera un fait accompli en 1979-1980. Des changements sont à prévoir dans l'organisation de l'école à cause d'une nouvelle réforme en éducation. Le «professionnel court» sera aboli graduellement et les étudiants qui s'y inscrivaient devront intégrer les élèves des matières académiques régulières. C'est ainsi qu'en septembre 1981 l'atelier d'automobile cesse ses fonctions. De nouveaux programmes dans toutes les matières de l'enseignement régulier vont être appliqués graduellement jusqu'en 1994. En 1981 également, l'entrepreneur Guy Garand, de Saint-Lazare-de-Bellechasse, reçoit, par soumission le mandat de refaire la couverture de l'école telle que nous pouvons l'apercevoir aujourd'hui.

À partir de 1985, un travailleur social vient à l'école une journée par semaine pour certains cas particuliers. En septembre 1986, la Commission scolaire du Grand-Portage abandonne la gestion de la cafétéria. La préparation des repas est offerte en concession et Micheline Lebrun en assume la direction depuis ce temps. La même année, le nombre d'élèves au-dessous de 400 ne justifie plus le poste de directeur-adjoint. Albert Boucher prend une retraite bien méritée et Bertrand Pelletier lui succède. En 1987, fermeture de l'atelier de menuiserie. Les étudiants doivent s'inscrire aux cours réguliers académiques. Pour ceux ou celles qui accusent un retard pédagogique, l'option «cheminement particulier» leur est offerte (progresser selon leur capacité en sec. I et II pendant 3 ans et ensuite

réintégrer les élèves de sec. III régulier). Cette option a été abolie en fin d'année 1991-1992. En octobre 1991, le décès de Bertrand Pelletier crée l'ouverture du poste d'adjoint administratif dont Jean-Guy Charron est devenu le titulaire.

SÉISME

La fête de Sainte-Catherine 1988 ne passe pas inaperçue. En effet, le soir du 25 novembre, un vendredi, un tremblement de terre secoue nos bâtisses et notre école. Quel spectacle désolant à voir le lundi matin suivant! Les murs lézardés, les escaliers déplacés, etc. Il en a coûté approximativement six cent mille dollars pour la remettre fonctionnelle. Pour plus de détails, demandez aux deux concierges, Raymond Ouellet

et Paul Bouchard. Une firme de Saint-Jean-Port-Joli a obtenu le contrat de réparation, laquelle s'est effectuée durant l'année scolaire. Nous n'avons perdu que 3 jours de classe ouvrables. Mais quel brouhaha durant les autres jours!

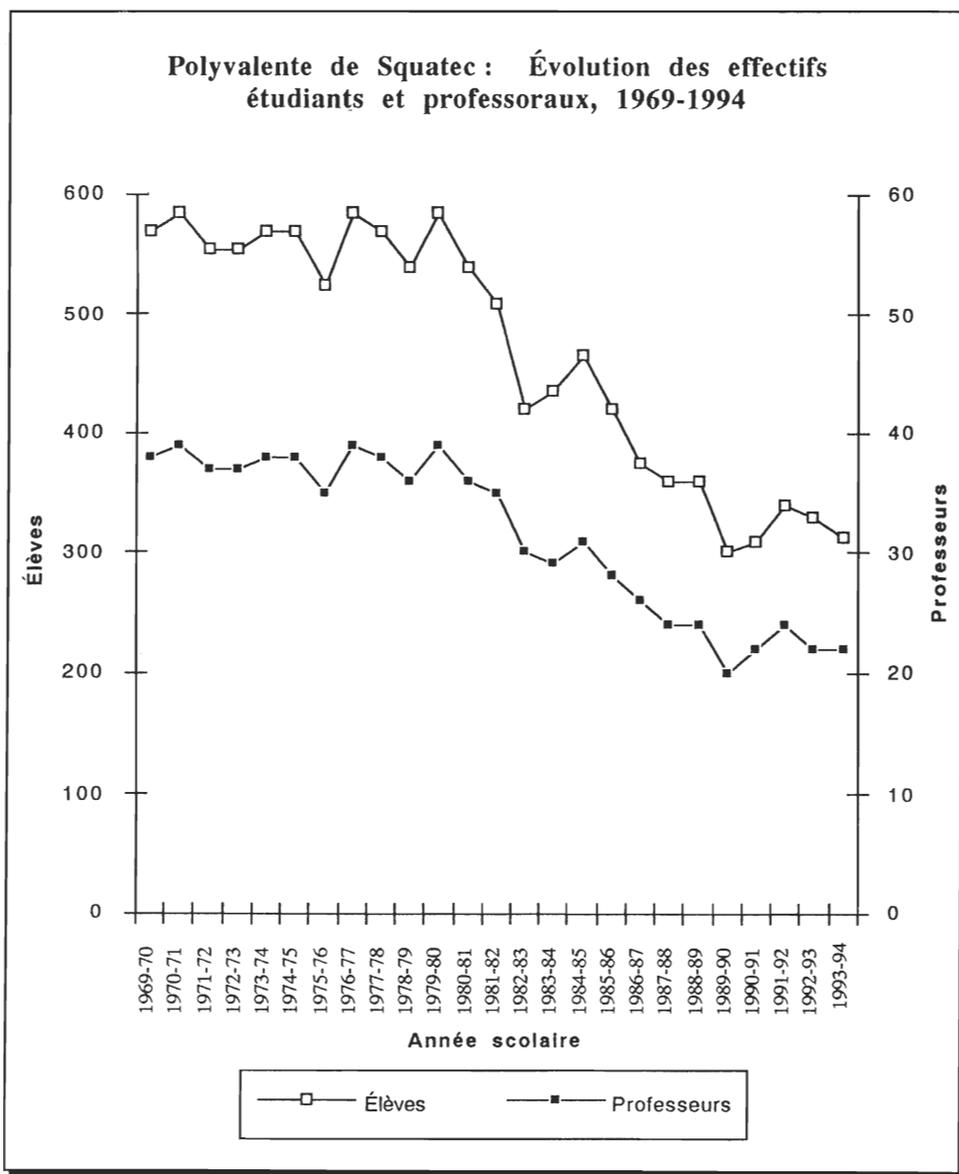
CLIENTÈLE ÉTUDIANTE

Le graphique I et le tableau en annexe illustrent assez bien l'évolution de la clientèle étudiante au cours des vingt-cinq premières années de la polyvalente.

La courbe descendante des inscriptions, qui se reflète parallèlement dans la courbe du personnel, indique un fort mouvement à la baisse, qui n'a rien d'exceptionnel au Québec, mais laisse la capacité totale de l'école (800 places/élèves) à demi utilisée; les locaux laissés libres servent maintenant aux laboratoires (3) d'informatique et logent les cours aux adultes.

Cette clientèle étudiante se compose à moitié à peu près de filles et provient aux deux tiers des cinq municipalités voisines de Squatec. La polyvalente remplit ainsi sa vocation régionale et respecte l'équilibre entre les sexes.

Depuis les dernières années, l'on parle de plus en plus de décrochage scolaire, dû à de multiples facteurs familiaux et sociaux. La récession depuis 1990, le développement de la technologie demandant des études plus approfondies, la dissolution des couples, les familles monoparentales, le manque de divertissements et de loisirs adaptés rendent les jeunes insécures. Toujours est-il que depuis les trois dernières années, l'école doit faire appel à des gens spécialisés comme par exemple un ou une psychologue. Qu'advient-il dans 4 ou 5 ans, alors que les perspectives démographiques sont à la baisse? Notre école prévue pour 800 étudiants en reçoit quelque 330 en 1994, a frisé le 300 en 1989 et il y a encore diminution actuellement à l'élémentaire.



ANNEXE I
Statistiques de l'École polyvalente de Squatec

Présentement, le ministère de l'Éducation, après avoir éliminé le professionnel court dans les années 1980 et à cause des besoins très pressants en compétences technologiques, est à réintroduire une certaine forme d'enseignement préparatoire au professionnel long. On l'appelle la voie technologique et elle sera bientôt implantée (elle l'est déjà dans certaines polyvalentes) en secondaire III et IV. Le but est de permettre aux étudiants et étudiantes d'exprimer leurs aptitudes dans le secteur de la haute technologie, secteur du présent et de l'avenir. Depuis quelques années, les dactylographies ont été remplacées par des ordinateurs accessibles autant aux étudiants qu'au personnel. Un laboratoire informatique est maintenant disponible pour les étudiants qui veulent vérifier leurs connaissances dans certaines matières.

CONCLUSION ET PROSPECTIVE

Squatec fête en 1994 le centenaire de l'arrivée du premier colonisateur. L'École fête ses 25 ans de soutien à la jeunesse. Elle est belle notre polyvalente et les souvenirs agréables dépassent de beaucoup les moins valorisants. Six membres du personnel original oeuvrent encore à l'école. Ce sont : Georges Bossé, Jean-Guy Charron, Marc-André Dubé, Patricia Dubé, Jean-Noël Labonté, Marielle Pelletier. Il faut rendre hommage à quelque 225 personnes, enseignants et non enseignants, qui ont valorisé notre vécu scolaire depuis 25 ans, sans oublier les nombreux parents qui s'impliquent, soit par la supervision des progrès scolaires et de leurs enfants, soit comme membres des comités d'école et du conseil d'administration.

Les premiers vingt-cinq ans d'histoire de l'École ont toutefois vu la réduction de moitié de ses effectifs et la restriction de son rôle de Polyvalente à celui d'École secondaire régionale.

De quoi sera fait le prochain quart de siècle?

Années	Professeurs	Personnel	Élèves
1969-1970	38	16	570
1970-1971	39	18	585
1971-1972	37	18	555
1972-1973	37	17	555
1973-1974	38	17	570
1974-1975	38	17	570
1975-1976	35	17	525
1976-1977	39	17	585
1977-1978	38	18	570
1978-1979	36	18	540
1979-1980	39	19	585
1980-1981	36	18	540
1981-1982	35	18	510
1982-1983	30	16	420
1983-1984	29	16	435
1984-1985	31	16	465
1985-1986	28	16	420
1986-1987	26	13	375
1987-1988	24	11	360
1988-1989	24	11	360
1989-1990	20	12	300
1990-1991	22	12	310
1991-1992	24	12	340
1992-1993	22	13	330
1993-1994	22	12	312

Notes

1. Voir à ce propos la brochure **Dix ans après, 1964-1974, Historique de la régionale**, 1975, 121 pages.
2. Les titres de principal et de régisseur ont fait place à ceux de directeur et d'adjoint administratif.

MATAMAJAW SALMON CLUB

PAR MILDRED COUTURIER

Vers 1902, six hommes d'affaires américains, associés à la *Canadian International Paper Co.*, achètent du *Ristigouche Salmon Club* le domaine de pêche de Lord Mount Stephen situé sur les rivières Matapédia et Causapsal et fondent le *Matamajaw Salmon Club Limited*.

En langue micmac, «*mata*» signifie «*jonction*». Quant au sens de la terminaison «*majaw*», il est incertain. On peut le traduire par «*cours d'eau*», «*rivière*» ou «*eau*». En langue montagnaise, «*matamajaw*» signifie «*eau des salmonides*», mais plusieurs pensent que cela signifie «*là où il y a de gros poissons*». Les deux traductions décrivent très bien ces rivières. Il n'y a aucun doute : les Micmacs et les Montagnais avaient l'âme poétique!

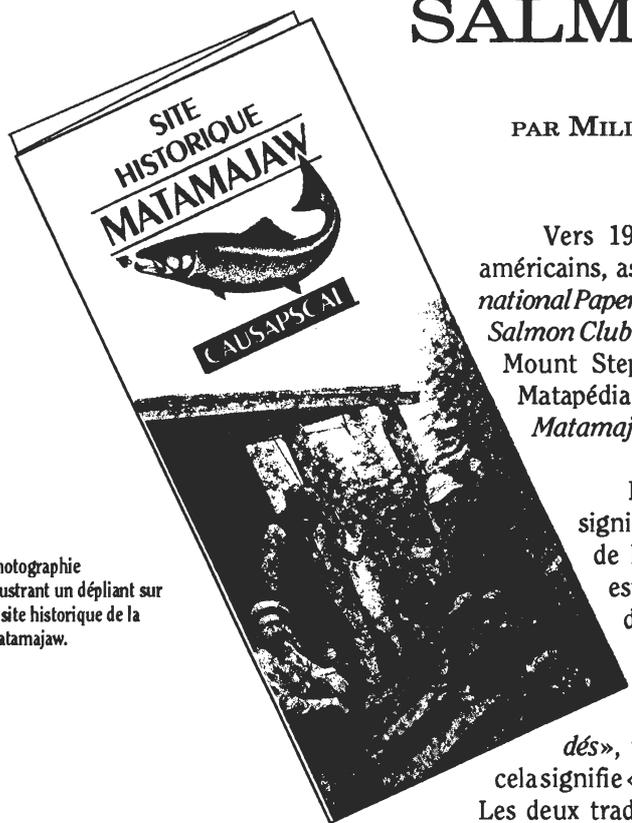
En 1905, le *Matamajaw Salmon Club* fait l'acquisition du territoire du Camp Glen Emma ainsi nommé en l'honneur de la femme de John S. Kennedy. À ce moment-là le club possède tous les droits sur la rivière Matapédia jusqu'aux propriétés du *Ristigouche Salmon Club* qui deviendront un peu plus tard le *Cold Spring Club*. Il en coûte 4 000 dollars pour faire partie du club. Il va sans dire qu'on n'y retrouve que des gens très aisés des milieux financiers largement dominés par des Américains et des Canadiens anglais.

À l'instar des autres clubs, le Matamajaw doit louer en 1909 du Gouvernement certains droits sur la rivière Matapédia et ses tributaires, les rivières Humqui et Causapsal. Le club pratique donc la pêche au saumon sur toute la rivière Causapsal, et sur la rivière Matapédia, à partir d'Amqui jusqu'à l'embouchure de l'Assemetguaghan.

À partir de 1930, le *Matamajaw Salmon Club* compte de nombreux camps de pêche le long de la rivière Matapédia. Des discordes très importantes naissent entre les membres, les invités du club et les résidents.

Dans les années suivantes, le Matamajaw prend son envol et atteint sa vitesse de croisière. Les propriétaires érigent un nombre imposant de bâtiments, hangars, remises pour les chaloupes, hangar à bois, glacières et pavillons de logement. Ces derniers sont en réalité beaucoup plus que des simples «*cabanes*». Dans la plupart des cas, il s'agit de somptueux pavillons.

En 1934, le club connaît des difficultés graves à cause de la crise économique. Il perd plusieurs membres et il n'en comptera plus que deux.



Photographie illustrant un dépliant sur le site historique de la Matamajaw.

HISTORIQUE

Un Anglais du nom de Lord Mount Stephen achète, vers 1871, des terres bordant les rivières Matapédia et Causapsal lui donnant ainsi les droits et privilèges exclusifs de pêche. Dès 1880, il engage des gardiens pour surveiller les fosses, on construit généralement une «*cabane*» à leur intention et chaque gardien doit en théorie surveiller deux fosses.

En 1890, ce dernier se départit de certaines de ses terres en les donnant à quelques-uns de ses employés : George Rodolphe Arsenault, François Lepage, Nazaire d'Anjou, Martin Lynch, Jean-Ernest d'Anjou, G.S. Blais, et Rodolphe-Alexandre Blais, son gérant. Il se réserve cependant les droits de pêche sur chacun de ces lots. Puis en 1892, Lord Mount Stephen vend ses terres et ses propriétés au *Ristigouche Salmon Club* pour la faramineuse somme de 35 000 \$, une petite fortune pour l'époque.



Lord Mount Stephen

En 1941, Fred Morrow et F.D. Bartow du Matamajaw vendent des parts à R.J. Ceillen et John Hinnan du Club Casault. Les membres ont même une expression qui décrit bien ce coin très particulier de la Matapédia «*A little lot of Heaven on Hearth*» ce qui veut dire «*Un petit coin de Paradis sur Terre*».

Vers 1950, on modifie l'appellation du club, le nom *Matamajaw Salmon Club Limited* est changé pour devenir le *Matamajaw Salmon Club Incorporated*. Le club compte alors huit membres et ils délaisseront le pavillon principal du *Matamajaw Salmon Club* pour le calme et le luxe des installations du Club Casault où ils peuvent s'adonner à la pêche à la truite.

En 1965, le club se départit d'une partie des propriétés au profit de la municipalité de Causapscal. Mais il se réserve toutefois quarante pieds de terre le long de la rivière.

Au début des années soixante-dix, le gouvernement du Québec, faisant face aux pressions grandissantes des pêcheurs sportifs exclus des rivières à saumons à cause du contrôle exercé par les clubs privés, entreprend le «déclubage». Et c'est en 1974 que



Carte postale montrant l'hôtel Causapscal et le pavillon de la Matamajaw (Source : Collection Sauveur Vermette).

la Canadian International Paper Co. cède le *Matamajaw Salmon Club* au gouvernement du Québec. Peu à peu les pêcheurs sportifs regagnent les droits qu'ils avaient perdus depuis plus de cent ans. La rivière Matapédia, du moins jusqu'au territoire détenu par le *Cold Spring Camp*, est ouverte au public. Quant à la rivière Causapscal, elle est transformée en sanctuaire depuis quelques années. Le Ministère n'a cependant conservé sur la rivière Matapédia, que deux camps de gardien aux fosses Heppel et Milnikek. Les autres camps de gardiens ont été incendiés par la population dans l'euphorie du moment.

En 1984, le Matamajaw est déclaré site historique, il y a aussi la création d'une

corporation par un groupe de gens du milieu (une idée de la Jeune chambre de commerce de Causapscal inc.). La corporation porte le nom de «*FAUCUS*» (Faune, Culture, Saumon).

En 1988, une équipe de gens de la place a réussi à regrouper les argents nécessaires pour la rénovation de la Matamajaw et ses attributs ainsi que l'aménagement du terrain, pour en faire un site et un attrait touristique majeur pour Causapscal, situé au coeur de la vallée de la Matapédia. Le site a accueilli au-delà de 12 500 visiteurs depuis 1989.

Aujourd'hui, la pêche sportive au saumon est toujours pratiquée. FAUCUS s'occupe de la conservation et de la mise en valeur des installations et un centre d'interprétation fait connaître l'évolution historique du *Matamajaw Salmon Club*.

LA SAISON DE PÊCHE DU MATAMAJAW SALMON CLUB

Le Club de pêche de Matamajaw ouvrait ses portes généralement du premier juin au premier septembre. Le mois de mai revêtait donc un cachet particulier pour les citoyens de Causapscal; il annonçait l'arrivée de ceux que l'on appelait familièrement les «*spot*» (déformation de «*sport*»). Les retombées économiques du



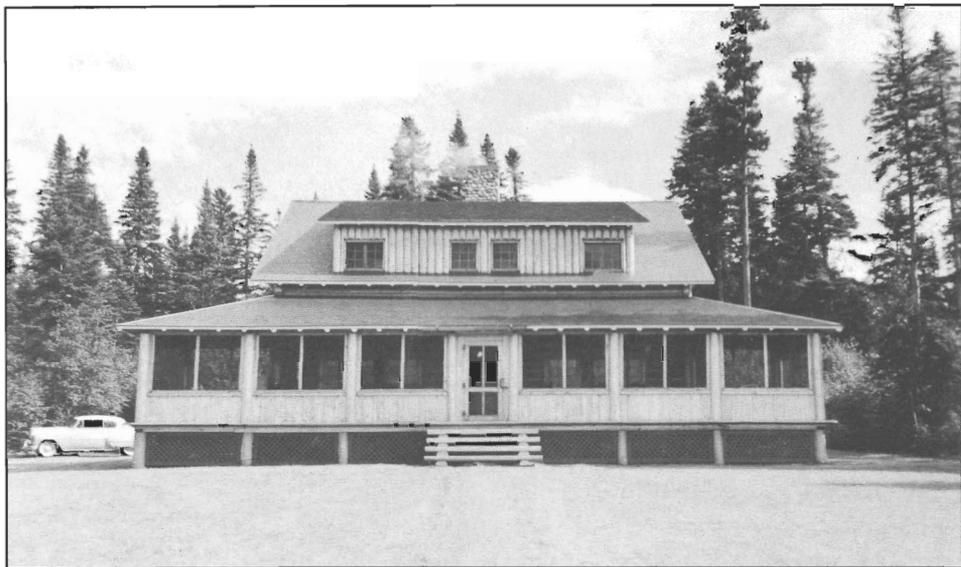
Pavillon principal à Causapscal dans les années quarante (Source : Collection de Sauveur Vermette).

club de pêche étaient en effet assez considérables pour la population.

Les invités au Club de Matamajaw étaient principalement des gens de New York, de Toronto, de Boston, de Chicago, de Pittsburgh venus profiter de la nature que les gens de Causapsal avaient sous leurs yeux à l'année. La durée du séjour des visiteurs était plutôt brève, environ trois ou quatre jours. La pêche débutait le lendemain de leur arrivée vers dix heures.

Notons que lorsqu'un catholique était président du Club de pêche de Matamajaw, on interdisait de pêcher le dimanche, et il semble que cette interdiction frappait également d'autres clubs de pêche, suivant le statut confessionnel du président ou du conseil d'administration.

On tirait au sort la zone de pêche affectée à chacun des pêcheurs invités. Le club avait six zones : Matamajaw à Heppel, Heppel à Sainte-Florence, Sainte-Florence à Fraserbrook, Fraserbrook à Routhierville, Routhierville à Doug Island et Brown, Doug Island et Brown à Glen Emma.



Carte postale illustrant le chalet no 3 au lac Causapsal (Source : Studio Laflamme de Causapsal) (Collection de Sauveur Vermette).

Richie Adams a été le guide en chef de 1939 jusqu'à la toute fin du club. Au début des années quarante, 14 gardiens assuraient la surveillance des trois rivières et ce nombre passa à 32 en 1967.

Le guide jouait alors un rôle de premier ordre: en plus de bien savoir canoter, il devait évaluer, à l'intérieur de la zone désignée, l'endroit le plus propice à une pêche fructueuse. Avant que le club de pêche ne soit divisé en six zones distinctes, les guides descendaient habituellement la Matapédia jusqu'au club de Glen Emma, ce qui prenait généralement la journée en-

tière; conséquemment, à leur arrivée à Glen Emma, les invités du club y passaient la nuit et le lendemain matin ils prenaient le train qui les ramenait à Matamajaw. À leur arrivée au Club de Matamajaw, les invités remplissaient une fiche pour chaque saumon pris. Ces fiches permettaient bien sûr de compiler des statistiques annuelles mais aussi d'attribuer à chaque fin de saison un trophée sur lequel était gravé le nom de celui qui avait capturé le plus gros saumon. Cette coutume se serait perpétuée jusqu'en 1971.

Le Club Matamajaw terminait généralement ses activités à la fin du mois d'août. Quelques employés demeuraient engagés jusqu'à la fin septembre pour réparer notamment les canots et fermer les bâtiments pour l'hiver. Seul un gardien exerçait de septembre à mai la surveillance des bâtiments. La fermeture officielle du club au début septembre donnait lieu à quelques festivités: repas copieux, remise du trophée (la coupe d'argent), félicitations d'usage aux meilleurs guides, cadeaux aux pêcheurs méritants, etc.

Durant tout le temps que durait la saison de la pêche au saumon, la population locale était exclue tant en ce qui concerne la pêche que lors d'éventuelles festivités se déroulant au pavillon principal. Cette exclusion totale de la population locale de la



Des employés du club Matamajaw vers 1943 (Collection de Sauveur Vermette).

pêche au saumon perdrait depuis l'ouverture du club de Matamajaw; il semble que cette situation ne causa aucun remous au sein de la population locale, à tout le moins jusqu'au début des années vingt.

La contestation véritable commença avec «*l'affaire Dacquaire*». Ce Dacquaire était en fait un garde-pêche, venu de Sainte-Florence, dit-on, qui se proposait de mâter les braconniers devenus de plus en plus nombreux. Or, lors de l'une de ses premières interventions auprès de braconniers qu'il avait pris sur le fait, il fut mortellement blessé. Dès ce moment, la population locale fortement ébranlée par cet incident se scinda presque en deux clans : les pro-Américains et les anti-Américains. L'affaire Dacquaire ne diminua pas le braconnage, puisque qu'au début des années quarante, on pouvait compter plus de trente-deux camps de gardien sur une distance de quatre-vingt-seize kilomètres sur les rivières Matapédia et Causapsal.

CONCLUSION

Le village de Causapsal dans la vallée de la Matapédia est un site enchanteur de par sa situation géographique. Les gens de cette municipalité ont vu naître le *Matamajaw Salmon Club* sur les bords des rivières Causapsal et Matapédia où les premiers bâtiments ont été érigés à l'embranchement des deux rivières. C'était un endroit rêvé pour des hommes d'affaires qui recherchaient le calme de la nature, pratiquaient leur sport favori et brassaient des «*grosses affaires*».

Ces rivières ont été pendant presque cent ans sous l'emprise des clubs privés. Les pêcheurs de la région étaient exclus...



Coupe de la glace en hiver pour conserver le saumon dans les glacières durant l'été (Collection de Sauveur Vermette)

S'il n'y avait pas eu cette rationalisation par les clubs et si tous et chacun avaient eu accès à la pêche dans ces rivières, les pêcheurs pourraient-ils encore taquiner le saumon comme ils le font chaque année? Souhaitons que cette richesse naturelle qu'est le saumon de l'Atlantique puisse être disponible encore longtemps pour les générations futures.

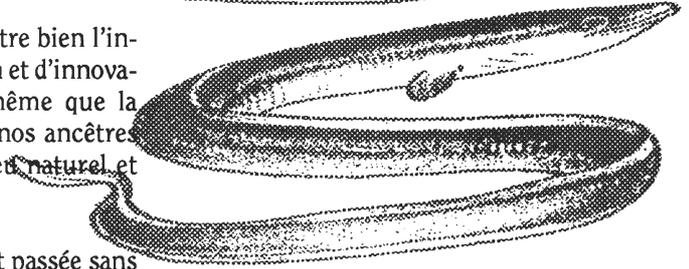
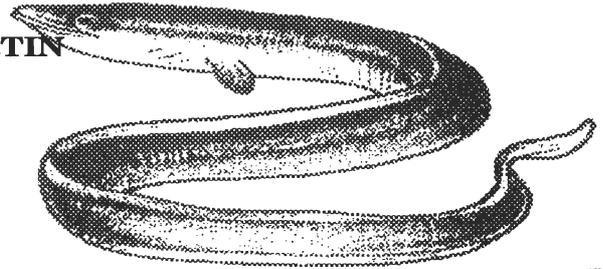
SOURCES

ETHNOTECH, *Étude d'ensemble du club de pêche au saumon de Matamajaw*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1982, 361 p.

Paul-Louis Martin et Jean Lavoie, éd., *Les chemins de la mémoire : monuments et sites historiques du Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1990, tome I, pages 528-529.

LA PÊCHE À L'ANGUILLE SUR LA CÔTE-DU-SUD

PAR ROGER MARTIN



PRÉAMBULE

Cet article consacré à la pêche à l'anguille sur la Côte-du-Sud évoque des personnages, des événements qui ont, petit à petit, façonné notre paysage géographique, économique et culturel, le paysage de cette Côte-du-Sud que nous occupons et que nous aimons tellement.

Nous allons juste nous souvenir, comprendre, rendre hommage aux héros et héroïnes obscurs qui ont façonné la petite histoire de notre région.

La pêche à l'anguille a constitué un trait caractéristique et typique de la région de la Côte-du-Sud. Je vous présente l'his-

toire de petites gens qui montre bien l'incroyable capacité d'adaptation et d'innovation de l'être humain, de même que la complicité, la symbiose que nos ancêtres ont su établir avec leur milieu naturel et avec ses premiers occupants.

La pêche à l'anguille est passée sans coup férir à travers les âges. Sauf qu'elle l'a fait sur le bout des pieds, sans éclat comparativement à d'autres pêches qu'on a pratiquées dans la région, telle la pêche aux marsouins (bélugas).

C'est ainsi que la plus célèbre exploitation fut sans contredit la Compagnie de

la pêche aux marsouins de la Rivière, en opération entre 1870 et 1910; elle comptait parmi ses actionnaires les Luc Letellier de Saint-Juste, sénateur, les Casgrain, famille politique bien en vue, de même que les Pelletier, les Gagnon. Bien positionnés au sein des rouages politiques de leur époque, ces gens s'occupaient du marketing en entretenant des contacts privilégiés auprès du cercle des décideurs du Grand Tronc : l'huile de marsouin devait servir à la lubrification des équipements de chemin de fer qu'on s'appêtait à construire.

La pêche aux marsouins, c'était l'apanage des riches, des aristocrates. Mais quand le pétrole et son dérivé l'huile minérale ont supplanté l'huile de marsouin, alors cette pêche a graduellement périclité pour sombrer dans l'oubli.

Bien sûr la pêche à l'anguille ne peut s'enorgueillir d'un passé aussi prestigieux; pourtant, elle a assuré la survie de nos populations aux heures sombres des pénuries alimentaires qui ont secoué successivement la Nouvelle-France, le Bas-Canada et le Québec. Sans oublier qu'elle fut pendant près de trois siècles au menu du vendredi et pendant les longs carêmes d'antan. Lorsque la consommation de l'anguille diminua au Québec, menaçant la survie de cette pêche, l'ouverture de marchés extérieurs assura sa pérennité.



Installation du piège : coffre, bourrole, ansillon (Musée du Bas-Saint-Laurent).

Mes ancêtres, les Martin de la Rivière-Ouelle, jusqu'au milieu des années 1960 et aussi loin qu'on puisse remonter, ont toujours pratiqué cette pêche ici. «*C'était notre vie*», disaient les vieux. Mon grand-père, tout jeune, était manoeuvre chez les Letellier : il conduisait les chevaux et il «*soignait*» la pêche à poisson de son maître, comme on le disait à l'époque. Quand sa ronde était terminée à la marée de nuit, il allait donner un coup de main à ses cousins de la pointe à Vaillancourt ou de la Petite Anse en montant sur son dos les sacs d'anguilles capturées.

Je n'ai pas eu la chance d'apprendre ses gestes, ses connaissances de la pêche; mais c'est un peu l'hommage que je voudrais lui rendre à lui et à des centaines d'autres, en puisant principalement dans une riche tradition orale.

Nous aborderons successivement les points suivants :

- 1-Moeurs et écologie de l'anguille
- 2-Facteurs de succès de la pêche dans la région
- 3-Historique de la pêche
- 4-Techniques de pêche et les résultats
- 5-Déroulement d'une pêche

1- MOEURS ET ÉCOLOGIE DE L'ANGUILLE

L'anguille est un poisson catadrome par opposition au saumon anadrome. Elle naît en eau salée, vit en eau douce, retourne à la mer pour se reproduire et mourir.

Son cycle de vie peut se résumer ainsi :

Période de l'avalaison : c'est la période où l'anguille quitte l'eau douce et se dirige vers les estuaires, vers le fleuve, vers la mer.

Reproduction : au sud de l'archipel des Bermudes dans la mer des Sargasses, elle pond ses oeufs avant de disparaître. L'océanographe danois Schmidt (1930) a percé le secret.

Leptocéphales : ce sont les larves transportées par le courant du Gulf Stream qui se retrouvent le long des côtes du golfe (au printemps ou peut-être l'année suivante).

Civelles : nouveau stade de développement. L'anguille remonte le fleuve et les rivières où elle s'installe et vit entre 7 et 14 ans. À l'âge adulte, sa couleur change, elle cesse de se nourrir, se dirige vers la mer pour se reproduire.

Après avoir passé son existence dans nos cours d'eau, les différents affluents du Saint-Laurent, Saguenay, Richelieu, Outaouais, lac Ontario, lac Saint-Pierre, rivière Ouelle, rivière Sainte-Anne et même dans les lacs tributaires de ces rivières, l'anguille entreprend sa migration, mue par un secret instinct. C'est au moment de l'avalaison surtout qu'on va la capturer dans notre région.

2- FACTEURS DE SUCCÈS DE LA PÊCHE SUR LA CÔTE-DU-SUD

Il existe d'autres endroits où l'on pratique cette pêche - Saint-Nicolas, lac Saint-Pierre, Richelieu, Charlevoix, Côte de Beupré - mais jamais avec une telle concentration et un tel succès que sur la Côte-du-Sud. Pourquoi?

La salinité de l'eau va tripler entre Saint-Roch et Rivière-Ouelle. L'anguille a besoin d'adaptation et elle louvoie à notre hauteur. Les marées sont importantes (souvent 6 mètres) et les courants forts. L'estran (cette zone abandonnée par la mer à marée basse (2 fois par jour)) est large. Ajoutons la condition essentielle : le vent. L'anguille, habituée aux eaux calmes et saumâtres, cherche refuge et abri près du rivage, le temps de s'adapter. Le littoral est édenté : les baies où l'anguille se réfugie alternent avec des pointes que le courant l'oblige à contourner.

Sans être chauvin, c'est sans doute à Rivière-Ouelle que tous ces facteurs se conjuguent le mieux.

3- LA PÊCHE À L'ANGUILLE DANS L'HISTOIRE

Une des toutes premières allusions à cette pêche en Nouvelle-France, nous la retrouvons dans **Les Relations** des Jésuites. Reportons-nous en 1634 où nous retrouvons un premier texte particulièrement significatif sur la pêche dans la région de Québec.

Pour l'anguille, ils la peschent en deux façons, avec une nasse ou avec un harpon. Ils font des nasses avec assez d'industrie, longues et grosses, capables de contenir cinq et six cents anguilles; la mer



Installation du piège vue sous un autre angle (Musée du Bas-Saint-Laurent).

estant basse, ils les placent sur le sable, enquelque lieu propre et reculé, les assurens en sorte que les marées ne les emportent point; aux deux costez ils ramassent des pierres qu'ils étendent comme une chaisne ou petite muraille de part et d'autre, afin que ce poisson qui va toujours au fond, rencontrant cest obstacle, se glisse doucement vers l'embouchure de la nasse où le conduisent ces pierres. La mer venant à se grossir, couvre la nasse, pous se rabaissant, on la va visiter par fois on y trouve cent ou deux cents anguilles d'une marée, d'autrefois trois cents, quelquefois point du tout, quelque fois, six, huit, dix, selon les vents et les temps : quand la mer est agitée, on en prend beaucoup, quand elle est calme, peu ou point, mais alors ils ont recours à leur harpon.¹

Voici un second témoignage, livré cette fois par le naturaliste Pierre Boucher en 1644 :

Mais je ne pous obmettre une pesche d'anguille que se fait en automne, qui est si abondante, que cela est incroyable à ceux qui ne l'ont pas veu. Il y a tel homme qui en a pris plus de cinquante milliers pour sa part. Elles sont grosses & grandes, & d'un fort bon goust, meilleures qu'en France de beaucoup, on en sale pour toute l'année qui se conservent parfaitement vien, & sont d'une excellente nourriture pour les gens de travail.²

Ajoutons également que nos ancêtres connaissaient l'anguille européenne de plus petite taille, qu'ils capturaient dans les fleuves de leur pays d'origine avec une technique qu'on appelait les «gords», dont les ouvrages de l'époque nous donnent une description bien précise (ailes faites de cailloux chez les Amérindiens, bâtons de chêne contigus et liés en France, nasses en Nouvelle-France). Nos ancêtres ont emprunté aux Amérindiens leur connaissance du milieu naturel. Puis ils ont adapté leurs techniques de la mère-patrie : c'est ainsi que nous avons délaissé les bâtons de chêne pour des bâtons en érable et même en bouleau comme j'ai déjà eu l'occasion de l'observer à Rivière-Ouelle et à Saint-André, l'érable étant difficilement disponible localement.



Et la fabrication du piège se poursuit... (Musée du Bas-Saint-Laurent).

Quant aux endroits de pêche, on peut observer à la lecture des anciens actes notariés qu'ils étaient concédés en même temps que le sol. C'est ainsi qu'un habitant avait habituellement droit de chasse et de pêche sur la devanture de sa terre.

Le Séminaire de Québec pratiquait la pêche dans le secteur du cap Tourmente; le Collège de Sainte-Anne possédait des pêches comme propriétaire riverain qu'il n'exploitait pas forcément mais qu'il pouvait louer à d'autres. La Compagnie de la pêche au marsouin de la Rivière-Ouelle louait au moins quatre emplacements de pêche à l'anguille sur le domaine qu'elle possédait. La location se faisait à l'enchère et il fallait en payer le prix :

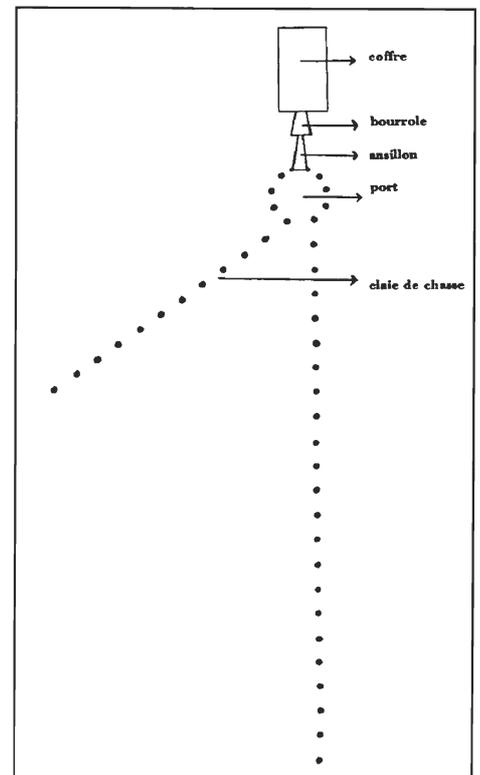
1870 = les 4 pour 306 \$
 1877 = les 4 pour 410,50 \$
 1886 = 2 pour 251 \$
 1893 = les 4 pour 100 \$

Cela permettait de verser des dividendes additionnels. Très souvent, on faisait des ententes de gré à gré. Les propriétaires riverains qui ne voulaient pas exploiter leur pêche permettaient, moyennant un dédommagement (payable en anguilles), à quelqu'un d'autre d'utiliser leur droit de pêche. Il y a eu bien des chicanes et des procédures judiciaires liées à ces fameux droits de pêche.

4- ÉVOLUTION DES TECHNIQUES DE PÊCHE ET DES RÉSULTATS DE PÊCHE

Une pêche à l'anguille comprend les éléments suivants :

- aile et l'aile de chasse à angle aigu («rac-croc»), les engoulements (entonnoirs), ansillon et bourrole, le coffre. Le tout répété selon la largeur de l'estran.



.....

La technique traditionnelle a été pratiquée jusque vers 1950 :

- ailes de piquets ou de claires chargées de pierres lacées de fascines très serrées
- ansillon et bourroles lacées surmontées d'un filet
- hauteur d'environ deux mètres et demi.

Cette technique exige beaucoup de travail manuel et de personnes : il faut bûcher les piquets, les fascines, transporter les pierres.

Une technique intermédiaire a été utilisée de 1950 à 1980 :

- ailes de broche carrelée surmontée d'un filet ou d'un second rang de broche
- ansillon et bourrole faites de lattes de bois
- remplacement du cheval par le tracteur à 4 roues motrices

La broche vendue en longueur de 50 mètres accélère la mise en place de la pêche. On utilise graduellement le tracteur pour masser les piquets ou pour percer les trous de piquets; sur le roc, on utilise le marteau pneumatique qui permet de réutiliser les mêmes trous tous les ans.

Les Scandinaves ont introduit les techniques modernes de pêche à l'anguille. Les transferts ont été graduels et ils étaient basés sur deux principes :

- filets flottants qui varient avec la mer. Inconvénients : par grand vent, ils s'élèvent du fond ;
- deux rangées de poteaux de 6 mètres parallèles reliées par des câbles avec le filet mobile de côté. Plus étanche mais exige plus de travail. Les deux sont retenues par une lourde chaîne d'acier. Hauteur de 5 mètres, soit le double.

Caractéristiques :

- Coût du matériel très important (5000 \$ par coffre)
- ailes très longues (130 mètres facilement) à cause du coût de montage des engoulements, tous en filet, qu'on appelle des ports
- installation très mécanisée et très rapide (400 mètres en trois marées avec trois tracteurs et 5 personnes)
- des pêches beaucoup plus longues : il en est beaucoup disparu.

LES RÉSULTATS DE LA PÊCHE

Jusqu'en 1920, la pêche assurait la subsistance. Les pêches étaient nombreuses mais courtes. L'anguille était consommée localement et conservée salée pour la revente au cours de l'hiver. Pour la conserver, on en fumait de petites quantités comme les Amérindiens mais surtout on la salait dès le retour de la pêche et on l'apprêtait lorsqu'on recevait des commandes de marchands. On la plaçait dans des tonneaux et

on l'expédiait par chemin de fer aux marchands généraux du Témiscouata par exemple. Le prix pouvait atteindre 11 \$ à 12 \$ du cent anguilles, soit 4 sous la livre.

Entre 1920 et 1950, la quantité de prises va baisser, les prix demeurent identiques, et le nombre de pêches va diminuer considérablement. Il ne reste que quelques irréductibles. Les débouchés sont aussi limités.

Puis, à partir de 1950, la demande de l'anguille sur le marché de l'exportation va propulser les prix à la hausse.

- 1950 = 8 ¢ la livre
- 1969 = 35 ¢ la livre
- 1971 = 45 ¢ la livre
- 1972 = 50 ¢ la livre
- 1984 = 1,35 \$ la livre
- 1990 = 2,20 \$ la livre
- 1991-1992 = 2,40- 2,50 \$

Et la pêche reprend de plus belle. Durant cette période, il y a un important développement de la pêche commerciale partout à l'est de la Rivière-Ouelle jusqu'à Trois-Pistoles. La pêche à l'anguille devient plus qu'une activité d'appoint : beaucoup maintenant en font leur seule occupation. La consommation locale disparaît à peu près. De façon générale on aura moins de pêches mais des installations plus longues, plus hermétiques, plus efficaces, plus mécanisées. À l'exception de Rivière-Ouelle, le nombre de pêches a doublé sur la Côte-du-Sud depuis cette date.

À Rivière-Ouelle, le nombre de pêches est resté assez stable sur la batture du fleuve. Mais c'est dans la rivière proprement dite qu'elles ont disparu.

Pour éviter la prolifération des pêches, des réglementations ont été mises en place. Depuis les années 1950, il faut un permis de pêche émis par le gouvernement provincial et pour l'obtenir chaque pêche doit être éloignée des autres d'une distance d'au moins 500 mètres. À l'heure actuelle, le gel des permis a été décrété, de même que la longueur maximale de chaque installation : il n'y a plus d'expansion possible, sans doute pour assurer la conservation de la ressource.



La réparation des bris.



La visite de la pêche pendant la saison 1960.

La pollution et la surpêche constituent deux menaces pour la ressource : à deux reprises, en 1970 et en 1982, la pêche a été suspendue à cause des polluants qu'on y retrouvait, le mercure, le MIREX et les BPC.

L'anguille est un poisson de fond qui se nourrit d'organismes, d'invertébrés, de mollusques, de petits poissons, eux-mêmes contaminés; l'anguille accumule ces contaminants dans ses graisses. Les produits toxiques contenus dans l'anguille peuvent dépasser à l'occasion les normes canadiennes mais comment arriver à faire des échantillons significatifs? Joignez à cela le fait que le gouvernement allemand dont le pays importe la majeure partie de notre production a, sous la pression des groupes écologiques, interdit l'importation d'anguille. Cela s'est résorbé par toutes sortes de subterfuges mais la menace est réelle, omniprésente. L'état de notre fleuve et de ses affluents, notamment les Grands Lacs, a de quoi nous inquiéter. La pollution va-t-elle perturber la reproduction de l'anguille? Abusera-t-on de la pêche? La reproduction suffira-t-elle à assurer le remplacement? Sans compter qu'on ne connaîtra la réponse que dans une dizaine d'années, au moment où il sera trop tard pour réagir. La pêche à l'anguille reste à la merci d'une foule de facteurs extérieurs qui pourraient encore modifier son histoire.

5- DÉROULEMENT D'UNE PÊCHE

La pêche à l'anguille nécessite une longue préparation. Durant tout l'été, profitant des marées favorables, on installe graduellement les engins. On attendra le début de septembre pour la pose des filets afin d'éviter qu'ils ne se détériorent et ne se brisent par mauvais temps. L'important, c'est que tout soit prêt vers le 15 septembre.

Puis, entre le 25 octobre et le 10 novembre, il faut tout enlever si on veut éviter que la pêche ne soit emprisonnée et démolie par les glaces. Selon la saison, selon les bonnes marées disponibles, on planifie le travail. Cela fait partie du rituel de pêche.

À chaque jour, la marée baisse 2 fois; c'est durant cette période qu'on peut installer ou enlever les équipements de pêche ou qu'on peut capturer les anguilles. Les marées sont aux mêmes heures le matin et le soir et retardent d'environ une heure par jour.

Ce sont les vents d'ouest qui amènent l'anguille jusque chez nous; une fois qu'elle y est, on espère un vent d'est pour la retenir, ou de légers vents du nord pour la rapprocher des rives. Les vents d'ouest accélèreraient son passage.

CONCLUSION

L'anguille est un poisson vigoureux, au corps limoneux. Elle se faufile admirablement et jouit d'une grande vitalité même en dehors de l'eau. À l'ombre, elle peut survivre trois jours sans peine. L'anguille ne fait plus autant partie de notre vie quotidienne puisqu'elle a cessé d'être une source importante de notre alimentation. Mais l'activité de pêche qu'elle génère constitue un fait marquant de notre réalité régionale.

Il y a un potentiel touristique à développer autour de la pêche à l'anguille, on pourrait en faire un attrait régional typique. On pourrait développer un réseau d'attractions régionales où s'associeraient les partenaires touristiques et économiques et les corporations à vocation historique.

Notes

1. **Relations des Jésuites**, Québec, Augustin Côté éditeur, 1858. 3 volumes, relations de 1634, p. 44.

2. Pierre Boucher, **Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada 1664**. Boucherville, Société historique de Boucherville, 1964, p. 16.

SAINT-NARCISSE-DE-RIMOUSKI HIER ET AUJOURD'HUI

PAR GHISLAINE VIGNOLA

Saint-Narcisse compte, en 1993, soixante-douze années d'existence. Son érection canonique date du 11 mars 1921 et son érection civile se faisait le 17 août suivant.

Hier

La nouvelle paroisse est une partie détachée du territoire de Sainte-Blandine et comprend une partie des cantons Macpès et Duquesne, ce qui forme une superficie de 31 milles carrés. Elle doit son nom à celui de son fondateur, monsieur l'abbé Narcisse Rioux, ancien curé de Sainte-Blandine.

Même si Saint-Narcisse n'existe officiellement que depuis 1921, certains courageux défricheurs sont venus s'y établir beaucoup plus tôt. Le premier colon assez brave pour affronter la forêt vierge a pour nom Hippolythe Lepage. Il est arrivé en 1869, sur le lot 20 du 5^e rang du canton Macpès.

Au fil des ans, quelques familles viennent se joindre au père Poly, si bien que, peu à peu, des champs naissent, la forêt reculant sous la hache des défricheurs. Les Vignola, Lavoie, Gagnon, Poirier arrivent au début du

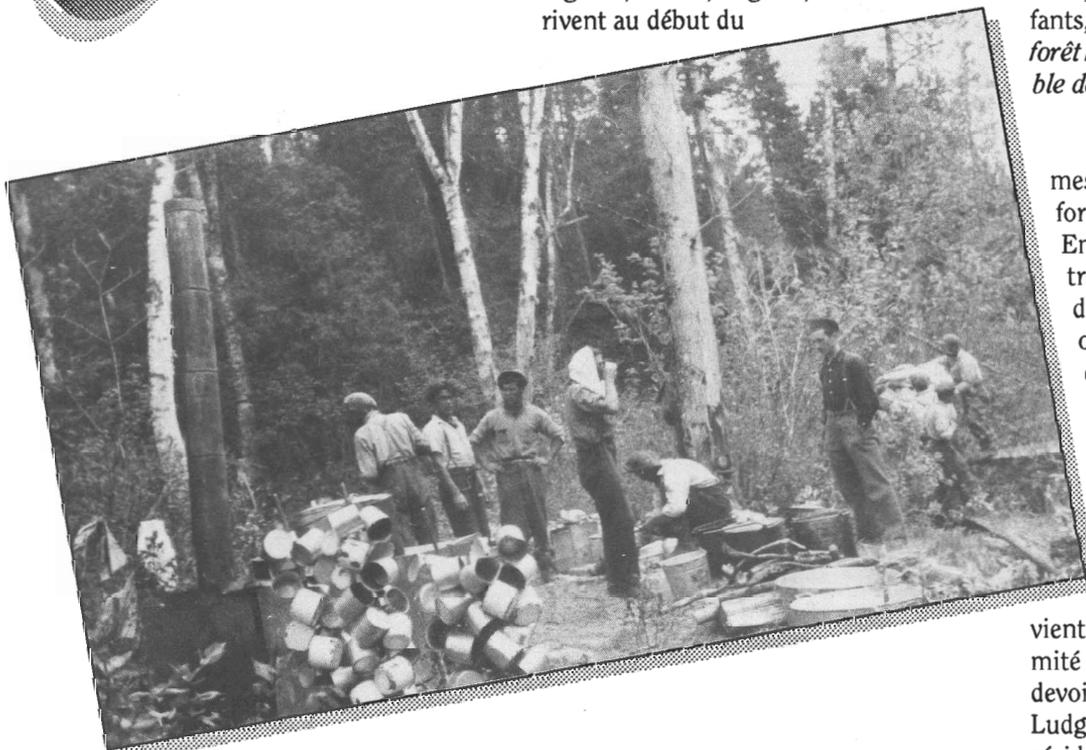
siècle et installent leurs quartiers dans le rang de la Traversée, ce qui sera plus tard, le chemin Duchénier de Saint-Narcisse.

On imagine difficilement la dose de vaillance et de courage qu'il a fallu à ces hommes pour arriver à dompter cette nature sauvage. Ils doivent tout faire et rien ne les rebute. Il leur faut d'abord abattre quelques arbres afin de créer l'espace et les matériaux nécessaires à la construction d'un premier abri très rudimentaire, préparer du bois pour le chauffage et enfin, prévoir les matériaux nécessaires à la construction de bâtiments de ferme.

En 1913, Émile Gagnon établit une scierie sur le lot 37 à Macpès, ce qui facilite grandement le travail de nouvelles constructions. On voit apparaître ici et là de grandes maisons pour les familles qui seront plus tard formées d'une dizaine d'enfants, et bien souvent plus. *«L'âme de la forêt fait place à l'âme humaine. Et, l'humble défricheur taille ici son domaine»*¹.

La paroisse s'organise. La première messe est célébrée dans une maison transformée en chapelle, le 23 décembre 1914. En 1915, les gens de Saint-Narcisse construisent une école-chapelle qui deviendra, par la suite, la salle paroissiale. Ils obtiennent des octrois à cette fin, ce qui les aide grandement, car l'argent est rare. Plusieurs colons s'offrent à aider à sa construction, les gens étant généreux de leur temps et de leurs efforts.

Les familles sont loin de l'église de Sainte-Blandine et il devient urgent d'ouvrir une mission à proximité pour favoriser l'accomplissement des devoirs religieux. C'est ainsi que l'abbé Ludger Harvey est le premier missionnaire résident à Saint-Narcisse, à partir du 5



Arrêt à l'endroit appelé «La pêche à l'anguille». Après s'être restauré, les hommes lavaient la vaisselle... (Photo prêtée par Claudette Soucy, responsable des Portes de l'Enfer).

janvier 1919. La population d'alors était composée de 290 âmes réparties dans 50 familles.

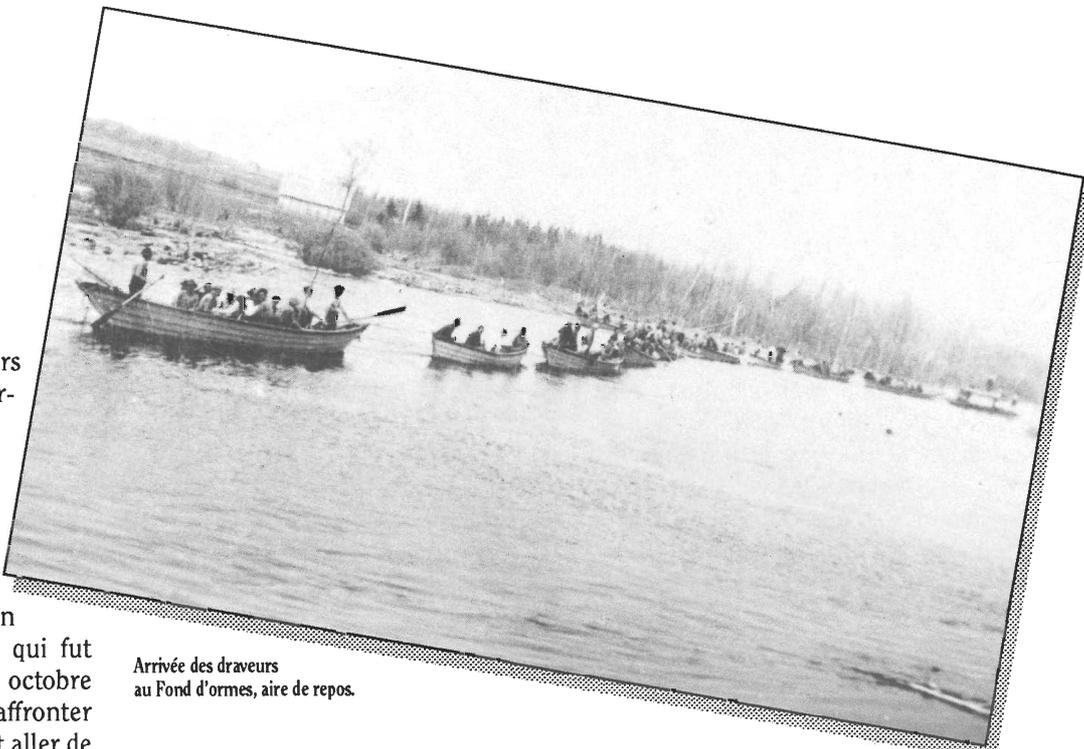
La fondation de Saint-Narcisse ne se fit pas sans heurts, les gens de Sainte-Blandine ne voulant pas perdre une partie de leur territoire. L'abbé Ludger Harvey en a vu de toutes les couleurs, lui qui fut desservant de la mission du 11 octobre 1918 au 18 octobre 1919. Il dut affronter deux groupes : ceux qui désiraient aller de l'avant et organiser la paroisse et ceux qui étaient farouchement contre.

Devant les chicanes que cela créait, Monseigneur Ross, alors administrateur du diocèse, nomma l'abbé Harvey desservant au lac Long et l'avisait qu'il avait l'intention de fermer la mission de Saint-Narcisse. C'était le 18 octobre 1919.

Une délégation d'habitants de la déserte, favorable à l'érection de la nouvelle paroisse, se rendit à l'Évêché pour plaider cette cause et la gagna. Cependant, il dut s'écouler encore un peu de temps avant que les esprits échauffés ne s'apaisent.

À la suite de l'érection canonique de la paroisse, le 11 mars 1921, on obtient le décret d'érection du premier presbytère et du cimetière le 19 mars et, le 12 juin, la décision officielle de construire une première chapelle pour remplacer l'école-chapelle devenue trop petite. Les travaux durèrent un an. C'est Émile Gagnon, propriétaire de la scierie, qui a la charge de mener à bien le chantier.

Le 9 juillet 1922, le nouveau temple est béni par Monseigneur Léonard, lors de la visite pastorale. Par la même occasion, il confère le sacrement de l'ordre à monsieur l'abbé Ph. Auguste Lavoie, frère de Louis-



Arrivée des draveurs
au Fond d'ormes, aire de repos.

Jos. Lavoie, curé de la paroisse depuis le 16 mars 1921.

L'église est complètement détruite par le feu le 20 février 1926. Qu'à cela ne tienne! Les hommes se regroupent autour de leur pasteur et décident d'entreprendre la reconstruction, si bien que dès le 19 décembre avait lieu la bénédiction de la deuxième église paroissiale. C'est encore la même église, agrandie et restaurée, que l'on retrouve aujourd'hui au coeur du village.

En 1993, la population de Saint-Narcisse est d'environ 1 000 âmes. Celle-ci a atteint son nombre maximal vers 1957, soit 1 234. Il va de soi que la vie ne fut pas toujours facile pour la jeune communauté, comme dans toutes les paroisses de colonisation d'ailleurs.

LE TRAVAIL

Au début, les gens tiraient exclusivement leur subsistance de la terre et de la forêt. Si on se reporte aux années 1940-1950, Saint-Narcisse comptait environ 150 petits propriétaires terriens. Chacun élevait 4-5 vaches, quelques poules, 2 ou 3 porcs. Il ensemait un jardin et un champ de patates, s'assurant ainsi d'avoir le principal dans son assiette. Le lait produit était

porté à la beurrerie du village, créée sous l'initiative de l'abbé Louis-Jos. Lavoie.

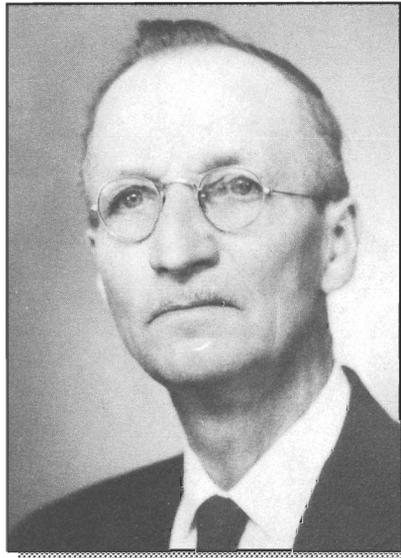
Dès l'hiver 1922-1923, il entreprit de donner des séances d'information à domicile. Les proches voisins s'y réunissaient et le bon curé Lavoie tentait de convaincre ceux-ci de la nécessité de former un syndicat afin de promouvoir l'industrie laitière dans leur propre paroisse et de l'avantage personnel qu'ils en retireraient. Après bien des hésitations, quelques-uns décident d'investir de leurs énergies et, avec l'aide du gouvernement provincial qui accorde quelques octrois, la beurrerie de Saint-Narcisse voit le jour. À partir de ce temps, l'industrie laitière prit de plus en plus d'importance dans le milieu.

L'hiver venu, le père partait au chantier, laissant sa femme prendre soin de la jeune famille. Elle devait aussi s'occuper des quelques animaux. La saison froide, c'est bien long. Pour l'épouse commençait alors la longue attente. Le temps des Fêtes, attendu avec impatience, était une joyeuse coupure dans la monotonie de ses journées de solitude. Si le père avait la chance de travailler dans un chantier pas trop éloigné, il venait passer quelques jours avec les siens. Si par contre il se trouvait sur la Côte-Nord, à Forestville, Baie-Comeau, Carol Lake ou ailleurs, la famille devait se

résoudre à passer les Fêtes sans lui, car traverser le fleuve représentait une telle dépense pour lui qu'il préférait attendre à Pâques avant de revenir. Les retrouvailles se traduisaient alors avec ardeur, tant et si bien que l'hiver suivant la famille s'agrandissait d'un nouveau membre. Le père faisait connaissance avec le petit dernier à son retour au printemps alors que l'enfant avait déjà quelques mois.

La famille formait un tout. Chacun, dès son très jeune âge, apprenait à se rendre utile. Tous mettaient la main à la pâte.

Cette vie n'était pas l'apanage exclusif des gens de Saint-Narcisse. À une certaine époque, c'était ainsi. Dans toutes les paroisses du Bas du fleuve et de la Gaspésie, comme en Abitibi, les pères et les grands garçons prenaient le chemin des chantiers à la fin de l'automne. Le travail était dur, l'abattage des arbres se faisait à la hache et au sciote. Un bûcheron assez rapide pouvait escompter «se



Le premier maire de Saint-Narcisse :
Émile Vignola.

faire une bonne run»² pour ainsi procurer quelques douceurs aux siens.

Les gens de Saint-Narcisse se savaient privilégiés d'avoir la rivière Rimouski presque à leur porte. En effet, à chaque hiver, la Compagnie Price de Rimouski retenait les services des contracteurs³ chargés d'engager des hommes de la région pour la période de la coupe du bois qui se faisait

l'hiver. Le transport du bois s'effectuait au printemps, sur la rivière, sur une longueur de plus de 73 km. La fonte des neiges en augmentait le débit d'eau, facilitant le flottage des billots. L'ajout d'écluses était parfois nécessaire, en particulier là où la rivière s'élargissait, ce qui ralentissait la course de l'eau. On trouvait à ces endroits des haut-fonds favorisant la formation d'embâcles. À l'aide d'une longue gaffe⁴, le draveur dégageait les billes pour les remettre dans le courant. Il devait parfois avoir recours à la dynamite pour faire sauter les plus résistantes.

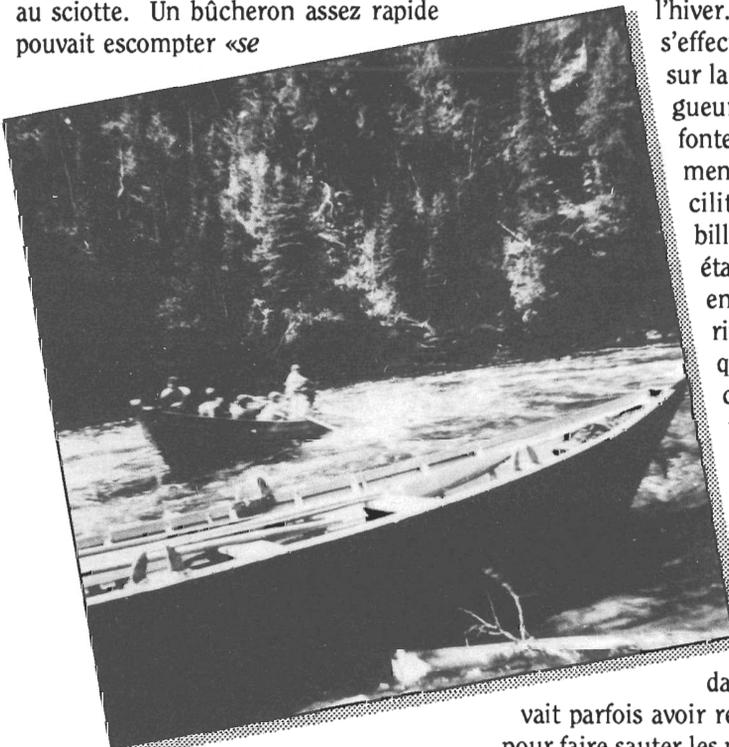
Bûcherons et draveurs venaient des paroisses environnantes. Leur travail s'est perpétué de père en fils jusqu'à nos jours. Les moyens de transport et les outils de travail ne sont plus les mêmes. Les quantités de bois bûché sont énormes, si bien que nous retrouvons maintenant une nouvelle spécialité : planteur.

En effet, le travailleur forestier doit penser à reboiser, car la mécanisation accélère la «*sortie de bois*» de la forêt et la repousse ou le remplacement ne se fait pas au même rythme. Si à une certaine époque les propriétaires terriens ambitionnaient d'avoir de grands champs et des collines à ensemençer, leurs successeurs s'empres- sent de planter certaines essences d'arbres, conscients qu'ils sont de la nécessité d'assurer un équilibre entre la coupe et le reboisement.

AGRICULTURE

Jusque vers les années 1960, l'agriculture était surtout orientée vers la production laitière. Chaque ferme élevait quelques animaux d'appoint pour sa propre consommation et pour varier le menu. À cette époque, les troupeaux de vaches pouvaient compter une trentaine de têtes, peu souvent des animaux de race.

Là comme ailleurs, on a dû moderniser les bâtiments et l'équipement de travail. Les fermes se sont agrandies : le père forme une compagnie avec ses fils, la mère en est souvent actionnaire au même titre que les hommes. Maintenant, la fille de la famille a aussi son lot de responsabilités, tant au point de vue du travail que de la finance. Tout se fait en famille pour le plus grand bénéfice de ses membres. Le propriétaire terrien a amélioré son cheptel d'année en année, si bien que maintenant, on peut admirer dans ses champs des troupeaux de très belle qualité. Il y a moins d'agriculteurs (il n'en reste que 11 à Saint-Narcisse) mais ceux qui restent ont de plus grandes superficies à cultiver, un plus grand troupeau de meilleure race, si bien que les 11 fermes qui sont encore là produisent plus de lait que les 157 des années 1940-1950.



Hommes à bord d'un «boat» sur la rivière Rimouski dans le secteur des trois petits sauts.

De nos jours

Mais que sont devenus les descendants de ces familles établies sur les terres de Saint-Narcisse depuis le début du siècle? Ceux qui ont vendu «la terre» au voisin? La plupart des maisons familiales sont encore là, rénovées, modernisées. Certaines sont demeurées la propriété des familles qui ont conservé un morceau de terrain assez grand pour faire un jardin et planter quelques arbres.

Les gens travaillent dans la région, à Rimouski, dans le parc de la Gaspésie et sur la Côte-Nord. Les facilités de transport leur permettent de venir dans leur famille toutes les fins de semaines. Certaines des fermes ont changé leur spécialité et s'orientent maintenant vers l'élevage ovin et écoulent leurs produits, laine et agneaux, dans la province.

Le tracteur de ferme a remplacé le cheval pour les durs travaux, mais il en reste quelques-uns. Plus élancés et racés, ils sont là pour le bon plaisir des férus de l'équitation. Cet animal docile fait encore la joie des amateurs.

Il va de soi que les 11 fermes de Saint-Narcisse et le travail de la forêt ne suffisent pas à donner du travail à toute la population. Plusieurs spécialités connexes aux deux premières sont apparues : charpentiers-menuisiers, reboiseurs, agronomes, travailleurs en laboratoire, machinistes, soudeurs, arpenteurs-géomètres, etc. Les temps modernes ont diversifié énormément les emplois, à Saint-Narcisse comme ailleurs, il s'ensuit un déplacement de la population.

En effet, bénéficiant d'une formation spécialisée, le jeune diplômé est attiré par la ville où la possibilité de trouver un emploi selon ses choix lui apparaît plus évidente. Donc, les jeunes diplômés vont chercher fortune ailleurs. Par contre, cer-

tains reviennent au village de leur enfance pour y passer de douces années, à faire un jardin entre les pommiers et les rosiers plantés par leur père. La perspective de voir cette belle «jeunesse» drainée par la ville représente peut-être pour certains la mort lente de leur communauté.

Oui, le climat y est dur l'hiver. Oui, la saison froide y est longue. Mais... qui a vu nos vertes collines le printemps, a vu les plus belles. Les lilas de la rue Duchénier sont plus beaux que ceux des rues de macadam des grandes villes. Que dire de l'automne : nos monts Notre-Dame s'habillent alors d'une palette de couleurs incomparables. Nos pistes de motoneige communiquent avec la Gaspésie et le Témiscouata. Des gens viennent de partout, Ontario, Abitibi, Lac-Saint-Jean, Maine, New Hampshire, Nouveau-Brunswick. Certaines agences de voyage d'Europe offrent maintenant des forfaits safari/motoneige et les sentiers passent à notre porte.

Quiconque a connu nos lacs et nos rivières rêve d'y revenir. Nous avons, du côté ouest de la paroisse, la réserve Duchénier et la ZEC (zone d'exploitation contrôlée) à l'extrémité sud-est. En outre, la paroisse s'enorgueillit d'avoir un accès facile au Domaine des Portes de l'Enfer de la rivière Rimouski, situé à proximité. En effet, depuis 1992, il est possible d'accéder à ce merveilleux site en passant par le village de Saint-Narcisse, sur le chemin Duchénier. La route d'accès est à 8 km à l'ouest du village. Vous tournez à droite et il ne reste que 3,5 km à parcourir avant le poste d'accueil. Des gens y viennent de partout. En 1993, on y enregistrait des visiteurs de l'Amérique du Sud, du Japon, de la Suisse, de la Belgique, d'Allemagne, de France, d'Autriche, d'Australie, de partout au Canada et des États-Unis. Bien sûr, les gens de la région ont visité le site et certains y reviennent à chaque saison, même en hiver. Des pistes de ski de fond partant du

Club des raquetteurs de Sainte-Blandine aboutissent à la rivière Rimouski. C'est un circuit de 30 km absolument incomparable.

Les installations aux Portes de l'Enfer sont encore minimales mais les possibilités sont immenses. Les sentiers pédestres sont aménagés au haut de falaises abruptes. Quelques belvédères surplombent le Canyon à une hauteur moyenne de 75 mètres. La rivière Rimouski, fort tumultueuse au printemps, creuse son chenal jour après jour, depuis le début de la déglaciation pour nous offrir aujourd'hui un paysage enchanteur.

Bien avant de songer à l'élaboration des sentiers, il fallut mettre en place les structures administratives. En fait, les premières idées de mise en valeur du site prennent corps vers 1979. De 1980 à 1985, le gouvernement fédéral subventionne différents projets d'emploi pour enfin mettre en place concepts et équipements. De ses débuts jusqu'à la fin de l'été 1992, le site est géré par le Centre éducatif et forestier de Macpès. La Corporation touristique du Canyon des Portes de l'Enfer reprend la gérance de l'entreprise à partir de 1993. Le groupe est jeune et bien des choses sont à faire : publicité, signalisation routière, nouvel accueil, réparation des sentiers, etc. Peu à peu, l'entreprise fait son chemin.

On trouve au village deux restaurants, un hôtel de famille et une résidence pour personnes âgées (ancien presbytère). Les gens de Saint-Narcisse se serrent les coudes et se sont montrés solidaires pour fonder leur Coop (épicerie). On y trouve des victuailles et des viandes de première qualité. Nous avons aussi deux dépanneurs et un poste d'essence.

Outre ces commerces, une entreprise assez importante de machinerie lourde y a établi ses pénates depuis de nombreuses années. Cette entreprise voit à l'entretien des chemins d'hiver si bien qu'il est possible de voyager en toute sécurité sur nos

routes. Son territoire à entretenir est très vaste. Il possède en outre la machinerie nécessaire à toute excavation d'importance.

On rencontre dans la paroisse plusieurs travailleurs forestiers, dignes descendants des premiers «*jobbers*». Leur entreprise a ses racines à Saint-Narcisse, mais elle opère parfois dans des zones assez éloignées. Certains ont à gérer un personnel et un budget très important.

Le menu des travailleurs forestiers n'est pas tout à fait le même. En 1940, nos pères pouvaient escompter trouver au menu les plats suivants : fèves au lard, petit salé, soupe aux pois, patates jaunes, tartes et gâteaux quand ils avaient la chance d'avoir la fille ou la femme du contracteur pour faire la «*cookerie*». Bien sûr, ils avaient souvent des viandes rôties, jamais de légumes.

De nos jours, le «contracteur» se fait un point d'honneur à nourrir ses hommes aussi bien, sinon mieux que la plupart des bons hôtels. Rôtis de boeuf, potages raffinés, fruits de mer, fruits, pâtisseries fines, rien n'est négligé pour donner au travailleur forestier le sentiment qu'on fait attention à lui.

LES JEUNES DANS TOUT ÇA?

En 1993, les enfants bénéficient de programmes d'études absolument semblables à ceux des plus grandes villes. Ils peuvent aller de la pré-maternelle jusqu'au secondaire II. Les cours sont donnés à l'école Lamontagne et à l'école Boijoli. Dès 1915, avant l'érection de la paroisse, les jeunes allaient à l'école du rang ou du village. Il va sans dire que certains fréquentaient les cours de façon très sporadique ; les parents avaient besoin de tous les bras disponibles. Alors bien souvent, l'enfant ne fréquentait l'école qu'en hiver et demeurait à la maison pour le temps des semences et de la moisson. C'est ainsi que plus d'un terminait sa 2^e année à l'âge de 12 ans.

Aujourd'hui, l'école étant obligatoire jusqu'à 16 ans, les jeunes doivent donc se rendre à Rimouski par autobus pour recevoir un enseignement plus avancé. Certains fréquentent la polyvalente Paul-

Hubert, d'autres l'école privée ou le Centre de formation. (On est loin de la petite école-chapelle de 1915). On trouve aussi à Rimouski, un cégep et une université.

GRAND-PAPA ET GRAND-MAMAN

Rares sont les parents âgés qui demeurent avec leurs enfants, chacun désirant une certaine indépendance et une plus grande autonomie. Chacun a sa maison ou son logement souvent aménagé dans la maison paternelle ou à proximité. Il semble que les deux parties en tirent leur profit.

C'est facile pour le petit enfant de rendre visite à son aïeule qui en profite pour garder à dîner sa «*belle visite*». Qui n'a pas sauté sur l'occasion pour remplir ses poches de bonnes galettes?

Saint-Narcisse possède un H.L.M. depuis une vingtaine d'années. Les logements sont très bien entretenus et à prix abordables, près de l'église, du C.L.S.C. et de l'épicerie. Les gens sont demeurés dans leur village et sont très actifs dans leur milieu.

LES ORGANISMES

Plusieurs organismes oeuvrent dans la paroisse. En voici la liste : L'âge d'or, le Club Lion, les Chevaliers de Colomb, la Garde paroissiale, l'AFÉAS, l'O.T.J., le Club des archers de Saint-Narcisse, la Pastorale, la Chorale, le Club de danse Évasion, la Société Saint-Jean-Baptiste, les Pompiers volontaires, les comités du C.L.S.C., d'école, et de la Coop, la Fabrique, le comité d'Entraide, etc.

Tous sont très vivants et démontrent un désir commun : aider les plus démunis et apporter quelques divertissements. Tous collaborent au mieux-être de chacun dans un esprit de fraternité.

LES LOISIRS

Notre passe-temps national : jouer aux cartes. Quel plaisir de tirer un bon atout! Le bingo attire aussi de fervents habitués. Les bénéfices qui résultent de ces bingos sont distribués en totalité à des causes humanitaires. Notre sport de prédi-

lection : la motoneige, aussi le ski de fond, la danse, le vélo. Certains s'occupent avec le plus grand soin du jardin et des fleurs.

La salle communautaire reçoit régulièrement des organismes et des familles pour des brunchs, dîners, soupers et soirées. Pour la plus grande joie des pêcheurs, nous avons en plus de la rivière Rimouski, plusieurs lacs où abondent truites, perchaudes et parfois de l'anguille. Les jeunes et les moins jeunes ont à leur disposition un terrain de jeux installé du côté sud du village. On peut, selon la saison, y jouer au baseball ou au hockey.

Plusieurs résidences secondaires sont construites sur les bords de nos lacs, si bien que la population de Saint-Narcisse est multipliée par deux en été. La tranquillité qu'on y trouve incite plus d'un à revenir y passer ses vacances chaque année.

Saint-Narcisse ne s'est pas fait tout seul. Les magnifiques résidences et fermes qu'on peut y voir en circulant sur ses routes ne sont pas dues au hasard. Chaque parcelle de terrain arrachée à la forêt cache ses douleurs et ses joies. Grâce à la ténacité de nos pères et mères, nous jouissons du même confort dont jouit le citoyen.

De l'aube au crépuscule, sans compter leurs peines, ils ont bâti «leur monde de demain», «notre aujourd'hui». Sachons préserver les valeurs qu'ils nous ont léguées et mettre en évidence ce beau pays de montagnes et de lacs qu'ils ont construit. «*Fais connaître à mon fils les héros de sa race, autant que tu pourras, conduis-le sur leurs traces*»⁵, Ces vers écrits par Racine au 17^e siècle conservent toute leur actualité. Comme nos pères, donnons des racines à nos enfants.

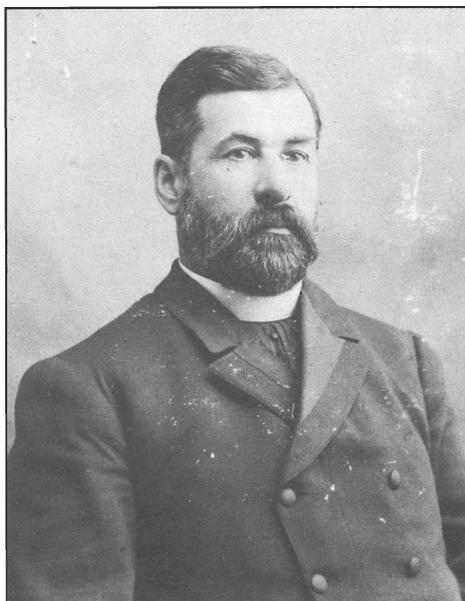
NOTES

1. Pamphile Lemay, **Les colons**.
2. Temps nécessaire pour gagner un bon montant d'argent.
3. Contracteurs : gens qui prenaient à contrat la coupe du bois.
4. Gaffe : long bâton muni à une extrémité d'une pointe et d'un crochet.
5. Jean Racine, **Andromaque**, Paris, Larousse, 1965, 137 p.

QUAND LES CURÉS S'ARRACHAIENT LES COLONS:

Le cas de l'abbé Antoine-Philippe Bérubé

PAR RICHARD SAINDON



Le curé Antoine-Philippe Bérubé
(Source : Saskatchewan Archives Board, R-A 19737).

La vie de l'abbé Antoine-Philippe Bérubé n'est qu'une succession de querelles. En perpétuel conflit avec ses évêques, l'abbé Bérubé a aussi été poursuivi en justice à deux reprises par ses paroissiens tandis que des colons ont carrément menacé de le pendre ! Paradoxalement, ce curé qui a exigé et obtenu la fermeture de la paroisse Saint-François-Xavier-de-Viger en 1891, a, par la suite, fondé plusieurs localités en Saskatchewan. Voici le portrait de ce bouillant personnage.

L'abbé Antoine-Philippe Bérubé¹ est né à Saint-Modeste, le 29 février 1859. On ignore tout de sa jeunesse. Par contre on sait qu'à l'âge de 14 ans, il s'inscrit en Lettres au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Quatre ans plus tard, ses bons résultats lui permettent d'entreprendre des études en philosophie au séminaire de Rimouski, puis d'accéder à la théologie en 1879. En fait le jeune Antoine-Philippe est extrêmement brillant. En 1879, il obtient le prix du Prince de Galles, décerné au meilleur élève de tous les séminaires affiliés à l'Université Laval.

Pour le mettre à l'abri du besoin, un cultivateur de Saint-Modeste, Louis Fortin, hypothèque l'une de ses terres afin de verser au jeune Bérubé une rente annuelle de 80,00 \$, «la dite pension devant continuer annuellement de six mois en six mois, la vie durant du dit maître Antoine-Philippe Bérubé».²

À la fin de ses études, Philippe-Antoine Bérubé est ordonné prêtre à Rimouski par Mgr Jean Langevin le 14 octobre 1882. Dans les jours suivants, il est nommé vicaire à la cathédrale de Rimouski.

De 1884 à 1886, il enseigne les mathématiques et la philosophie au Séminaire. Sa passion pour la philosophie est telle qu'il propose quelques années plus tard au supérieur du séminaire, le chanoine Romuald-Philippe Sylvain, de lui donner chaque année un montant de 10,00 \$ qui sera remis à l'élève le plus méritant en philosophie. Le prix Saint-Antoine, créé en 1890, fut effectivement décerné tous les ans jusqu'à la disparition du Séminaire en 1967.

Ses dons d'organisateur se révèlent lorsqu'il obtient sa première cure en 1886 à Cascapédia, en Gaspésie, aujourd'hui New-Richmond. L'abbé Bérubé constate qu'il n'y a encore aucune beurrerie ou fromagerie en Gaspésie à cette époque. Il fait appel au gouvernement du Québec pour obtenir de l'aide.

*C'est Honoré Mercier, alors député du comté de Bonaventure, qui subventionne vers 1890 l'établissement des deux premières fromageries de la péninsule. Les curés Antoine-Philippe Bérubé de New-Richmond et Augustin Gagnon de Port-Daniel sont les instigateurs de ces fabriques, qui n'emploient qu'environ cinq personnes chacune.*³

C'est également à New-Richmond que ses nombreux problèmes commencent avec la disparition d'un montant de 125,00 \$. Il en fait lui-même mention un peu plus tard, dans une lettre à son évêque :

*Comme secrétaire-trésorier de la Société de colonisation du comté de Bonaventure, écrit-il, j'étais dépositaire d'une somme de 125,00 \$. Or cette somme s'est évanouie dans la tourmente et il me fallait rendre compte. Je n'aurais pas voulu pour tout au monde être pris en défaut. Heureusement qu'un ami est venu à ma rescousse. Je suis pour le moment en sécurité sous ce rapport.*⁴

S'agit-il de malversation ? Une chose est certaine l'abbé Bérubé s'est arrangé pour rembourser la Société de colonisation sans que rien ne paraisse. On peut également se demander si c'est pour cette raison que Mgr Jean Langevin le nomme soudainement en septembre 1890, curé à Saint-François-Xavier-de-Viger et à Saint-Hubert. Une chose est certaine, c'est que l'abbé Bérubé n'apprécie pas cette nomination et il s'en plaint ouvertement au frère de Mgr Langevin, Sir Hector-Louis Langevin, qui est député de Trois-Rivières à Ottawa. Le ton de sa lettre ne laisse aucun doute :

*Avant de quitter l'administration du diocèse de Rimouski, Mgr Langevin m'a frappé bien lourdement et j'en suis encore entièrement convaincu, très injustement, en m'enlevant une jolie cure dans le comté de Bonaventure pour me reléguer ici, au milieu des bois.*⁵

LA FERMETURE DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER-DE-VIGER

Non seulement il n'aime pas ses nouvelles paroisses, et encore moins desservir deux églises, mais il trouve également que les colons sont trop pauvres. Antoine-Philippe Bérubé ne perd pas de temps, et dès le 5 janvier 1891, dans une très longue lettre transmise au nouvel évêque de Rimouski, Mgr André-Albert Blais, il réclame la fermeture de Saint-François-Xavier-de-Viger. Il estime que la paroisse est incapable «de maintenir un curé convenablement,» et que «Saint-François-Xavier est destinée à périr dans un avenir

très prochain»⁶. Il parle ensuite des familles, qui sont passées de 70 à 56 en moins d'un an et informe l'évêque que 15 autres ont l'intention de partir dans le courant de l'année 1891. Il écrit :



Groupe de colons en Saskatchewan (Source : Saskatchewan Archives Board, R-A 19745).

*Pour ce qui est des familles restantes, 15 autres sont de véritables pauvres nécessiteux, ne récoltant absolument rien et restant ici parce qu'elles ne peuvent se transporter ailleurs.*⁷

Mais les colons contestent les prétentions du curé Bérubé et un mouvement d'opposition s'organise pour contrer la fermeture de la paroisse. Cinquante colons font parvenir au printemps 1891, une lettre pathétique à Mgr Blais, dans laquelle ils résument la situation :

D'abord notre paroisse a été colonisée par des gens très pauvres, les dépenses considérables que nous avons été obligés de faire pour la construction de la chapelle, du presbytère, du hangar, de trois maisons d'écoles etc, et le peu de rendement des récoltes depuis plusieurs années ont obligé un trop grand nombre d'entre nous de prendre le chemin de l'exil, d'émigrer temporairement aux États-Unis dans le but d'améliorer leur position financière (sic). Ceux qui ont eu le courage et les moyens de rester sur leur terre [...] conservent l'espoir d'y demeurer et d'établir leur famille sur les lots qui sont encore vacants. Nous

*croyons sincèrement Mgr que les revenus de notre paroisse seraient suffisants pour payer un vicaire. Nous prions votre Grandeur [...] de nous conserver nos humbles édifices fruits de nos sacrifices et de notre dévouement.*⁸

Mais Antoine-Philippe Bérubé ne lâche pas prise et fait parvenir près d'une dizaine de lettres à son évêque. Il se heurte cependant à la farouche détermination d'un colon, Guillaume Caron, qui mène une enquête auprès de chacune des familles pour déterminer, à l'aide de la dîme et de la capitation, le montant exact qui a été versé au curé au cours de l'année 1890. Il en arrive à un revenu de plus de 300,00 \$, alors que le dernier rapport annuel de l'abbé Bérubé fait état d'une somme de 152,70 \$. Guillaume Caron écrit à Mgr Blais pour lui faire part de ses résultats, ce qui provoque la colère du curé. Il écrit à son supérieur : «D'après lui, j'ai donc menti en diminuant volontairement et à dessein le revenu et de plus volontairement j'aurais ou serais disposé à voler la Mense épiscopale en fraudant d'autant bien le 10ième».⁹

À la demande de monseigneur Blais, le curé de l'Isle-Verte est chargé de préparer un rapport qui est transmis à l'archevêché le 8 octobre 1891. Entre-temps, le dimanche 20 septembre se déroule l'assemblée des créanciers de la Fabrique de Saint-François. Malheureusement pour l'abbé Bérubé, Guillaume Caron est un de ces

créanciers. Il réclame plus de 165,00 \$. La réunion tourne au vinaigre et les accusations fusent de toute part. Le curé s'en plaint encore à son évêque : *«Il m'a traité de polisson devant l'assemblée»*¹⁰. L'affaire soulève les passions. Ce même 20 septembre, du haut de la chaire, c'est au tour du curé d'admonester l'un de ses paroissiens, Eusèbe Caron, qui avise Mgr Blais de son désir de poursuivre le curé : *«J'ai l'intention Monseigneur d'user de mes droits devant les tribunaux civils si Votre Grandeur ne s'y oppose point»*.¹¹

Finalement, Mgr Blais décide de fermer la paroisse. Le décret tombe en janvier 1892 : *«Nous avons démembré et détaché et nous démembrons et détachons de la dite paroisse de Saint-François-Xavier les huitième et neuvième rangs et les avons annexés et les annexons à la cure et paroisse de Saint-Hubert»*.¹²

C'est la fin. L'église de Saint-François est démolie, le bois est vendu et l'abbé

décès, Mgr Blais a admis qu'il n'aurait jamais dû fermer la paroisse et qu'il avait été trompé par l'abbé Bérubé. C'est Mgr Georges Courchesne qui révèle l'affaire lorsqu'il décide de rouvrir la paroisse de Saint-François-Xavier en 1946. Il écrit :

Après avoir fait examiner la supplique des fidèles de l'ancienne paroisse de Saint-François-Xavier-de-Viger, et après avoir pris l'avis de chanoines qui ont été curés à Saint-Hubert et à Saint-Cyprien; après avoir appris d'eux que mon prédécesseur, Mgr Blais deuxième évêque de Rimouski, a déclaré en présence des deux mêmes chanoines qu'il avait été trompé dans l'affaire de la suppression de la paroisse de Saint-François-Xavier, ce qui me permet d'agir sans paraître blâmer ses décisions [...].¹³

Plusieurs colons sont amers et les relations demeurent tendues entre les paroissiens et leur curé. Le 23 novembre 1894, un cultivateur intente une action en

canaille, crasse, rogne, d'impudique, d'homme sans foi ni loi, sans conscience ni honneur».¹⁴

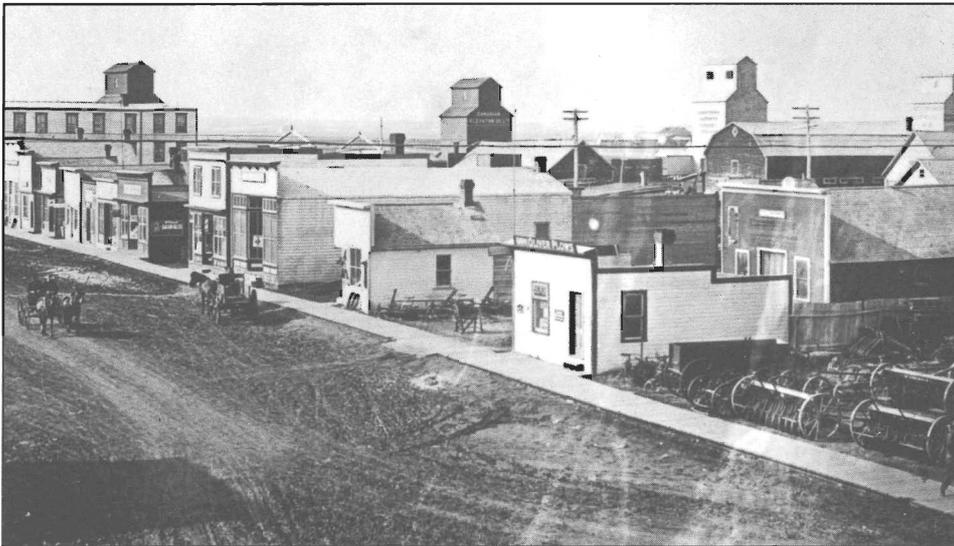
Pour ne pas être en reste, l'abbé Bérubé dépose aussi des accusations contre son ex-paroissien qui se serait rendu coupable, *«d'avoir porté contre lui, les accusations les plus mensongères pendant qu'il était curé de Saint-Hubert et d'avoir fait circuler dans Saint-Louis-du-Ha! Ha!, les calomnies les plus atroces et les histoires les plus pénibles»*.¹⁵

L'affaire a été entendue mais on ne trouve aucune trace à l'Archevêché de Rimouski de la décision du tribunal ecclésiastique.

L'EXIL

Antoine-Philippe Bérubé demeure curé de Saint-Louis-du Ha! Ha! pendant plus de six ans avant d'être muté à Saint-Damase en juillet 1901 pour un court séjour de 3 mois. Il quitte ensuite le diocèse de Rimouski, mais sans prendre le soin, comme le veut la coutume, de se faire relever de l'autorité de son évêque. Jusqu'en 1907 son itinéraire est assez nébuleux : *«Nos vieux annuaires diocésains nous disent que l'abbé Bérubé a fait un assez long séjour en Europe, peut-être de 1902 à 1904 ou 1905. Rien de précis»*.¹⁶ D'autres sources nous apprennent qu'il a également été curé à Dobie dans le Wisconsin, curé de la paroisse Saint-Hyacinthe de New Bedford au Massachusetts et vicaire à Rice Lake.

On retrouve sa trace de façon certaine dans l'Ouest canadien en 1907, car il offre ses services à l'évêque du diocèse de Prince-Albert, Mgr Pascal, qui lui trouve des qualités remarquables. On le décrit comme *«un homme capable et plus instruit que la moyenne de ses pairs, un lutteur à l'esprit alerte et au coeur de lion. De plus, il connaissait sa force et n'en faisait pas mystère»*.¹⁷ Il est nommé procureur diocésain, et missionnaire-colonisateur pour le nord de la Saskatchewan. Il ne perd pas de temps et dès septembre 1907, il entreprend dans les plaines la construction d'une chapelle qui devient le coeur d'une nouvelle paroisse : Saint-Philippe-de-Vonda.



Vonda en 1908. Une paroisse fondée par Antoine-Philippe Bérubé (Source : Saskatchewan Archives Board, R-A 19748).

Bérubé est autorisé à recevoir les sommes d'argent qui restent après le paiement des dettes de la Fabrique. Enfin, il est nommé curé résident de Saint-Hubert le 22 janvier 1892. Il hérite non seulement des paroissiens de Saint-François-Xavier mais aussi d'un certain nombre de Saint-Cyprien.

Or, voici un fait troublant. Avant son

justice pour diffamation contre l'abbé Bérubé qui vient tout juste d'être nommé à Saint-Louis-du-Ha! Ha!. La plainte est officiellement déposée en justice, mais monsieur Gagnon accepte plutôt de la soumettre au tribunal ecclésiastique. Le cultivateur accuse le curé : *«De l'avoir publiquement, à différentes reprises, injurié, calomnié et diffamé, en le traitant de*

Au début de 1908, il revient brièvement au Québec en raison du décès de sa mère. Un journal de Rimouski y fait allusion : «*Le Rév. A.P. Bérubé, procureur diocésain du nouveau diocèse de Prince-Albert et curé à Vonda Sask. était dernièrement de passage à Saint-Modeste où il est venu inhumer sa vieille mère*»¹⁸

De retour en Saskatchewan, l'abbé Bérubé entreprend des démarches pour attirer des colons francophones dans la région de Vonda. En avril 1908, il signe dans le quotidien catholique l'**Action Sociale** de Québec, quatre longs articles dans lesquels il fait miroiter un véritable pactole aux éventuels colons :

*Que pensez-vous d'un petit canayen, qui échoué dans l'Ouest, il y a 9 ou 10 ans, sans le sou, peut maintenant acheter et payer comptant 2000 acres de terre à raison de 15 \$ par acre ? Et notez qu'il possède en sus 26 chevaux, 100 têtes de bétail et un assortiment complet de machines de toutes sortes. [...] À Duck Lake, à Marcellin, à Carleton, à Fish Creek, à Howell, etc, des canadiens-français (sic), par douzaines, sont propriétaires de fermes valant de 5 000 \$ à 20 000 \$ et élèvent des familles nombreuses dans la foi catholique et la langue française.*¹⁹

L'abbé Bérubé se mêle de politique. Il affirme que les francophones de l'ouest pourront pratiquement diriger le Canada : «*leur influence sur les destinées sociales et politiques de notre grand pays est cent fois plus considérable que s'ils étaient restés dans la province de Québec*»²⁰. Deux autres articles dans l'**Action Sociale** les 21 et 22 avril 1908 vantent les mérites des lois scolaires et des écoles françaises de la Saskatchewan. Il affirme aussi qu'on devrait cesser de donner des fonds aux missions indiennes du Grand Nord et de consacrer l'argent aux paroisses françaises. Tout

cela soulève la colère de l'ensemble des prêtres du diocèse de Prince-Albert qui protestent contre ces écrits. L'évêque de Saint-Boniface, Mgr Adélarde Langevin est choqué parce que «*l'élément franco-catholique a été trahi par la constitution des deux nouvelles provinces (Alberta et Saskatchewan) et que les lois scolaires n'accordent à cet élément aucune garantie valable*»²¹. Mgr Albert Pascal va plus loin et «*il interdit à un journal catholique de publier quoi que ce soit provenant de la source en question, sans approbation épiscopale*».²²

Le bouillant curé ne s'en fait pas et il convoque à Vonda des représentants fran-



Église de Vonda (Source : Saskatchewan Archives Board, R-A 19755).

cophones de toute la province pour créer une fédération des sociétés Saint-Jean-Baptiste. «*C'est à vrai dire le premier congrès des Canadiens-français de la Saskatchewan et la gloire de l'organisation en revient toute entière à l'abbé Bérubé*».²³

Justement, Antoine-Philippe Bérubé trouve que les francophones ne sont pas assez nombreux en Saskatchewan. À l'hiver 1909-1910, il entreprend une tournée de conférences en Nouvelle-Angleterre et au Québec, notamment dans le Bas-Saint-Laurent. Il est quelques fois accompagné du neveu de Sir Wilfrid Laurier, Romulus Laurier. Ils utilisent des arguments convaincants : «*Pour 10 dollars, l'immigrant devenait possesseur de 160 acres de terre en pleine prairie*»²⁴

Dans le Bas-Saint-Laurent et en Gaspésie le message de l'abbé Bérubé est entendu. Il recrute une famille Lepage à Sainte-Anne-des-Monts, dont l'un des fils, Dumont Lepage deviendra l'une des personnalités marquantes de la radio française dans l'Ouest. Puis à Causapscal, Arméas Harvey et plusieurs de ses frères suivent le curé. Dans le petit village de Saint-Éloi près de Trois-Pistoles, l'abbé remporte un franc succès. Il y recrute notamment, Jean-Baptiste, Eugène et Émile Godbout, trois des frères du futur Premier ministre du Québec Adélarde Godbout, de même que Éloi Duret, dont le fils Eugène connaîtra une brillante carrière dans le monde de l'éducation en Saskatchewan. Et la liste s'allongent et si bien qu'en avril 1910, Antoine-Philippe Bérubé arrive dans l'Ouest, avec près de 600 personnes provenant du Québec et des États-Unis. «*Cette foule remplissait tout un train. Elle fut reçue à Prince-Albert au son des cloches de la cathédrale*».²⁵

Le prêtre veut installer ses colons dans la région de Debden, un peu à l'ouest de Prince-Albert dans le centre de la province. Comme dans la plus pure tradition de la conquête de l'Ouest, tout le matériel nécessaire est placé à bord de chariots et le convoi se met en branle. Mais l'abbé Bérubé ne connaît pas du tout le secteur. Il a bien embauché un guide mais celui-ci se perd deux jours plus tard et un chariot de provisions est détruit. La colère gronde, d'autant plus que les colons se rendent compte que «*le sol est sablonneux, couvert de gros trembles et peu propice à la culture*»²⁶. Une bonne partie des familles décident de rebrousser chemin. «*Les plus mécontents parlent de pendre le pauvre abbé haut et court; ce dernier croit plus sage de filer à l'anglaise*».²⁷

C'est finalement un bas-laurentien qui va conduire ceux qui restent à destination : «*Meanwhile the main group*

encouraged by the optimism of a Mr. Eugene Godbout from St-Eloi plodded on and on the third day many of them finally arrived at Shell Lake, a region of lakes and wood»²⁸. Dans un livre intitulé **Dans la Terre Promise**, l'écrivain fransaskois Jean Féron critique sévèrement les méthodes de colonisation utilisées par l'abbé Bérubé.

Mais en dépit des déboires, ce dernier poursuit son travail. Il participe en 1912, à la mise sur pied de l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan. Peu de temps après il tombe gravement malade. Le 3 avril 1913 on peut lire la note suivante dans le journal **Le Patriote de l'Ouest** : «*M. l'abbé A.P. Bérubé, curé de Vonda et colonisateur bien connu, est arrivé à la dernière phase de la maladie dont il souffre depuis plusieurs mois. M. l'abbé Gagné de Big River a été mandaté en toute hâte, lundi, pour lui administrer les derniers sacrements.*»²⁹

Quelques jours plus tard, le 17 avril, il meurt d'un infarctus à l'âge de 57 ans. Par le plus grand des hasards, le Père Josaphat Jean de Saint-Fabien de Rimouski se trouvait à ses côtés. Voici ce que le chroniqueur du Séminaire de Rimouski écrit à cette occasion :

*Le curé de Vonda était connu d'un bout à l'autre du Canada et même à l'étranger. Sa mort a causé une surprise générale. Robuste de corps et d'énergie, d'une activité dévorante, il devait, selon les prévisions humaines, fournir une plus longue carrière; mais la Providence voulait accorder tôt le repos à celui qui en avait si peu pris sur terre.*³⁰

Conformément à ses dernières volontés, son corps est rapatrié au Québec pour être inhumé à Saint-Modeste le 22 avril en présence des curés de Saint-Ludger, Saint-Arsène et Saint-Épiphane.

En 1914, les colons de la région de Victoire donnaient le nom de l'abbé Bérubé à une école et aujourd'hui on peut toujours voir sur les cartes de la Saskatchewan, dans la région de Debden, le lac Bérubé, nommé en son honneur.

Notes

1. On voit souvent Philippe-Antoine Bérubé plutôt que Antoine-Philippe. Mais c'est bel et bien de cette dernière façon qu'il signait ses lettres.
2. Contrat no 17194, Bureau d'enregistrement du district de Kamouraska, 29 avril 1881.
3. Jules Bélanger et al., **Histoire de la Gaspésie**, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1981, p. 354.
4. Lettre de A.P. Bérubé à Mgr André-Albert Blais, 12 janvier 1891. Archives de l'Archevêché de Rimouski, dossier 355.191.1.
5. Lettre de A.P. Bérubé à Sir Hector-Louis Langevin, 26 avril 1892. Archives de l'Archevêché de Rimouski.
6. Lettre de A.P. Bérubé à Mgr André-Albert Blais, 5 janvier 1891. Archives de l'Archevêché de Rimouski.
7. *Idem.*
8. Lettre adressée à Mgr Blais par 50 colons de Saint-François-Xavier-de-Viger, Dossier de la paroisse Saint-François-Xavier pour les années 1869-1903, document 355.191. Archives de l'Archevêché de Rimouski.
9. Lettre de A. P. Bérubé à Mgr Blais, 16 septembre 1891. Archives de l'Archevêché de Rimouski.
10. Lettre de A.P. Bérubé à Mgr Blais, 2 octobre 1891. Archives de l'Archevêché de Rimouski.
11. Lettre de Eusèbe Caron à Mgr Blais, 2 octobre 1891. Archives de l'Archevêché de Rimouski.
12. Antonio Massé, **Histoire de la paroisse de St-Hubert**, p. 27.
13. Lettre de Mgr Georges Courchesnes à l'abbé Laurent Beaulieu, 4 novembre 1946, Dossier 355.191. Archives de l'Archevêché de Rimouski.
14. **Registre d'insinuations**, vol. E, p. 422-423. Archives de l'Archevêché de Rimouski.
15. *Idem.*
16. Extrait d'une courte biographie d'Antoine-Philippe Bérubé préparée par le chanoine Léo Bérubé. Archives de l'Archevêché de Rimouski.
17. Richard Lapointe, **100 noms. Petit dictionnaire biographique des Franco-Canadiens de la Saskatchewan**, Régina, La Société historique de la Saskatchewan, 1988, p. 38.
18. **Le Progrès du Golfe**, (vendredi 6 mars 1908) : 2.
19. **L'Action Sociale**, (8 avril 1908) : 5.
20. *Idem.*
21. Richard Lapointe, **Op. cit.**, p. 40.
22. *Idem.*, p. 41.
23. *Idem.*
24. Laurier Gareau, «*Philippe-Antoine Bérubé*», dans **L'Eau Vive**, (6 mai 1993).
25. Richard Lapointe, **Op. cit.**, p. 42.
26. *Idem.*, p. 90.
27. *Idem.*, p. 42.
28. **Album souvenir du 50^e anniversaire de Victoire**, Archives de la Société historique de la Saskatchewan.
29. Laurier Gareau, **Op. cit.**
30. Extrait d'une courte biographie d'Antoine-Philippe Bérubé préparée par le chanoine Léo Bérubé. Archives de l'Archevêché de Rimouski.

LE CLUB LEBLANC DES EAUX MORTES

PAR MARCEL LEBLANC
883, RUE ROLAND
ROBERVAL G8H 1W1

ORIGINES

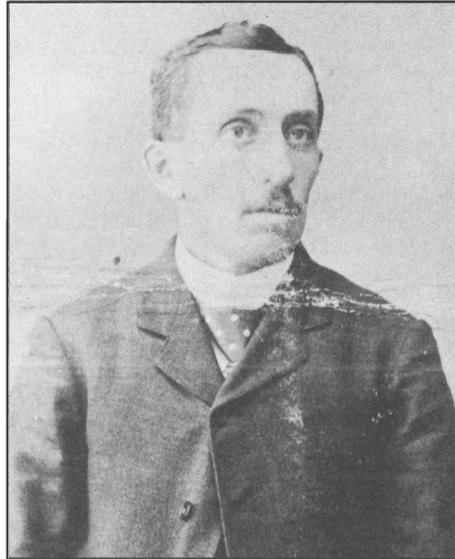
Les ancêtres canadiens ont toujours été des amateurs de chasse et de pêche, mais ils ont pris beaucoup de temps avant de conquérir les arrière-pays. S'il fallut attendre l'année 1647 avant qu'un Français puisse remonter le Saguenay, il semble évident que les trafiquants européens n'allaient jamais plus loin qu'à l'embouchure des affluents du Saint-Laurent.

Ce n'est qu'en 1820 qu'on commence timidement l'exploitation forestière sur les rivières Métis et Rimouski¹. C'est alors que Michel Larrivée et son cousin Pierre dit Pierrot Larrivée vinrent de Saint-Henri de Lévis pour construire un moulin à scie à la rivière Métis. Dix ans plus tard, cette installation devenait propriété de William Price, le fondateur de la Compagnie Price. C'est pour cette compagnie que Pierre Larrivée et ses fils devinrent contracteurs de chantiers².

De 1855 à 1868, Charles dit Charlette Larrivée (fils de Pierre dit Pierrot) explore les forêts arrière du comté de Rimouski et, en 1868, le gouvernement concède tout le bassin de la rivière Mistigouguèche à la Compagnie Price³. Dès cette époque, on fait de l'exploitation aux Eaux Mortes et, en 1880, Charles Larrivée et ses fils font chantier au grand lac Mistigouguèche. C'est également en 1880 qu'on construit des écluses au pied des deux lacs Mistigouguèche. Celle des Eaux Mortes sera changée de site en 1917 mais elle a été reconstruite aux environs de son premier site en 1984. En 1953, on refera celle du grand lac à son endroit original⁴.

LES AMÉRINDIENS

Lorsque durant le dix-neuvième siècle



Adélard LeBlanc père (1868-1925), marchand général à Saint-Gabriel et président fondateur du Club
(Source : Collection Marcel LeBlanc).

les colons s'emparèrent des terres en bordure du fleuve, dans la vallée de la rivière Métis, dans la vallée de la Matapédia et même jusqu'à Saint-Moïse et Saint-Gabriel, les quelques Montagnais, Malécites et Micmacs qui fréquentaient encore la région se réfugièrent à la tête de la rivière Mistigouguèche pour leurs saisons de chasse et de pêche⁵. C'est ainsi qu'à l'époque de Charles Larrivée, on connut aux Eaux Mortes une «*Pointe sauvage*» et une «*Sucrier des sauvages*», appellations qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

FONDATION DU CLUB

Durant la dernière décennie du dix-neuvième siècle, Adélard LeBlanc père, gendre de Charles Larrivée et marchand à Saint-Gabriel, fut initié à la forêt des Eaux Mortes de la Mistigouguèche par son beau-père. À l'automne 1902, à la suite d'incidents désagréables avec des braconniers, il projeta de se faire concéder le territoire des Eaux

Mortes en club de chasse et de pêche, comme l'avaient fait avant lui en 1898 des sportifs de Québec et Lévis pour les lacs Neigette ou en 1896 des Américains pour la pêche au saumon sur la rivière Matapédia. Durant l'hiver 1903, il entreprend les démarches nécessaires auprès du gouvernement et, au printemps de la même année, on lui donne une réponse favorable. Sur la foi de cette promesse, il organise un premier voyage officiel de pêche au lac des Eaux Mortes du Mistigouguèche et, Adélard LeBlanc fils, âgé de dix ans, participe à cette excursion historique. À cette occasion, on fait diverses réparations à un vieux camp de Charles Larrivée et on l'aménage d'une façon permanente et définitive. Ce sera «*la maison du Club*», qui existe encore aujourd'hui⁶.

Adélard LeBlanc père et Adélard LeBlanc fils, le docteur, ont toujours affirmé que la fondation du Club datait de 1903, moment où le vieux camp a été rénové, à la suite d'une lettre du député provincial, Me Auguste Tessier. C'est pourquoi les vingt-cinquième, cinquantième et soixante-quizième anniversaires ont été célébrés avec pompe en 1928, 1953 et 1978 et que le club LeBlanc comptait pour un des plus anciens de la région.

À l'automne 1903 et à l'été 1904, on y fait des excursions mais le bail n'est toujours pas émis. Enfin, le 29 octobre 1904, Adélard LeBlanc père reçoit un bail à son nom, mais il est émis pour la pêche seulement. Quant au bail de chasse, sur une distance d'un demi-mille de chaque côté du lac, on le refuse, car les territoires au-delà de cette limite deviendraient trop difficiles d'accès pour d'autres clubs.

Le 26 février 1905, Adélard LeBlanc père convoque, probablement à son domicile, une assemblée préliminaire à la fonda-



Alfred Rioux, Florent LeBlanc et l'abbé Joseph-Arthur LeBlanc devant le camp du club en 1912. (Source : Collection Marcel LeBlanc).

ble Auguste Tessier pour lui annoncer qu'on accorde des droits de chasse sur huit milles de territoire autour des Eaux Mortes de la rivière Mistigouguèche à Adélard LeBlanc de Saint-Gabriel. Le 5 avril 1906, Adélard LeBlanc père reçoit le bail et on lui demande un paiement de vingt-cinq dollars pour les droits de chasse de l'année 1906. Le 8 avril 1906, on convoque une assemblée à Saint-Donat pour l'adoption des règlements du Club.

Le 5 octobre 1906, un Américain du nom de William Dassow s'informe du prix de vente des droits du Club de chasse et pêche des Eaux Mortes. On lui répond le 18 novembre 1906 pour lui proposer un montant de quatre mille dollars et on demeure sans nouvelle de l'acheteur éventuel;

d'après le prix soumis, il semble bien que c'est ce qu'on espérait.

Le 23 janvier 1907, on décide que le club s'appellera désormais «*Le Club de chasse et pêche LeBlanc des Eaux Mortes*» et on reçoit le certificat d'incorporation le 28 janvier 1907.

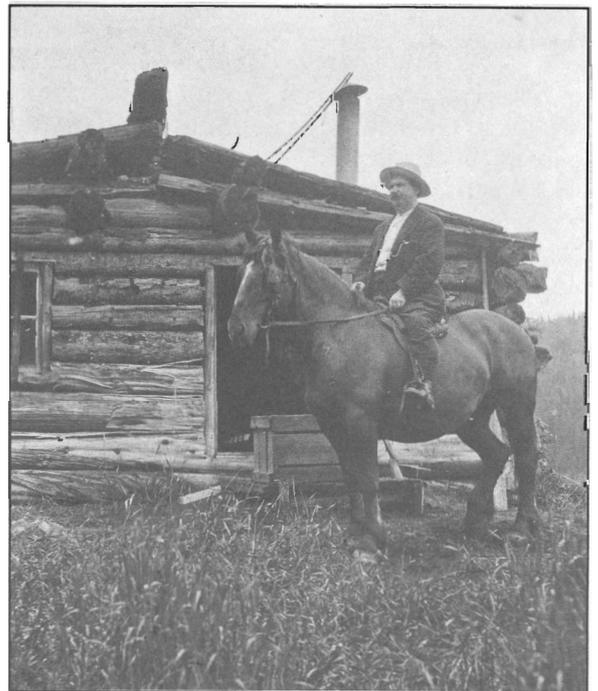
Le 5 juillet 1933, lors d'une assemblée tenue à Saint-Gabriel, on adopte une nouvelle constitution et de nouveaux règlements. Le club sera désormais connu sous le nom de «*Le Club LeBlanc des Eaux Mortes*».

La dernière assemblée officielle du Club a été tenue à Montmagny au printemps 1979.

En 1978, le Club LeBlanc des Eaux Mortes comptait vingt-quatre membres. De 1903 à 1978 il y en eut quatre-vingt-trois au total en incluant vingt-deux «*abonnés*». Parmi ces membres, il y eut, de 1908 à 1939 le Dr Sir Eugène Fiset, député fédéral de Rimouski de 1924 à 1939 et Lieutenant-Gouverneur de la Province de 1939 à 1950; l'honorable juge

Auguste Tessier père, député provincial de Rimouski de 1889 à 1907; de 1911 à 1919, l'honorable Auguste Tessier fils, député provincial de Rimouski de 1912 à 1923; de 1924 à 1934, l'honorable Jules-A. Brillant, conseiller législatif; de 1943 à 1978, le sénateur Jean-Marie Poitras; de 1971 à 1972, Guy LeBlanc, député fédéral du comté de Rimouski de 1965 à 1972.

Le Dr Adélard LeBlanc fils, qui fréquenta le Club durant une période de soixante et onze ans, soit de 1903 à 1974, fut membre durant une période de quarante-six ans, soit de 1928 à 1974 et secrétaire durant quarante-sept ans. Il fut le doyen de tous les membres et il vint même au Club à l'âge de quatre-vingt-un ans, quelques jours avant son décès.



Le Dr. Alfred Hardy devant le camp du Club en 1907 (Source : Collection Marcel LeBlanc).

tion d'un club qui portera le nom de «*Club de pêche de Mistigouguèche*». Les membres fondateurs présents sont les suivants : Adélard LeBlanc père, le Dr Alfred Hardy, Joseph Valcourt, Alfred Pelletier, Joseph LeBel, Georges Brochu, Jean-Baptiste McCarthy, tous de Saint-Gabriel, le Dr Ernest Belisle, médecin de Mont-Joli, P.H.A. Caron, de Sainte-Flavie, Roméo Côté, de Saint-Anaclet, Alcide Martineau, Thomas Chrisman et Aimé Jean.

À cette première assemblée, on choisit Adélard LeBlanc père comme président, P.H.A. Caron et le Dr Ernest Belisle comme vice-présidents. Le Dr Alfred Hardy devient secrétaire-trésorier et on nomme Aimé Jean comme «*auditeur*». Pour honorer le curé Joseph-Arthur LeBlanc, prêtre et curé de Saint-Gabriel, on lui donne le titre de chapelain et, pour remercier le député provincial, Me Auguste Tessier, de ses démarches fructueuses, on le choisit comme président honoraire. À la même assemblée, on adopte également quelques règlements généraux.

À la suite de diverses démarches auprès du Gouvernement pour redemander les droits de chasse et réfuter leurs objections, le 24 mars 1906, S. Dufault, sous-ministre de l'Agriculture, écrit à l'honora-

Parmi les membres, on comptait dix-huit hommes d'affaires ou contracteurs, seize fonctionnaires, techniciens ou autres, neuf cultivateurs, sept marchands généraux, sept médecins, trois dentistes, deux arpenteurs-géomètres, deux avocats, deux prêtres, un notaire, un architecte, un agronome⁷.

VOIES D'ACCÈS

Peu après l'ouverture du chemin Taché dans le canton de Neigette en 1870, Luc Sylvain, de Rimouski et originaire de Montmagny, ouvre un chemin de chantier à l'endroit du vieux portage des Amérindiens le long de la Neigette et il le prolonge jusqu'au petit lac Mistigouguèche à l'endroit désigné depuis l'année 1890 sous le nom de «Baie à Ragoût». Ce «portage» portera désormais le nom de chemin Sylvain⁸.

Au moment de l'arpentage de la partie ouest du canton de Massé en 1873, l'arpenteur provincial L.S.E. Grondin de Rimouski indique sur son plan un portage allant de la route Fleuriault jusqu'à l'endroit de l'église actuelle de la paroisse de Saint-François-Xavier-des-Hauteurs et qui se dirige ensuite vers la rivière Mistigouguèche⁹. C'est par ce portage que circuleront les membres fondateurs du Club.

Après 1910, durant quelques années, on voyagera par le chemin Sylvain, mais bientôt on reviendra au portage qui débute près de l'église Saint-François-Xavier-des-Hauteurs. Le transport des bagages et des provisions se fait alors à la «bacagnole», espèce de traîneau grossier, à patins non ferrés.

En 1928 et 1929, la Compagnie Price rend son vieux portage carrossable à l'automobile.

En 1940, un dénommé Baribeau, industriel de Lévis, obtient un permis pour l'exploita-

tion du bouleau atteint de «dépérissement» et il ouvre un chemin allant du sommet de «la côte de l'Écluse» jusqu'à la «Sucrerie des sauvages», près de la «baie à Ragoût». À la fin des années 1940, la Compagnie Price ouvre une nouvelle section de chemin pour rejoindre son réseau du bassin de la rivière Rimouski à celui de la tête des Eaux Mortes.

En 1953, utilisant le chemin Baribeau et ceux de la Compagnie Price, la Compagnie Pineault & Frère de Priceville construit un chemin pour atteindre sa concession du grand lac et de la rivière Kedgwick. Désormais, il est possible d'atteindre le Nouveau-Brunswick par des chemins d'automobile.

LA FAUNE

Lorsque Adélard LeBlanc père participe à ses premières excursions aux Eaux Mortes vers 1890 et lorsqu'il fonde le Club en 1903, c'est dans un véritable paradis de chasse et pêche qu'il pénètre. À cette époque on n'y fait plus d'exploitation forestière et même les Amérindiens n'y viennent plus.

En 1903, le caribou est moins nombreux que jadis et le chevreuil représente une espèce secondaire. Le roi des forêts aux Eaux Mortes, c'est l'orignal. Il abonde partout autour du lac et il devient l'objectif principal des sportifs. On refuse même de faire feu sur un chevreuil par crainte d'aler-

ter cet élan si convoité. Vers 1925, cet animal apprécié et recherché disparaît soudainement et mystérieusement pour laisser le terrain libre au chevreuil qui y proliférera durant une dizaine d'années. L'exploitation forestière qui favorise généralement sa survie facilite des chasses impitoyables dans les «ravages». Ainsi, vers 1935, il apparaît déjà en beaucoup moindre abondance.

En 1907, le Club fait verser à François Plante la somme de cinq dollars pour obtenir la permission de tuer deux caribous. Dans un procès-verbal d'assemblée durant l'année 1910, on rapporte l'abattage de deux caribous à l'occasion de la dernière saison de chasse. Les annales du Club rapportent qu'à l'occasion d'un court voyage de trois jours durant l'été 1911, on y avait compté cinquante-deux gros gibiers, orignaux, caribous, chevreuils et ours sur les seuls bords du lac. Après 1914, il devient impossible de voir aucune de ces bêtes sur le territoire du Club; les derniers survivants se sont réfugiés sur les hautes montagnes de la Gaspésie, où on les trouve encore mais en très petit nombre.

Au début des années 1950, le chevreuil redevient relativement abondant. Durant les années soixante, il diminue progressivement et, aujourd'hui, il est presque absent des rives des Eaux Mortes. À l'occasion, on y verra des traces d'orignal, mais en très petit nombre également.



Vue d'une partie du lac des Eaux Mortes du Petit lac Mistigouguèche (Source : Collection Marcel LeBlanc).

L'activité principale sur le lac des Eaux Mortes, depuis la fondation du Club, ce fut la pêche à la truite mouchetée, l'omble de fontaine. Il n'existe aucun rapport de prises pour les premières années, mais il y eut de nombreux témoignages au sujet de pêches miraculeuses.

Le touladi ou truite grise, moins abondant que la truite mouchetée, faisait régulièrement partie des pri-

.....

ses importantes. De 1942 à 1978, les plus belles prises sont les suivantes :

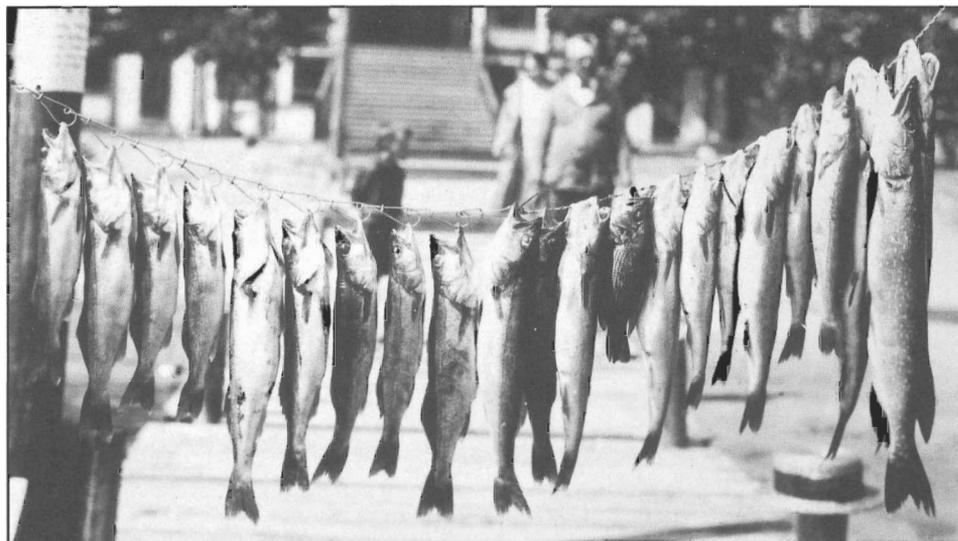
23/8/1945. J.-M. Poitras. Un touladi de 12 livres et de 28 pouces de longueur.

Mai 1972. Guy LeBlanc. Un touladi de 12 livres et de 32 pouces de longueur.

23/8/1945. J.-M. Poitras. Une truite rouge de 4,5 livres.

21/6/1963. Almanzor Jean. Une truite rouge de 4,5 livres et de 22 pouces de longueur.

Juin 1976. François Brochu, arrière-petit-fils du membre fondateur Georges Brochu. Une truite rouge de 4,5 livres, 23 pouces de longueur, 5 pouces de largeur. À la Pointe Sauvage.



Une magnifique pêche de jadis! (Source : Collection Marcel LeBlanc).

Jusqu'à l'abolition des clubs de chasse et pêche à l'automne 1978, il était toujours non seulement facile de prendre les quotas prescrits, mais il fallait surtout y aller avec retenue. Après 1978, le lac s'est vidé en une ou deux saisons. Depuis cette époque, on s'est vu dans l'obligation de faire de l'ensemencement et, chaque année, vers la mi-juin, le quota de quelques milliers de truites est atteint et on y défend la pêche pour le reste de la saison. Il semble que, de cette façon, on réussira à protéger la faune du lac.

MONUMENT DU SOIXANTE-QUINZIÈME ANNIVERSAIRE DE FONDATION

Pour célébrer comme il se devait le soixante-quinzième anniversaire de fondation du Club LeBlanc des Eaux Mortes, un des plus anciens de la région, on a décidé d'implanter un monument d'arpentage, qui rappellerait aux générations futures l'existence de cette propriété privée.

Ce monument est une pièce d'épinette de 3,66 mètres de longueur, équarrie sur des faces de 0,25 m et accompagnée d'un repère «*Terminus*» en aluminium.

La roche mère et divers filons shisteux ont empêché d'implanter le poteau à plus de 0,61 m de profondeur; cependant, une butte de pierres dont la hauteur varie de 1,22 à 1,83 m autour du poteau lui donne une bonne solidité.

Ce monument et le repère «*Terminus*», implantés dans la ligne arrière du rang VIII du canton Ouimet, à 2,75 chaînes ou 55,32 mètres au nord-est du premier poteau milliaire, est marqué comme suit :

Face nord-ouest : OUMET.
Face nord-est : M.L. 1977.
Face sud-est : Club LeBlanc des Eaux Mortes, 1903 à 1978.
Face sud-ouest : 1 M + 2.75 chs.

Il n'y a pas eu de demande d'instructions pour ce travail au Service des arpentages du ministère de l'Énergie et des Ressources. Pour tous les documents le concernant, plan, notes et rapport, il faut consulter le greffe de Marcel LeBlanc, arpenteur-géomètre, minute numéro 3749 en date du 20 septembre 1977.

NOTES

1. En collaboration, **Mosaïque rimouskoise, une histoire de Rimouski**, Le Comité des Fêtes du cent-cinquantième anniversaire de la paroisse Saint-Germain de Rimouski, 1979, pages 236 à 240.
2. Tradition orale dans la famille Larrivée-LeBlanc.
3. Lucien Morais, ingénieur forestier et chef forestier de la Compagnie Price à Rimouski, lettre du 29 novembre 1968 à M. Yvon Dubé, ingénieur forestier et directeur général des Bois et Forêts au gouvernement du Québec.
4. Dr Adélar LeBlanc, correspondance, lettre du 19 décembre 1968 à Yvon Dubé i.f. directeur général des Bois & Forêts au gouvernement du Québec.
5. Antoine Bernard, C.S.V., **La Gaspésie au soleil**, Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1925, page 218.
6. Dr Adélar LeBlanc, «*Journal*» du camp dit de «*La Pointe à Sapins*».
7. Dr Alfred Hardy, médecin et Dr Adélar LeBlanc, médecin, tous deux secrétaires-trésoriers du Club à différentes périodes, **Procès-verbaux des assemblées**.
8. Marcel LeBlanc, **Esquisse villageoise**, Comité du Centenaire, Saint-Gabriel, 1974, page 120.
9. Louis Stanislas Étienne Grondin, arpenteur provincial, Plan du canton de Massé en 1873, Service des arpentages du ministère de l'Énergie et des Ressources du Québec.

LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE RIMOUSKI: 50 ANS DÉJÀ!

PIERRE COLLINS, ARCHIVISTE.
NICOLE GAGNON, BIBL. PROF.

À l'occasion du 50^e anniversaire de la bibliothèque municipale de Rimouski, il est intéressant de rappeler les débuts de ce service communautaire fort appréciée du public.

Pour retracer l'origine du concept d'une bibliothèque municipale à Rimouski, il faut revenir, par l'entremise des archives existantes¹, bien avant 1944, année de l'ouverture officielle de la bibliothèque civique de Rimouski (son appellation à l'époque); en effet, dans le procès-verbal de l'assemblée générale du 16 décembre 1942 de la Jeune Chambre de Rimouski (qui s'appelait alors, depuis son origine en 1937, Chambre de Commerce des Jeunes ou Chambre de Commerce junior), on lit ceci en rapport avec

attendu³, le plus grand obstacle étant l'absence d'un local approprié⁴.

Le 27 octobre 1943, on peut apprendre que cet obstacle semble être résolu : «*Monsieur l'abbé Gagnon, directeur de l'École des Arts et Métiers serait consentant à mettre la salle de lecture de l'École à la disposition des lecteurs*»⁵. À partir de cette initiative de l'abbé Gagnon, le dossier de réalisation du projet de doter la ville d'une bibliothèque municipale avancera rapidement : en effet, monsieur Rioux, membre du bureau de direction de la Jeune Chambre, fut chargé d'étudier un projet réalisable par Monsieur le curé, l'École des Arts et Métiers et par le maire de la Ville⁶. Le 3 novembre, lors d'une assemblée générale de la Jeune Chambre, monsieur Rioux exposa son projet où il fut question de la formation d'un comité composé de cinq membres qui «*verrait à l'administration et à la bonne régie de l'organisation*»⁷. Ce comité, que l'on souhaitait formé de représentants de la Jeune Chambre (deux personnes), de l'Évêque (une personne), du conseil municipal (une personne) et de l'École des Arts et Métiers (une personne) reçut l'aval des autorités concernées et une première réunion du «*comité d'administration de la Bibliothèque civique de Rimouski*»⁸ se tint le 30 novembre à l'École des Arts et Métiers : l'abbé Antoine Gagnon - représentant l'École des Arts et Métiers - fut élu président; Gédéon Roy - représentant la ville de Rimouski - fut élu vice-président; Arthur Rioux - l'un des deux représentants de la Jeune Chambre de Rimouski - fut élu secrétaire-trésorier; enfin le curé Parent - représentant de Mgr Georges Courchesne et Gaston Bélanger - le deuxième représentant de la Jeune Chambre - furent élus administrateurs⁹. Lors de cette importante réunion, on jeta les bases du fonctionnement de la bibliothèque municipale: 1) le local de lecture de l'École des Arts et Métiers fut désigné temporairement comme Bibliothèque, 2)



Bibliothèque actuelle construite en 1991.

l'inauguration de la bibliothèque de la Jeune Chambre :

*Il y a trois ans dit monsieur Guimond, on s'était réuni pour discuter cette fameuse question d'une bibliothèque municipale. C'était un gros projet puisque la construction de l'édifice qui devait en même temps servir à d'autres fins aurait coûté une trentaine de mille dollars. La guerre est venue remettant ainsi aux calendes grecques un si beau projet. Tout de même l'idée a fait son chemin...*²

et continuera de le faire puisque la Jeune Chambre poursuivra ses démarches de promoteur afin de réaliser ce projet tant

attendu³, le plus grand obstacle étant l'absence d'un local approprié⁴.

LISTE DES PRÉSIDENTS *

1943	M. l'abbé Antoine Gagnon
1945	Mgr Charles-Eugène Parent
1951	M. le curé Camille Michaud
1952	M. le curé Gérard Couturier
1954	M. Gédéon Roy
1960	M. Armand Gagnon
1963	Mme Lisette Morin
1967	M. Lucien Lévesque

* Du comité d'administration, des débuts à la municipalisation; de la commission de la bibliothèque par la suite.

LISTE DES BIBLIOTHÉCAIRES

1944	Mlle Françoise Joly
1947	Mme Auguste Côté
1954	Mlle Rachelle Belzile
1959	Mlle Suzanne D'Auteuil
1965	Mme Monique Dumas
1966	M. Jean-Louis Rioux
(avril à août)	
1966	Mme Madeleine Villeneuve
1986	Mme Nicole Gagnon, bibl. prof.

l'abonnement fut fixé à 1 \$ par famille, par année, **3)** le chanoine Fortin fut invité à prendre en charge la censure des livres enfin, **4)** on décida «*que des livres soient classés en deux catégories: l'une comprenant les volumes qui ne pourront être consultés qu'à la bibliothèque, l'autre que les lecteurs pourront apporter dans leurs foyers*»¹⁰. À sa deuxième réunion, le 10 décembre, le comité étudia les règlements de la bibliothèque: **1)** Le prêt fut limité à 2 volumes par abonné pour 2 semaines, **2)** le silence serait de rigueur, la demande de renseignement devrait se faire à voix basse et le fumage serait interdit, enfin **3)** l'horaire des heures d'ouverture fut établi ainsi: lundi, mercredi, vendredi le soir, samedi et dimanche l'après-midi¹¹. C'est à cette réunion que l'on décida aussi de l'engagement d'une bibliothécaire pour le début de l'année 1944¹².

Évidemment le problème posé par l'ouverture d'une bibliothèque publique à Rimouski est la quantité (et la qualité) de livres que l'on pouvait offrir à la population; en effet, malgré le don de l'abbé Parent de tous les livres de l'ancien Cercle des voyageurs de commerce ou le «prêt» (i.e. consultation sur place) des 2 ou 3 mille volumes de l'École des Arts et Métiers, la Bibliothèque n'offrait pas un fonds de lecture suffisant pour assurer une clientèle régulière et intéressée par ce service communautaire. Encore une fois la Jeune Chambre de Rimouski releva le défi par deux initiatives qui allaient assurer la création et le développement d'une collection suffisante et intéressante de livres à emprunter: tout d'abord en instituant des sous-

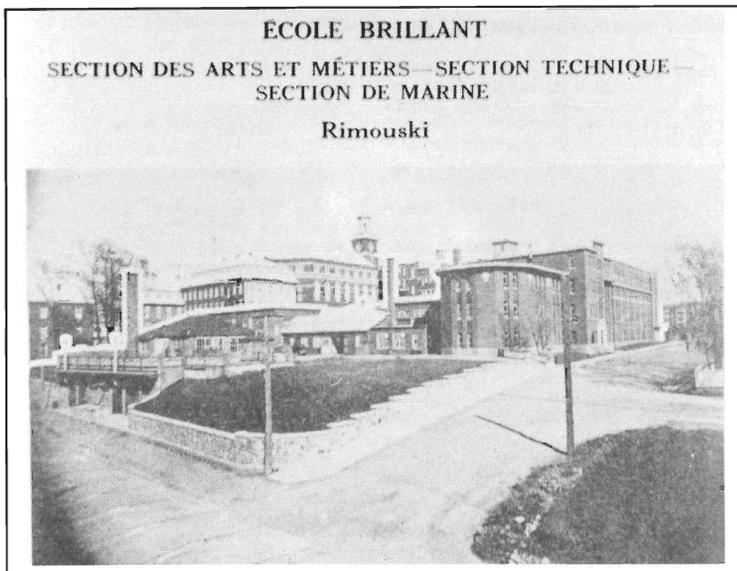
LOCAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE

1944	École des Arts et Métiers (Devenu l'Institut de technologie qui fait partie physiquement du Cégep actuel)
1955	Centre des loisirs Saint-Germain (Centre civique actuel)
1961	Hôtel de ville
1965	Centre civique
1975	Institut Mgr Courchesne (Institut de Marine actuel)
1978	Hôtel de ville
1991	Édifice actuel (110, Évêché Est)

QUELQUES STATISTIQUES

	Collection de livres	Nombre de prêts de volumes	Budget \$
1944	1 300	3 000	n.d.
1948	3 500	n.d.	n.d.
1956	7 000	n.d.	1 800.
1961	7 000	8 400	2 900.
1967	23 280	40 870	27 846.
1971	25 388	44 996	27 077.
1975	35 750	84 730	46 488.
1981	50 006	151 231	165 707.
1986	58 260	181 532	337 305.
1993	58 672*	234 488	593 947.

* La comparaison entre les données de 1986 et de 1993 ne reflète pas bien l'évolution de la collection puisque deux facteurs ont influencé le résultat à la baisse entre les deux dates retenues: un élagage avant l'informatisation et une façon différente de compiler les données (à la suite d'un changement de directives du ministère de la Culture).



La bibliothèque était logée à cet endroit de 1944 à 1954 inclusivement
 (Photo tirée du volume *Les maisons d'enseignement*
 de la province ecclésiastique de Rimouski, 1947).

criptions à la Bibliothèque (souscriptions publiques, de membres fondateurs et bienfaiteurs, dons en argent, etc.) et en lançant deux campagnes de collecte de livres auprès des citoyens de Rimouski qui rapporteront 1 300 volumes à la Bibliothèque¹³.

Tous ces dons d'argent (pour acheter des volumes), de livres, de revues, etc. permettront la constitution de la collection initiale de la Bibliothèque que traitera madame Joly en janvier et février 1944.

Le 5 mars 1944 s'ouvriront donc les portes de l'institution qui s'appellera à partir de janvier 1962 Bibliothèque municipale de Rimouski à la suite de la municipalisation de celle-ci par l'adoption du règlement 606¹⁴.

Notes

1. Pour écrire cet article, nous avons eu recours aux sources archivistiques suivantes: 1) Livre des procès-verbaux de la Jeune Chambre de Rimouski (1937-1946), déposé aux archives régionales de l'UQAR; 2) Livres des «minutes des assemblées du comité d'administration de la Bibliothèque civique de Rimouski» (et celles de la commission de la bibliothèque) (1943-1970), déposés aux archives municipales de la ville de Rimouski, 3) coupures de presse du *Progrès du Golfe* et de l'*Écho du Bas St-Laurent*, journaux conservés sur microfilms à la Bibliothèque de l'UQAR.
2. Procès-verbal de l'assemblée générale tenue le 16 décembre 1942 in Livre des procès-verbaux de la Jeune Chambre de Rimouski (1937-1946), p. 162.
3. «Depuis une dizaine d'années des citoyens de Rimouski déplorent l'absence d'une bibliothèque publique à Rimouski» citation extraite de l'introduction historique datée du 1^{er} décembre 1943 écrite en préambule aux Livre des «minutes des assemblées du comité d'administration de la Bibliothèque civique de Rimouski» p.1.
4. *Ibidem*.
5. Procès-verbal de l'assemblée du bureau de direction tenue le 27 octobre 1943 in Livre des procès-verbaux de la Jeune Chambre de Rimouski (1937-1946), p. 196.
6. Citation extraite de l'introduction historique datée du 1^{er} décembre 1943 écrite en préambule aux Livre des «minutes des assemblées du comité d'administration de la Bibliothèque civique de Rimouski», p.2.
7. Procès-verbal de l'assemblée générale tenue le 3 novembre 1943 in Livre des procès-verbaux de la Jeune Chambre de Rimouski (1937-1946), p. 197.
8. Voir Livre des «minutes des assemblées du comité d'administration de la Bibliothèque civique de Rimouski», pp.3 à 5 incl.
9. *Ibidem*.
10. *Ibidem*.
11. Voir Livre des «minutes des assemblées du comité d'administration de la Bibliothèque civique de Rimouski», pp. 6 à 8 incl.
12. *Ibidem*; mademoiselle Françoise Joly sera engagée officiellement le 7 janvier 1944 au salaire de 50 \$ par mois; elle sera en même temps bibliothécaire pour l'École des Arts et Métiers (voir procès-verbaux du 10 décembre 1943 et du 7 janvier 1944).
13. Voir les communiqués parus dans *Le Progrès du Golfe* du 10 décembre (p.2) et du 17 décembre 1943 (p.1) et aussi celui paru le 25 février 1944 (p.2).
14. Rappelons en terminant l'importante participation financière (qui ira sans cesse croissante) de la ville de Rimouski soit une souscription de 50 \$ par mois ainsi que le versement de 50% de la taxe d'amusement perçue qui garantit minimalement la souscription de 50 \$ (Voir procès-verbal de l'assemblée du bureau de direction tenue le 10 janvier 1944 in Livre des procès-verbaux de la Jeune Chambre de Rimouski (1937-1946), pp. 202 et 203.

JAMES-J. JESSOP (1892-1939) : AVOCAT ET MAIRE DE RIMOUSKI

PAR YOLANDE DEMBOWSKI, NÉE JESSOP

Jacques Morin, notre collaborateur aux chroniques rimouskoises, nous a fait part de ce texte rédigé par la fille de James-J. Jessop. Nous reproduisons ici une version abrégée.

Mon père est né à Métis, lors d'une visite que sa mère effectuait, en 1892, le 25 novembre pour être plus exact. Il avait à peine 47 ans lorsqu'il est décédé le 14 janvier 1939. Ses parents étaient originaires de Newport en Gaspésie où son père possédait un petit hôtel.

Il est entré au Petit Séminaire de Rimouski en 1901, alors qu'il n'avait que 8 ans. Lorsqu'il s'est inscrit en Droit, il n'avait que 18 ans. On m'a toujours dit que mon père avait reçu sa licence en Droit à l'âge de 21 ans, ce qui le ferait graduer en juin 1914. Mon père était très pauvre comme étudiant. C'était son oncle, le curé Saint-Laurent de Newport en Gaspésie qui payait ses études et lui-même n'était pas très riche. Les sous étaient comptés et inscrits dans un petit carnet, habitude qu'il garda jusqu'à sa mort, à la différence qu'à cette époque de prospérité, son comptable transcrivait dans un grand livre le sou qu'il m'avait donné pour acheter quelques suçons chez Desbiens. Qu'il suffise de rappeler que c'était le temps de la prohibition et que Desbiens avait autre chose que des bonbons «à la cemme» dans sa grange derrière, près du fleuve.

Maître Rivard, qui fut longtemps procureur de la Couronne, écrit dans un article publié dans les années quarante, qu'il considérait Jessop de Rimouski comme un de ses adversaires. Il est certain que lors de la dernière année de sa carrière active, mon père était très en demande parmi les avocats de la défense à la cour d'assises depuis Québec jusqu'à Gaspé. Je ne l'ai vu plaider qu'une seule fois et je le regrette.

James-J. Jessop avait été nommé Conseil du Roi deux ou trois ans avant son décès. Il était aussi très actif en politique. Il avait même été candidat conservateur dans le comté de Bonaventure. Bona Arsenault était son organisateur. À l'époque, mon père était un des rares conservateurs à Rimouski, du moins, c'est l'impression que j'avais lorsqu'au temps des élections, certains enfants de l'école refusaient de jouer avec moi, «une bleue».



James-J. Jessop

Comme maire (1937-1939), il avait des idées peu répandues à l'époque. Il s'intéressait aux infrastructures de loisirs, influencé par sa passion des sports qu'il pratiquait tels la chasse, la pêche, le ski, le tennis. Il a aussi été président de la Ligue de hockey du Bas-Saint-Laurent. Il avait décidé, encouragé par le docteur Germain, de créer un terrain de jeux pour les jeunes avec tennis et piscine ainsi qu'une promenade pour les adultes avec jardins le long du fleuve. Lors de son décès la piscine était déjà creusée (à l'ouest du terrain des soeurs de la Charité pour que les orphelins en profitent) et on avait commencé le remplissage le long du Fleuve, en face de l'Hospice. Mais ces projets avortèrent car il n'était plus là pour les piloter.

Il avait aussi lancé avec son associé, Auguste Côté, la projection commerciale de films à Rimouski, d'abord au Rimouskois, véritable nid à feu qui finit d'ailleurs par brûler. À la suite de la mort prématurée d'Auguste Côté, c'est Elzéar Côté, le futur maire, qui devint son associé. Ils firent alors construire le fameux cinéma Cartier aux lignes modernes et dont la blancheur éblouissait. Le premier Noël, il y eut une grande fête pour les enfants infortunés qui étaient nombreux : le cinéma était bondé. Chacun avait un cadeau préparé par les dames de l'ouvrier et grâce à la générosité des marchands du temps. Mon père qui avait mal au dos, lui, s'était occupé des bonbons. Je l'avais aidé à préparer des centaines, du moins il me semblait qu'il s'agissait de centaines, mais j'imagine qu'il s'agissait plutôt de douzaines de sacs de bonbons. Je me souviens bien de cet événement, car je n'avais eu droit à aucun sac et même pas à un seul bonbon. Les années précédentes, le dépouillement de l'arbre de Noël des enfants pauvres, organisé par les dames de l'ouvrier, avait lieu à l'Hôtel de ville et ma mère m'y amenait toujours.

En décembre 1938, il n'y eut de participation à aucune célébration chez les Jessop durant la période de Noël : mon père se mourait à la suite de dix mois de douleurs atroces.

UNE TOURNÉE HISTORIQUE LE PATRIMOINE ARCHITECTURAL DE LA RÉGION DE RIVIÈRE-DU-LOUP

PAR CHANTAL AUTHIER

Avec l'exposition permanente à caractère historique «*Toute une histoire*», le Musée du Bas-Saint-Laurent de Rivière-du-Loup tenait à faire revivre les belles années de Rivière-du-Loup et de sa région. Inaugurée en juillet 1993, l'exposition retrace donc les temps forts de son histoire en s'arrêtant tout particulièrement en 1941, moment de son apogée.

Dans le même souffle, le Musée mettait sur pied une tournée historique des lieux patrimoniaux de la grande région de Rivière-du-Loup. De Notre-Dame-du-Portage, à Saint-Patrice en passant par La Pointe et le cœur de Rivière-du-Loup, cette randonnée qui se fait à pied ou en voiture donne un autre aperçu de cette histoire.

Des sites surprenants, des bâtiments à l'architecture exceptionnelle, des secrets bien cachés, voilà ce que découvrent les touristes invités à parcourir le circuit.

Pour les besoins de la cause, le Musée a divisé la région de Rivière-du-Loup en 6 secteurs : d'ouest en est, le circuit débute à Notre-Dame-du-Portage, nous fait traverser la paroisse de Saint-Patrice, longer La Pointe, nous invite à pénétrer dans la ville de Rivière-du-Loup, et y découvrir son quartier des Ambassades, sa rue Lafontaine et ses chutes, puis terminer le tout avec la petite municipalité de Cacouna. Il devient ainsi possible de suivre l'histoire d'un siècle d'architecture.

LES INFLUENCES

Le patrimoine architectural de Rivière-du-Loup se distingue par sa richesse. L'abondance et la qualité des bâtiments résidentiels répartis sur le territoire en sont la preuve. On constate également que les édifices publics, les résidences privées qui ont retenu notre attention suivent sans contre-façon les nombreuses influences anglo-saxonnes : le style monumental (1850-1910) dont l'éclectisme, les jeux de volume et la surcharge de l'ornementation sont les traits distinctifs. On peut penser à de nombreuses résidences d'été de la région pour en suivre les aléas. La maison John A. Macdonald et la particularité du détail dans le pignon de la façade, l'ancienne résidence d'été de Louis-Alexandre Taschereau, premier ministre du Québec de 1920 à 1936, le manoir Fraser, le presbytère Saint-Patrice, l'Hôtel de Ville de Rivière-du-Loup, l'édifice de la Banque de Montréal qui souligne la variété des matériaux que le style anglo-saxon permettait. Ici, la pierre cerne les «*bay windows*».

EN ROUTE

Le circuit débute à Notre-Dame-du-Portage (1856), petite municipalité qui au siècle dernier a su attirer les vacanciers américains et anglais pendant la période estivale. Plusieurs résidences spacieuses, donnant sur le Fleuve, sont venues s'égrener le long du rivage et faire miroir au chapelet d'îles. L'auberge du Portage (1881) reste encore aujourd'hui une station appréciée

qui n'est pas sans rappeler celles du Devon ou de la Cornouailles. L'église de Notre-Dame-du-Portage et le presbytère (1859) méritent à eux seuls le détour.

SAINT-PATRICE

La localité de Saint-Patrice propose une vision romanesque des étés des grands de ce monde. En effet, le «*Château Woods*» que l'on retrouve au 342 rue Fraser fut la résidence d'été de Louis-Saint-Laurent, premier ministre du Canada et la villa les Rochers, celle de John A. Macdonald, l'un des Pères de la Confédération et premier ministre du Canada qui l'occupa notamment de 1873 à 1890. Cette résidence au cachet normand fut le témoin de crises politiques. Par exemple, lors de la pendaison de Riel, Macdonald y réunit son conseil des ministres.



L'Auberge du Portage (Photo : Louis Jacob).



L'Hôtel Bellevue (Photo : Stanislas Belle, collection Musée du Bas-Saint-Laurent).



Église Saint-Barthélemy (Photo : Louis Jacob).

LA POINTE

Communément appelé La Pointe, ce contrefort rocheux situé à la hauteur de Rivière-du-Loup reste parmi les lieux les plus fréquentés de la région. Par conséquent, de nombreux édifices hôteliers y ont vu le jour, dont le célèbre Hôtel Bellevue maintenant disparu. Par contre, on y retrouve toujours la résidence d'été de Louis-Alexandre Taschereau, premier ministre du Québec, une jolie chapelle qui fait encore office les dimanches et l'ancien presbytère.



Maison Alexandre Taschereau (Photo : Louis Jacob).

LE QUARTIER DES AMBASSADES

Le quartier des Ambassades tient son nom des nombreux ambassadeurs, premiers ministres et consuls venus résider à Rivière-du-Loup au siècle dernier. Il est aussi témoin de la présence de protestants dans la région. L'Église Saint-Barthélemy, vestige du style gothique, rappelle cette époque. Un personnage illustre, Sir John A. Macdonald, assista aux services religieux offerts dans ce lieu.

Là-encore, l'architecture luperivoise suit les multiples tendances et modes anglaises en matière architecturale.

Au fil des rues, des portes, on découvre dans les différents édifices du quartier des Ambassades un bel échantillonnage des transformations que les fonctions résidentielles, religieuses et publiques ont imprimé à l'architecture anglo-saxonne. Situé au coin des rues Fraser et Domaine, le manoir Fraser a connu à lui seul de nombreuses modifications au cours des ans. Construite en 1830, la résidence qui hébergea les membres de la famille Fraser et ce jusqu'en 1979, fut briquetée, surmontée d'un étage et transformée encore par un toit mansard. L'ancien bureau de poste (1889), le Couvent des Soeurs du Bon-Pasteur, aujourd'hui la bibliothèque municipale Françoise-Bédard, le Palais de justice, l'ancien consulat américain sont parmi les bâtiments qui donnent à ce quadrilatère un cachet particulier et qui racontent à leur façon l'effervescence de la région à cette époque.



Le manoir Fraser (Photo : Louis Jacob).

LA RUE LAFONTAINE

Le coeur de Rivière-du-Loup bat au rythme de sa rue Lafontaine. Traversant la cité, la rue Lafontaine relie les trois paroisses : Saint-François-Xavier, Saint-Patrice et Saint-Ludger. Par la richesse de leur ornementation, la variété des matériaux et les jeux des volumes, l'édifice de la Banque de Montréal, le Théâtre



La bibliothèque municipale Françoise-Bédard (Photo : Louis Jacob).

Princesse et l'église Saint-Patrice, véritable petite cathédrale, reflètent à eux seuls la constante évolution de l'essor urbain. De style gothique, l'église Saint-Patrice, sera achevée dans les années 1897 et 1907. Des oeuvres de Charles Huot, Louis Jobin et des pièces d'orfèvrerie de Salomon Marion, Laurent Amyot et François Sasseville font partie de l'héritage du patrimoine louperivois.

CACOUNA

L'influence de la communauté anglaise se fait toujours sentir dans la petite localité de Cacouna. Le château Montrose (1900), aujourd'hui le Cénacle des Pères Capucins, est sans contredit l'un des plus somptueux monuments de l'architecture domestique de cette époque au Bas-Saint-Laurent. De même, l'ancienne résidence de Marklan Molson, l'un des fondateurs de la première banque du Canada, connue sous le nom de «*Pine Cottage*» (1867) ou de «*Cottage Vert*» ou encore, l'église de Cacouna et le presbytère, tous deux classés monuments historiques, marquent de façon tangible la présence d'une histoire à tout le moins digne de mention.



Le Cénacle des Pères Capucins.

Il faut ici rappeler l'importance de Rivière-du-Loup et de Cacouna jusqu'au milieu des années 1950, pour mesurer la crédibilité des différents événements lancés par le Musée en matière de promotion du patrimoine. Aujourd'hui, cette simple et agréable promenade au coeur des souvenirs de Rivière-du-Loup, au temps où la région connaissait toute une effervescence, donne accès à un riche héritage.

SOURCES

Collections du Musée du Bas-Saint-Laurent.

Archives municipales de Rivière-du-Loup.

Une tournée historique, feuillet explicatif, Musée du Bas-Saint-Laurent, 1993.

Rivière-du-Loup... au coeur de ses souvenirs, feuillet touristique, Office du tourisme et des congrès de Rivière-du-Loup, 1987.

Commission des lieux et monuments historiques du Canada.

MAISON HAMEL : LA PETITE HISTOIRE D'UNE RIMOUSKOISE PLUS QUE CENTENAIRE

PAR NADINE COULOMBE

En vous promenant sur la rue de l'Évêché Est, vous pourrez voir une petite maison ancienne portant le numéro civique 76. Cette habitation a eu comme premier propriétaire François Ross. Il a acheté son terrain de Joseph Saint-Laurent en 1879. Monsieur Ross était journalier à cette époque. Il érigea une maison sur son nouveau terrain.

Quelques dix ans plus tard, François Ross céda sa demeure à Théodore Pelletier qui était un ancien cultivateur. Ce dernier a acheté du même coup la récolte de légumes en culture sur l'emplacement vendu.

En 1892, c'est au tour de Sieur Auguste Martin d'en prendre possession. Monsieur Martin, employé comme homme de section pour le chemin de fer Intercolonial, a fait l'achat «*d'une maison en bois à un étage contenant environ 25" carrés*». Cette description est comprise dans la minute notariale consultée datant de cette même année. Était présent lors de cette transaction un confrère de travail du nom de Sieur Louis Roy, aiguilleur pour l'Intercolonial à Rimouski.

Cette résidence séculaire a ensuite été habitée par quelques autres familles pour en venir à appartenir à monsieur Guy Hamel qui est aujourd'hui décédé. Sa conjointe, Monique Bérubé, en est

propriétaire à l'heure actuelle. Sa vocation a toujours été résidentielle et quelques locataires y logent présentement.

Au point de vue architectural, elle est un modèle d'authenticité. Tous les matériaux d'origine sont encore en bon état. Elle a conservé son cachet original même si les portes et fenêtres ont été changées et qu'une rallonge a été annexée à l'arrière de la maison.

À ceux et celles qui s'intéressent à l'architecture et à l'histoire de Rimouski, je vous suggère une promenade historique dans le centre-ville. Vous trouverez sur votre parcours des tableaux indicateurs concernant des constructions qui témoignent d'un passé pas si lointain. Une brochure est maintenant disponible et vous pourrez profiter pleinement d'une visite très intéressante. Ce circuit a été réalisé par la Société Joseph-Gauvreau pour le patrimoine.

SOURCE : Nadine Coulombe, **Articles sur le patrimoine et la vie rimouskoise**, Rimouski, Société Joseph-Gauvreau pour le patrimoine, août 1993, non paginé.



Maison Hamel (Photo : Jean Larrivée)

LA MAISON GAUVREAU : UNE SAUVEGARDE DIFFICILE

PAR MICHEL L. SAINT-PIERRE, ARCHITECTE
SOCIÉTÉ JOSEPH-GAUVREAU POUR LE PATRIMOINE



Il y aura bientôt 10 ans, le 25 juillet 1984, la compagnie Irving, propriétaire de la maison Gauvreau, annonçait son intention de démolir le bâtiment et de construire sur son emplacement un édifice commercial de type «dépanneur». Le mois suivant, la compagnie pétrolière obtenait un permis de la ville pour la démolition. Mais, quelques jours plus tard, un groupe de citoyens préoccupés par la protection du patrimoine demandait au gouvernement du Québec de classer la maison Gauvreau «monument historique» afin de la protéger du pic du démolisseur. Le gouvernement émettait un avis d'intention de classer dans les jours qui suivirent. Par la suite, le Comité du patrimoine de Rimouski, qui venait d'être fondé, s'engageait dans une série d'actions - rencontres avec le propriétaire, avec les fonctionnaires, présentation d'un mémoire à la Commission des biens culturels, pétitions, construction d'une maquette, articles et interviews dans les médias - dans le but d'obtenir le classement définitif de la maison Gauvreau. Cette campagne porta fruit puisque le 10 mai 1985, le gouvernement classait officiellement la maison Gauvreau.

LA VALEUR DE LA MAISON GAUVREAU

C'est le docteur Joseph Gauvreau, un médecin natif de Rimouski, qui fit bâtir cette maison en 1906 pour y installer son logement, son cabinet médical, une pharmacie et ces bains thérapeutiques. Quelques années plus tard, le docteur Gauvreau subit un accident qui le contraignit d'abandonner la pratique traditionnelle de la médecine. Il décida alors de quitter la région pour entreprendre une brillante carrière dans le domaine de la santé publique. Il s'illustra également par sa participation dans les mouvements nationalistes et dans l'Action française aux côtés du chanoine Groulx dont il devint un proche collaborateur.

Du point de vue architectural, la maison Gauvreau a un grand intérêt parce qu'elle est le seul exemple dans la région de l'architecture éclectique rattachée au style Neo-Queen Anne populaire à la fin de l'époque victorienne. Sa tour d'angle, son élégante modénature, et l'ornementation des lucarnes sont particulièrement remarquables. La restauration de la belle galerie démolie en 1950 rendrait toute sa beauté à l'édifice.

L'ÉTAT DE LA SITUATION

Dix ans après le sauvetage de la maison Gauvreau, quelle est l'état de la situation? De 1985 à 1990, la compagnie Irving adressa une fin de non-recevoir aux nombreuses démarches entreprises en vue de la mise en valeur de l'immeuble. Toutefois, en 1990, le

propriétaire manifestait sa volonté de trouver une solution, possiblement en raison de la lettre adressée à M. K.C. Irving lui-même par la Société Joseph-Gauvreau (qui avait pris le relais du Comité du patrimoine). La même année, la ville a décidé d'intervenir dans la protection et la mise en valeur de son unique monument historique classé. Comme Irving avait indiqué ne pas vouloir conserver l'immeuble sur son terrain, la ville proposa la solution suivante : a) déplacer la maison de son emplacement actuel vers le parc de la gare, situé juste en face, de l'autre côté de l'avenue de la Cathédrale; b) restaurer la maison pour la recycler en bureaux occupés par les services municipaux. En 1992, l'architecte Gaston Martin recevait le mandat d'étudier la faisabilité du projet et d'en faire le devis estimatif. En 1993, la ville annonçait qu'elle avait signé avec Irving un protocole d'entente par lequel le propriétaire s'engageait à céder la maison à la ville pour une somme symbolique et à défrayer les coûts du déplacement du bâtiment. En janvier 1994, un porte-parole du Canadien National, propriétaire du parc de la gare, annonçait que le conseil d'administration de l'entreprise ferroviaire adopterait à sa prochaine réunion une résolution en vue de céder à la ville de Rimouski une parcelle du parc pour y installer la maison Gauvreau.

Depuis, pas de nouvelles. Pourquoi le projet ne se réalise-t-il pas? Pourtant toutes les pièces du puzzle semblent être tombées en place. Selon nos informations, il y a déjà de l'opposition au projet au sein du conseil municipal. Ce serait trop cher, bien que le ministère de la Culture assure 40 pour cent du coût de restauration. Malheureusement, il est impossible pour les contribuables rimouskois de se faire une opinion parce que la ville refuse de rendre publics les documents concernant le projet. Si on connaissait les détails du projet, on pourrait en discuter sur la place publique et faire des suggestions. Il y aurait peut-être des sources de financement, publiques ou privées, qu'on a oublié de considérer. On pourrait proposer une alternative moins coûteuse. Une entreprise privée, intéressée à s'engager dans ce projet, pourrait se faire connaître.

Il faut comprendre qu'il y a urgence. La maison Gauvreau, inoccupée depuis 10 ans, se détériore lentement. Le propriétaire ne la chauffe pas et fait un entretien minimal. La Société Joseph-Gauvreau a dû intervenir à plusieurs reprises au cours des dernières années pour exiger qu'on protège la maison du vandalisme et des intempéries. Il faut passer à l'action sans tarder. Espérons que nos élus sauront manifester plus de sensibilité à la chose culturelle, à la valeur architecturale et patrimoniale et au potentiel touristique d'un bien historique classé telle la maison Gauvreau. Ça presse!

Naufrage du trois-mâts Amanda à Petit-Métis en 1841

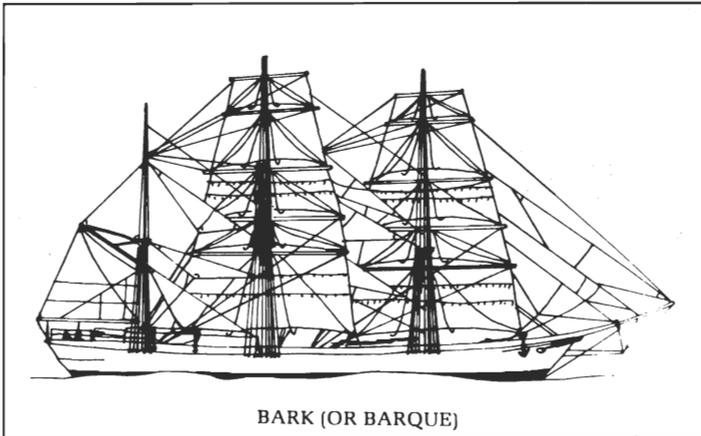
PIERRE COLLINS
ARCHIVISTE

The Quebec Mercury du mardi 5 octobre 1841 relate, en page 3, le naufrage du navire Amanda qui causa la mort de 38 passagers et membres d'équipage; en voici un extrait traduit :

«Dans la «Gazette» de vendredi dernier, nous informâmes nos lecteurs que le capitaine Buchanan, du navire «Scotland», a vu au large de Métis, un navire échoué, qui, de toute évidence, était une complète épave.

Hier matin, la triste confirmation ci-dessous de ce constat fut reçue dans une missive adressée à «Messrs W. Price and Co. of this city» de qui nous avons été honoré de l'extrait suivant :

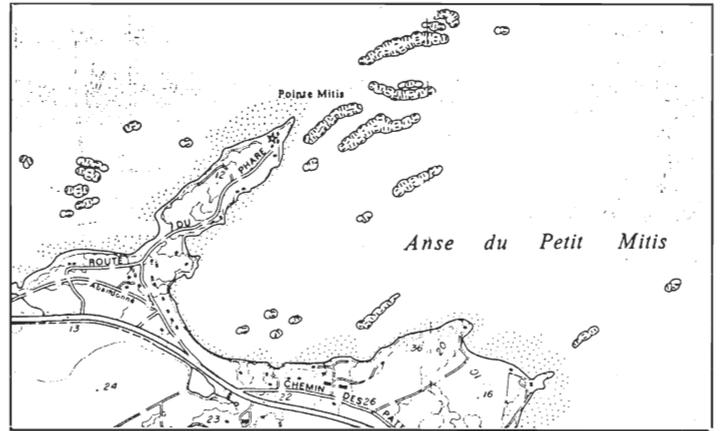
«Métis, 29 septembre, 1841. J'ai à vous informer de la perte du trois-mâts barque «Amanda», capitaine Davis, de Limerick, qui s'échoua à la pointe de Petit-Métis à 5 heures le 26 courant. Il y avait à bord 40 passagers et une équipage de 18 personnes. Le capitaine, deux matelots et deux apprentis furent parmi les rescapés [...]»¹



Trois-mâts barque (Dessin tiré du volume The Mariner's Dictionary 1972).

Ce naufrage d'émigrés irlandais a marqué la mémoire puisqu'un récif au large de la pointe Métis porte le nom de récif Amanda²; il marqua aussi l'imaginaire puisqu'il existe un récit folklorique composé (ou rapporté) par le docteur H.M. Patton en 1893 intitulé «The Amanda Reef» sous-titré «Folklore of Métis»³ qui fait état, d'une manière joliment romancée, de cette tragédie.

Dans son récit M. Patton nous parle d'un Écossais, Jim MacAlpine, qui après trois ans d'attente, allait revoir sa fiancée, Jean Gordon. Le 28 mai 1843 (sic) s'éleva une tempête qui lui fit craindre que le navire, qui devait atteindre Québec le 30, ne dût passer les récifs au large de la pointe Métis à la tombée de la nuit, sans pilote expérimenté et avec un fort vent soufflant de l'est. Il fabriqua donc un immense feu de bivouac qui s'avéra hélas désastreux puisqu'aux dires des deux matelots survivants, ce feu fut interprété comme étant le phare de la Pointe-au-Père sur



Partie de la carte baie Métis échelle 1 : 20,000.

lequel le navire se dirigeât, à son grand malheur, puisqu'il s'échoua sur les récifs, ballotté par une mer en furie qui lentement le démantelait. MacAlpine, témoin horrifié de toute la scène, se jeta à l'eau et se dirigea vers l'épave, emportant avec lui des cordages pour secourir les naufragés. Hélas, à peine arrivé sur le pont, le navire disloqué sombra corps et biens... Deux jours plus tard, au lieu appelé Cavils Point furent retrouvés les corps d'un homme et d'une femme dont la «longue chevelure s'était emmêlée dans ses vêtements et littéralement les avait liés ensemble dans la mort»... Jim et Jean s'étaient réunis pour l'éternité.

Notes

1 . Le reste de l'article nous apprend que le trois-mâts avait quitté Limerick (Irlande) le 22 août et on donne la liste des rescapés (au nombre de 16) et des décédés (au nombre de 38). Ces immigrants irlandais provenaient surtout de Limerick, de Galway et de Clare.

Monsieur Jean-Charles Fortin, dans un article publiée dans notre revue en 1985 (vol. IX no 3, pp. 80-84) donne la liste des vaisseaux naufragés et échoués dans le fleuve et le golfe Saint-Laurent entre 1840 et 1849; l'Amanda y est signalé ainsi «Full rigged Ship» (voir la liste de 1841 en septembre). L'auteur nous signale aussi la présence à Leggatt's Point (Petit-Métis) d'une pierre tombale appelée «The Sailors Stone» sur laquelle on peut lire: «Here are buried 45 personnes drowned in the wreck of the Amanda at Metis about the year 1842» [...] (voir les illustrations qui accompagnent son article).

2 . Je n'ai pu retracer quel récif au large de pointe Métis porte ce nom; je lance «un appel à tous» nos lecteurs afin que vous puissiez m'indiquer sur la carte ci-illustrée l'endroit exact; dans son récit Monsieur Patton précise l'endroit: «Half a mile from the light house of Little Métis, beyond the extremity of the Point Rocks lying above tide water, there runs a long shelving reef, barely visible at the ebb of the highest remembered tide. It is still known to the older Métis settlers as the Amanda Reef».

M. Patton signale d'autres toponymes dans son texte tels : «Ship Rock in Ferguson's Bay», «Turiff's Point», «Cavils Point»... Un de nos lecteurs (ou une de nos lectrices) peut-il nous renseigner sur la position exacte, sur carte, de ces lieux... Merci!

3 . J'ai en mains une photocopie du texte anglais, transcrit par madame Evangeline Mackell le 25 novembre 1955, intitulé «The Amanda Reef written from 12 to 2 a.m. March 1st 1893. H.M. Patton m.d. Folklore of Métis» qui comporte 5 pages dont j'offre ici un résumé qui évidemment élimine fortement le romanesque du récit.

ON EN FAIT TOUTE UNE HISTOIRE AU MUSÉE DU BAS-SAINT-LAURENT

PAR CHANTAL AUTHIER

Rivière-du-Loup, le 15 juillet 1940. — Imaginez un peu la scène : c'est l'été 1940, la radio diffuse des airs du soldat Lebrun et de Tino Rossi quand soudain, la voix claire et déterminée de Monseigneur Léger vient interrompre la programmation. Monseigneur Léger rappelle le devoir de chaque citoyen et convie tous les célibataires à faire leur effort de guerre. C'est la fameuse fin de semaine des «*derniers célibataires*» et des mariages en chaîne.

Comme beaucoup de régions du Québec, Rivière-du-Loup n'échappera pas à la vague maritale et des dizaines de jeunes gens s'uniront par les liens du mariage pour se sauver de la guerre.

Or, contrairement à d'autres régions, Rivière-du-Loup connaîtra grâce à la guerre sa période la plus féconde de son histoire. Depuis le 4 juillet 1993, le Musée du Bas-Saint-Laurent à Rivière-du-Loup fait renaître cette tranche fertile de l'histoire du Bas-Saint-Laurent dans une exposition permanente qui s'intitule **Toute une histoire**.

À travers une famille fictive, **Toute une histoire** convie ses visiteurs à découvrir via un parcours inédit les années 1940 : l'arrivée d'un train en gare de Rivière-du-Loup, les belles soirées passées à danser au son d'une musique de jazz à l'Hôtel Bellevue de Cacouna, à travailler dans une menuiserie de l'époque ou à s'étendre sur le sable fin de La Pointe...

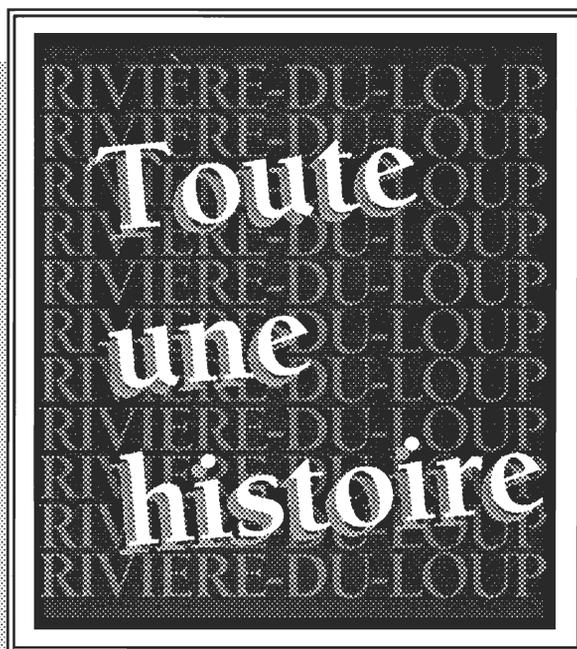
Le Musée du Bas-Saint-Laurent n'a pas lésiné sur les moyens afin de faire revivre d'une manière la plus authentique cette période. Avant tout, le Musée a fait appel à sa riche

collection de négatifs photos, une collection de plus de 150 000 négatifs, héritage fabuleux des photographes régionaux, tels Belle-Lavoie, Antonio et René Pelletier.

Puis viennent se greffer à ces images fortes de la vie urbaine et rurale de l'époque, des artefacts issus là-encore des collections du Musée mais également dans une large part des greniers des résidents de la région. Une bande sonore avec des extraits originaux complète l'exposition.

En 1940, Rivière-du-Loup constitue une métropole régionale. La Deuxième Guerre mondiale, loin de nuire à la région provoque un important essor économique. **Toute une histoire** brosse un tableau vivant de ces gens, de cette ville et de cette région qui ont su attirer rail, tourisme, communautés religieuses, industries multiples et personnalités politiques célèbres.

Toute une histoire est une production du Musée du Bas-Saint-Laurent et a bénéficié de l'appui financier des Caisses populaires secteur Rivière-du-Loup, de la Ville de Rivière-du-Loup et du Bureau fédéral de développement régional. Le Musée du Bas-Saint-Laurent est situé au 300 St-Pierre, Rivière-du-Loup (418) 862-7547). Les heures d'ouverture sont les suivantes : tous les jours de 9h à 17h. Les Mercredis-Desjardins; portes ouvertes de 9h à 21h.



.....

PAUL TRIQUET, LES 50 ANS DE SA CROIX VICTORIA

PAR ROCH BELZILE

Le 15 décembre 1943, une compagnie du Royal 22^e reçoit l'ordre de traverser le ravin, en face de Casa Berardi, et de s'approprier cet endroit. Cette compagnie, soutenue par un escadron de chars canadiens, est commandée par nul autre que le capitaine Paul Triquet.

Dès le début, nombre de difficultés se pointent à l'horizon. Le ravin est défendu par une multitude d'Allemands qui alimentent un feu continu de mitrailleuses et de mortiers en direction de la compagnie qui approche. Le résultat ne se fait pas attendre : tous les officiers ainsi que 50 pour cent des hommes de la compagnie sont tués ou blessés.

Méprisant l'ennemi avec panache et de façon superbe, le major Triquet, disant à ses hommes : «*Ne vous occupez pas d'eux : ils ne savent pas tirer*», s'empresse de réorganiser le peu d'homme qu'il lui reste. Mais bientôt, il doit se rendre à l'évidence : l'ennemi est partout. Que ce soit devant, derrière ou sur les flancs. Triquet décide alors que le seul endroit qui puisse être sûr est Casa Berardi, l'objectif ultime. Il s'élançe donc en avant, suivi de ses hommes, pour éreinter la résistance opiniâtre de l'ennemi. Cette action a pour résultat de réduire au silence plusieurs nids de mitrailleuses ainsi que de détruire quatre chars ennemis.

Mais les Allemands offrent une défense vigoureuse et déterminée. Le capitaine Triquet et sa compagnie, en étroite collaboration avec les chars d'assaut, réussissent malgré tout à avancer jusque dans la banlieue de Casa Berardi. Le capitaine voit alors ses forces réduites à deux sergents et 15 hommes. Prévoyant une contre-attaque, il réorganise ses maigres effectifs afin d'être en mesure de prendre une position de défense autour des tanks et passe le mot d'ordre suivant : «*Ils ne passeront pas*».

Comme prévue, la contre-attaque ennemie appuyée de chars d'assaut est immédiatement déclenchée. Ignorant le feu nourri de l'ennemi, le capitaine Triquet dirige la défense en encourageant ses hommes, se montrant partout à la fois. Triquet abat lui-même plusieurs ennemis en utilisant toutes les armes qu'il peut trouver.

Cette contre-attaque ainsi que celles qui suivent sont repoussées par l'ennemi mais au prix de sévères pertes. Le capitaine Triquet et sa petite troupe tiennent bon devant des forces nettement supérieures jusqu'à ce que le reste du bataillon prenne Casa Berardi et vienne le remplacer, le lendemain.

Tout au long de cet engagement, le capitaine Triquet est partout à la fois, montrant un courage et un entrain magnifique. On le voit partout où la bataille est la plus acharnée afin d'encourager ses hommes et d'organiser la défense. Son mépris complet du danger, son entrain et son infatigable dévotion au devoir sont une source d'inspiration constante pour les hommes qui restent.

C'est grâce à Paul Triquet que le hameau de Casa Berardi fut pris et que l'attaque sur l'important carrefour fut rendue possible.

CROIX VICTORIA

La croix Victoria représente la plus haute distinction militaire britannique. En 1856, la Reine Victoria créait cette décoration pour récompenser les actes de bravoure exceptionnels accomplis par les soldats lors de la guerre de Crimée.

Seuls trois francophones ont reçu ce symbole de courage et du dépassement qu'est la croix Victoria : le caporal Joseph Keable V.C., M.M., le lieutenant Jean Brillant V.C., M.C. et le Bgén. Paul Triquet V.C., C.D.

Voyez l'exposition Paul Triquet, les 50 ans de sa croix Victoria. Découvrez ce héros bien de chez nous. Vidéos, photos, costumes, articles de journaux, laminés. Au fort Ingall de Cabano du 24 juin au 4 septembre. Tous les jours de 9h30 à 18h00. Fort Ingall, 81, Caldwell, Cabano. 418-854-2375.



Paul Triquet, seul Canadien-français à avoir reçu la croix Victoria lors de la 2^e Guerre mondiale.

.....

EN BREF

PAR
PAUL LAROCQUE

À Saint-André-de-Kamouraska, l'ethnologue Paul-Louis Martin a aménagé dans sa maison un «*économusée de la Prune*» qu'on peut visiter durant la saison estivale (129, route 132 Est).

La tannerie de Luceville a récemment été démolie. Une question subsiste : qu'advient-il de son outillage?

Le pont Rouge de Trinité-des-Monts a été emporté en avril par la crue des eaux de la rivière Rimouski. Sera-t-il possible de le restaurer et de le réinstaller?

C'est avec un grand regret que nous avons appris le décès de monsieur Beauvais Bérubé, infatigable animateur de la Société d'histoire de Rivière-du-Loup. Monsieur Bérubé a aussi longtemps exercé la profession de journaliste.

À la sortie est du village de l'Isle-Verte, sur la route 132, une maison de style québécois héberge le Service canadien de la faune. Il s'agit de la maison Girard, facilement identifiable avec son toit bleu. Construite par Louis Bertrand au XIX^e siècle, elle fait face à des battures dont on interprète les milieux humides.

Au musée de Kamouraska (69, avenue Morel), lors du lancement de l'ouvrage intitulé **Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent**, le soussigné a pu constater l'attachement profond des gens de cette région pour leur histoire et leur patrimoine : une salle comble, beaucoup d'ambiance, beaucoup de questions.

Brigitte Gagnon a récemment complété une recherche à propos des anciens occupants du territoire qui fait aujourd'hui partie du parc du Bic. Roger Joannet, aménagiste et directeur du Parc, a supervisé ce travail dont nous tâcherons de faire écho dans les pages de la Revue.

Noël Bélanger, Rodrigue Bélanger, Nive Voisine et autres collaborateurs sont à compléter un historique du diocèse de Rimouski dont on prévoit le lancement à l'automne. Destiné au grand public, l'ouvrage sera abondamment illustré.

Le Congrès de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique se tiendra à l'Université du Québec à Rimouski en septembre prochain. Pour plus d'informations, on pourra contacter Rodrigue Bélanger, organisateur et professeur au module des sciences religieuses à l'UQAR.

Qu'on se le dise : en été, jamais le fleuve et ses îles n'auront été plus accessibles. À Rivière-du-Loup, la Société Duvetnor propose des excursions en direction des îles Pélerins et du phare de l'île du Pot-à-l'Eau-de-Vie. À l'Isle-Verte, un traversier-bac permet d'aller «*jouer dans l'île*» juste en face. À Trois-Pistoles, l'île aux Basques accueille des contingents croissants de visiteurs. À Rimouski-Est, les îles du Bic représentent une destination de choix.

.....

DES LIVRES À LIRE!

Paul Larocque et collaborateurs
Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent
Rimouski, UQAR-GRIDEQ, 1994, 434 p.

C'est une année très prolifique en publication sur l'histoire régionale. En effet, nous avons eu l'automne dernier la publication de l'Institut québécois de recherche sur la culture, l'**Histoire du Bas-Saint-Laurent**. Voilà que nous avons une nouvelle publication sur l'histoire régionale portant sur le patrimoine.

Le livre de Paul Larocque et ses collaborateurs nous fait découvrir la région du Bas-Saint-Laurent et tous les trésors qu'elle contient.

À partir de Sainte-Anne-de-la-Pocatière jusqu'à Sainte-Luce en passant par la vallée du Témiscouata, l'auteur nous signale et le plus souvent nous illustre les sites, les monuments, les maisons, les moulins et même les objets, qui ont fait partie ou qui font encore partie de la vie quotidienne des habitants de la région.

C'est à la fois un livre de référence par les nombreuses informations historiques mentionnées et à la fois un guide touristique illustrant la richesse de notre patrimoine.

Le livre est présenté en deux parties, la partie intitulée **Parcours** regroupe un ensemble d'itinéraires qui suivent, d'ouest en est, la route 132 et plus souvent l'ancien chemin du Roy. La seconde partie porte bien son nom puisqu'elle s'intitule **Repères**. Elle fournit des informations plus spécifiques à la géomorphologie du territoire, à l'arrivée des premiers habitants, soit les Amérindiens et à l'occupation permanente du territoire. Enfin un texte de Paul Trépanier présente le patrimoine architectural, l'influence française et britannique et les différents styles qui ont influencé les architectes du Québec.

Si vous n'avez pas le temps de parcourir la région autant que vous le désirez, prenez le temps de parcourir le livre de Paul Larocque, c'est à la fois un voyage dans l'espace et dans le temps. Il est question que les auteurs réalisent un volume semblable pour la région de la Gaspésie, nous l'attendons avec impatience.

Louise Roy



.....

DES LIVRES À LIRE!

Jean-Charles Fortin et al.
Histoire du Bas-Saint-Laurent,
Québec, Institut québécois de recherche sur la culture,
1993. 864 p.

Le 10 décembre, à l'UQAR, l'Institut québécois de la recherche sur la culture (I.Q.R.C.) a procédé au lancement de l'**Histoire du Bas-Saint-Laurent**, le cinquième ouvrage de sa collection «*Les régions du Québec*». Le volume de 864 pages, abondamment illustré de photographies et de documents en grande partie inédits, contient aussi une centaine de tableaux et de figures et une trentaine de cartes confectionnées, pour la plupart, en vue de cette publication. C'est une équipe de six historiens, professeurs et chercheurs, qui a mené à bien ce projet d'envergure étalé sur de longues années d'un patient travail de recherche. Les auteurs sont : MM. Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur, Yvan Morin, Jacques Lemay, Fernand Harvey et Yves Tremblay.

Cette histoire économique et sociale raconte le développement séculaire d'une grande région agricole et forestière qui fait le pont entre la vieille Côte-du-Sud seigneuriale et la Gaspésie aux accents maritimes. Le territoire du Bas-Saint-Laurent historique correspond à celui du diocèse de Rimouski, auquel s'ajoute le grand Rivière-du-Loup; il couvre les quelque 300 km de la rive sud du bas estuaire, de Notre-Dame-du-Portage à Capucins et comprend les districts électoraux de Rivière-du-Loup, Témiscouata, Rimouski, Matane, Matapédia. En fait, il s'agit de l'actuelle région administrative Bas-Saint-Laurent dont on a amputé la M.R.C. Kamouraska. Le Kamouraska est inclus dans une *Histoire de la Côte-du-Sud* récemment publiée dans la même collection.

L'**Histoire du Bas-Saint-Laurent** est divisée en quatre parties. La première traite de la géographie, le premier patrimoine des Bas-Laurentiens, ainsi que des multiples nations amérindiennes qui ont parcouru cet espace au long de milliers d'années, puis de la très lente poussée du peuplement d'origine européenne de puis le centre de la colonie. La seconde partie, de 1830 à 1890, est consacrée à la structuration d'une société paysanne encore concentrée sur les terrasses littorales, de Rivière-du-Loup à Matane. La troisième décrit cette période charnière de l'histoire régionale, celle de la conquête du plateau, de 1890 à 1950, qui nous lègue le Bas-Saint-Laurent que nous connaissons. La dernière partie, enfin, illustre la difficile adaptation à la modernité occidentale d'une région d'abord occupée pour ses ressources agricoles et forestières.

Il s'agit d'une région qui a très peu fait l'objet de recherches à caractère historique pour les périodes antérieures à 1930; aussi le lecteur sera-t-il invité à de nombreuses découvertes, comme le

récit de l'échec presque total du système seigneurial dans la région sous le Régime français, celui de l'établissement et de la fermeture de la réserve malécite de Viger, une des premières tentatives de sédentarisation des Amérindiens au Canada par les autorités britanniques, ou encore les débuts de l'enseignement public dans les années 1820. Pour la première fois aussi sera-t-il possible de mesurer l'ampleur du mouvement d'exode vers la Nouvelle-Angleterre dans les années 1875-1895, le caractère massif de la reprise de l'industrie forestière à la charnière des XIXe et XXe siècles et celui des défrichements dans les vallées, de 1890 à 1920. Pour la période plus récente, les retombées du développement de la Côte-Nord où le tiers de la population masculine active du Bas-Saint-Laurent trouve son gagne-pain dans les années 1950, et l'histoire culturelle contemporaine ont particulièrement retenu l'attention des auteurs.

Le livre a été dédié au chanoine Léo Bérubé, 87 ans, un historien et archiviste qui a été rattaché à l'Archevêché de Rimouski et qui a contribué à la rédaction de nombreuses monographies de paroisses dans le Bas-Saint-Laurent.

Jean-Charles Fortin
Chercheur à l'I.Q.R.C.

La Direction du Bas-Saint-Laurent du ministère de la Culture est heureuse de s'associer à la publication de la Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent.



Gouvernement du Québec
**Ministère
de la Culture**

La diffusion de notre histoire régionale est une bonne façon de mettre en valeur les différentes facettes de notre patrimoine.

Gestion de la qualité



Hydro-Québec a fait un choix, celui d'intégrer à son fonctionnement quotidien les principes de la qualité.



Ce choix est important, car il touche à

tous les aspects de la réalité de l'entreprise : service à la clientèle, continuité



du service, fiabilité du réseau électrique et gestion des ressources humaines, financières et

matérielles.



Axés d'abord et avant tout sur la satisfaction de la clientèle, les

moyens d'action que prend Hydro-Québec s'appuient



sur une volonté

ferme d'assurer un changement en profondeur tout en réaffirmant les valeurs principales

de l'entreprise.

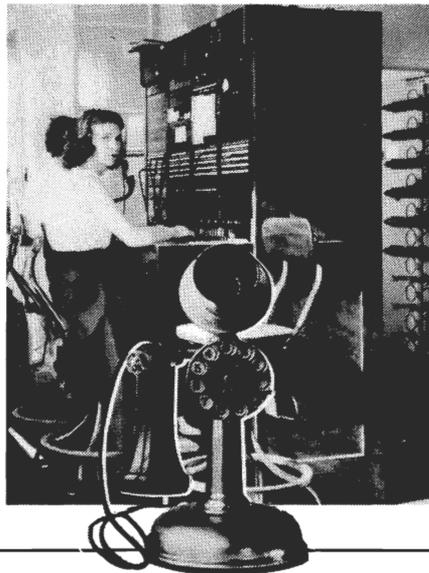


Hydro-Québec

Le meilleur de nous-mêmes

L'Histoire...

Une communication soutenue
avec les bâtisseurs de
notre patrimoine.



QUÉBEC-TÉLÉPHONE

UQAR
AUX DIMENSIONS
D'AUJOURD'HUI

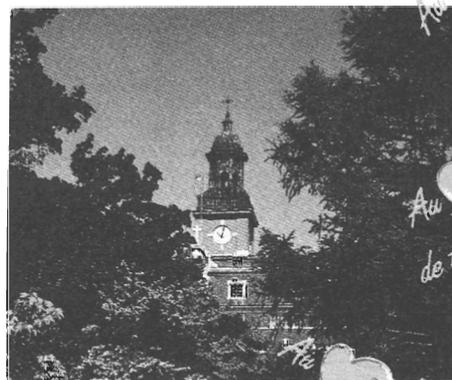


L'Université du Québec à Rimouski offre des programmes d'études variés aux trois cycles universitaires, dont plus de 50 programmes de premier cycle (baccalauréats et certificats) et dix programmes d'études avancées (diplômes, maîtrises et doctorats).

Pour obtenir le Guide des études de premier cycle ou le Guide des études de deuxième et de troisième cycles, communiquez avec le Service des communications, Université du Québec à Rimouski, 300, allée des Ursulines, C.P. 3300, Rimouski (Québec), G5L 3A1. Téléphone : (418) 724-1446.



*Une tradition
de plus de 125 ans
qui se poursuit*



*Au
de ta formation*



CRÉER, C'EST PERMIS.

La culture s'exprime par la langue, l'histoire, l'éducation, les arts. Elle stimule les créateurs et nourrit leur imaginaire. Elle leur permet de dire au monde que nous

existons. Elle permet d'affirmer notre différence. D'assurer notre continuité ■ C'est pourquoi le Mouvement des caisses Desjardins appuie la création et la diffusion d'œuvres

artistiques de toutes sortes. Dans toutes les régions. Pour tout le monde.



Desjardins
Bas-Saint-Laurent



Desjardins

L'incroyable force de la coopération.